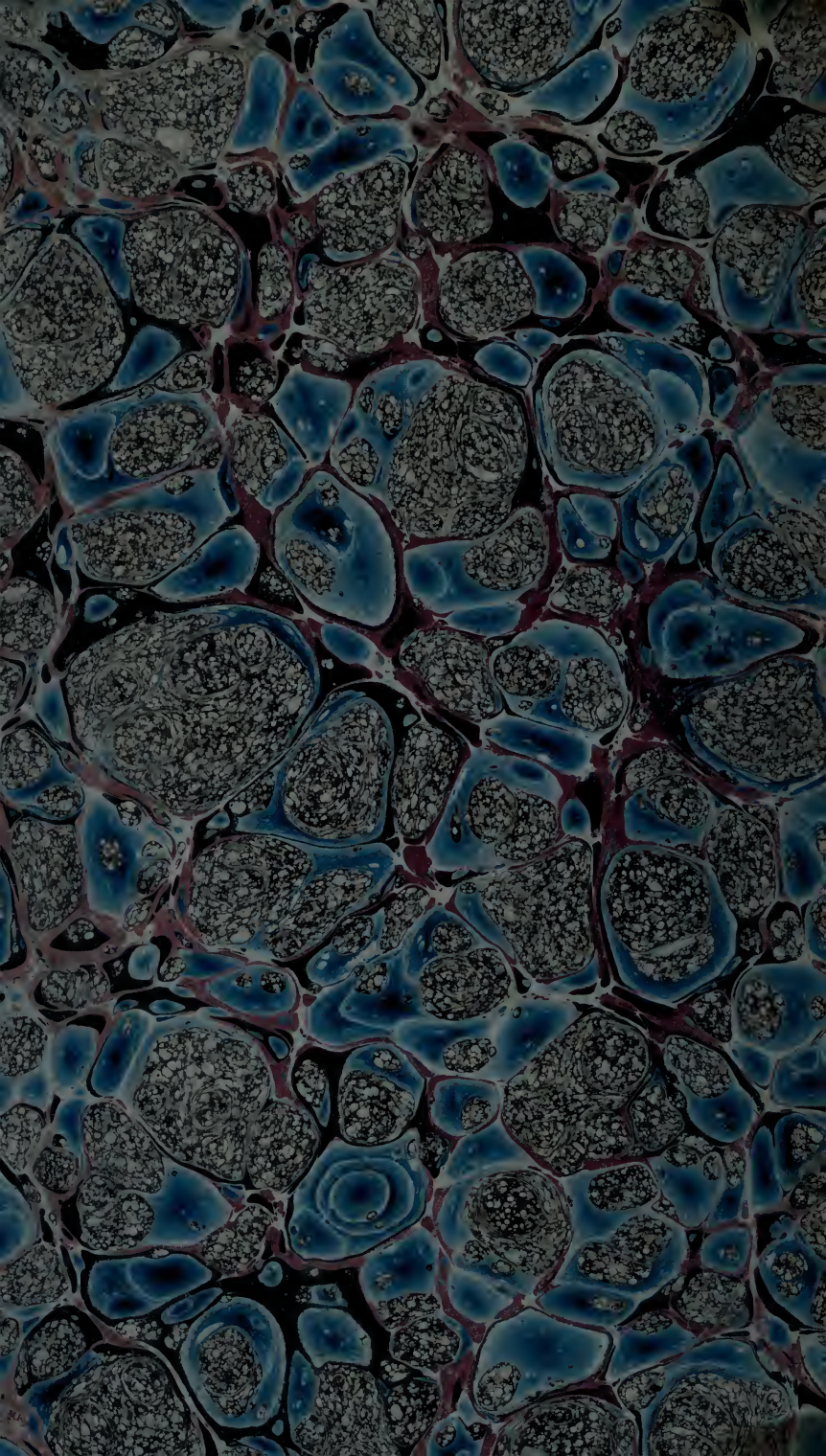
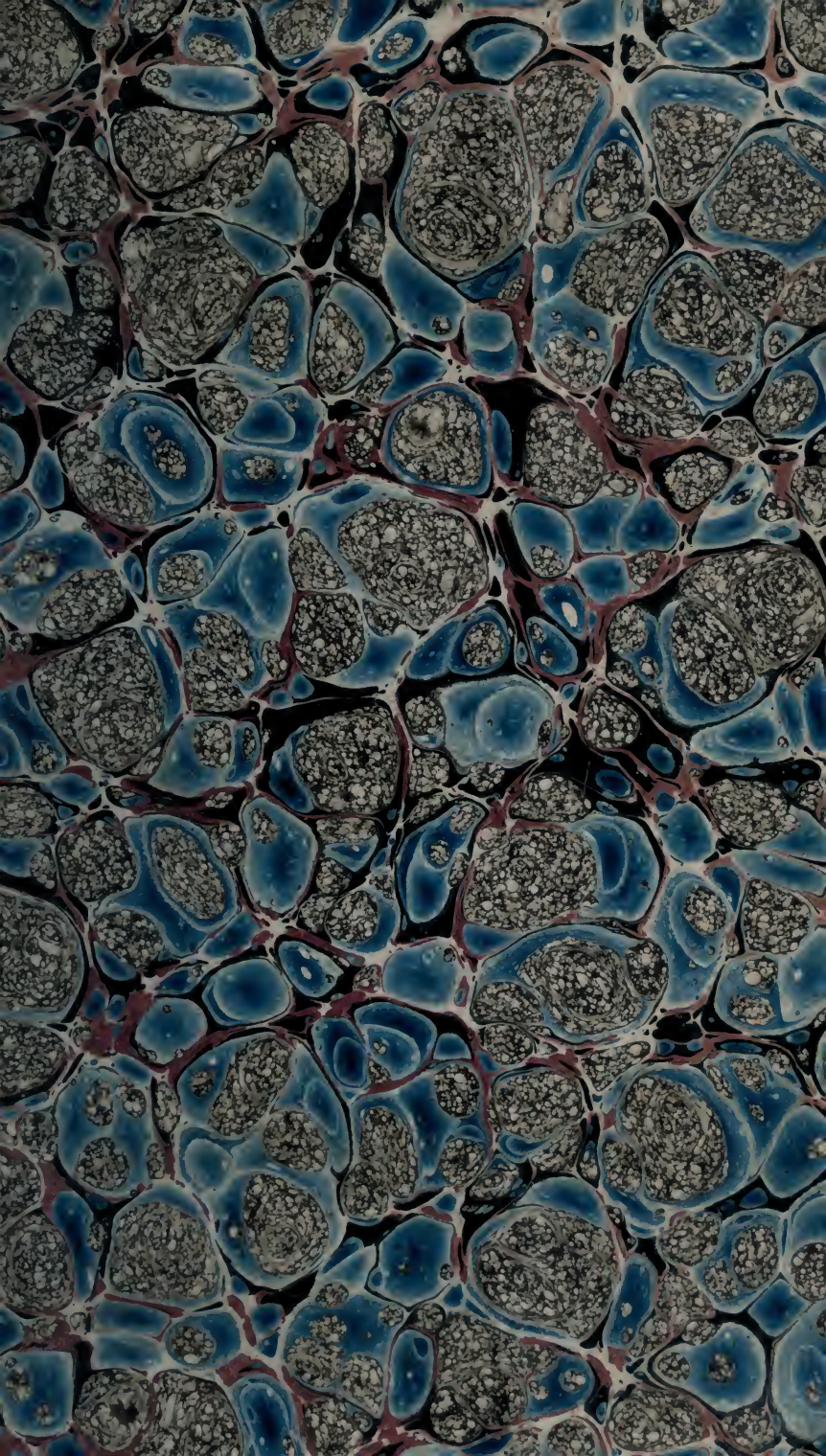
3 1761 04615882 0





C 34 Vithomat

160 Flavinat c/rlt

19/2/66
Pfizer
F. 4.500

MÉMOIRES

ET

MÉLANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

TOME I.

PARIS. IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
RUE DU POT-DE-FER, N. 14.

LE PRINCE DE LIGNE.

MÉMOIRES

ET

MÉLANGES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR

LE PRINCE DE LIGNE;

ORNÉS

DE SON PORTRAIT ET D'UN FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE.

TOME PREMIER.

PARIS.

AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES,

ÉDITEURS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, PAR M. DE NORVINS;

RUE VIVIENNE, N° 16.

1827

PQ
1999
L47A16
1827
t.1

NOTICE

SUR

LE PRINCE DE LIGNE.

Issu d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons des Pays-Bas, Charles-Joseph, prince de Ligne, naquit à Bruxelles le 23 mai 1735. Un de ses aïeux, Jean de Ligne, chambellan de Charles, duc de Bourgogne, laissa dans sa famille le titre de maréchal du Hainaut, et fut reçu chevalier de la Toison-d'Or en même temps que Philippe d'Autriche, père de Charles-Quint. La splendeur des barons de Ligne s'accrut sous la domination espagnole; ils furent créés comtes en 1544, et enfin princes en 1602.

Pendant l'espace de trois cents années leur nom parut avec éclat dans les diverses armées de leurs souverains; l'aïeul et le père de celui qui nous occupe, moururent feld-maréchaux au service de l'Autriche; les armes furent les hochets dont s'amusa l'enfance de Charles-Joseph. Vieux débris

des armées du fameux Eugène, les dragons du régiment de Ligne portaient tour-à-tour dans leurs bras leur jeune prince et charmaient ses oreilles par les récits grossiers, mais énergiques, des exploits de leur général. C'est peut-être à l'affection de ces braves que le prince de Ligne dut plus tard cet amour ardent pour le soldat qui se retrouve presque à chaque page de ses œuvres militaires : qualité précieuse et que malheureusement l'ambition rend trop rare chez les hommes appelés à commander.

Devant tant d'avantages à sa naissance, il semblait que Charles-Joseph ne dût prétendre qu'à soutenir l'honneur héréditaire : mais la nature, aussi prodigue envers lui que le hasard; les circonstances, et surtout son génie, en avaient autrement ordonné. Elevé au château de Bel-OEil, près Mons, sur un théâtre si fréquemment illustré par des faits de guerre, il avait vu des sièges et des batailles à un âge où les autres les connaissent à peine de nom; impatient de s'associer aux travaux militaires, il obtint du colonel d'un régiment français la promesse de l'admettre dans son corps à la première campagne. Voulant tout devoir à ses propres efforts, il se proposait de servir sous un nom supposé.

Ce projet ne reçut pas d'exécution, sa famille l'ayant, à l'âge de dix-sept ans, placé dans le régiment d'infanterie de son nom, dont le prince son père était le colonel propriétaire. Ainsi qu'il le raconte lui-même, il y servit d'abord en qualité d'enseigne et ne fut fait capitaine qu'au bout de quatre ans. Cette première époque fut entièrement consacrée à son instruction préliminaire. Déja riche de théorie il put enfin la mettre en pratique dans la guerre que Marie-Thérèse soutint en 1757 contre le grand Fréderic. Cité honorablement à Breslau, l'absence du major de son régiment lui ménagea l'occasion d'une gloire plus éclatante à Leuthen où il commandait un bataillon. Enfin un trait d'audace, qui contribua puissamment au gain de la bataille de Hochkirchen, lui valut en 1758 le grade de colonel. Il a donc dit la vérité lorsqu'il s'est félicité d'avoir acquis à la pointe de son épée ses premiers honneurs militaires.

Tandis que ses talents et sa valeur brillante obtenaient les justes suffrages de ses compagnons d'armes, sa figure très remarquable, les graces de son esprit qui, véritable Protée, semblait apte à toutes les formes, lui valurent dans les salons de Vienne des succès d'un genre moins désirable, sans doute, mais flatteurs pour un jeune homme

*

passionné pour tous les triomphes. Marie-Thérèse, charmée de revoir encore le nom du jeune prince sur la liste des vainqueurs de Maxen, lui confia l'agréable mission de porter au roi Louis XV la nouvelle de la victoire. Il parut donc pour la première fois dans cette cour de France, qui l'accueillit avec distinction, qu'il a tant aimée, et dont les plus illustres membres l'adoptèrent avec transport pour compatriote. Seul entre tous les étrangers, selon l'ingénieuse expression de madame de Staël, le prince de Ligne obtint l'honneur d'être, en France, modèle, et non imitateur. En effet il nous appartenait par ses goûts, par ses mœurs, par l'élégance de sa personne et le piquant de ses expressions; enfin par tous les éléments dont se composait ce je ne sais quoi, type du goût et de l'urbanité, aujourd'hui méconnu, méprisé même par notre siècle tout positif. « Je « quittai Paris, dit-il dans sa correspondance, après « avoir passé l'hiver le plus heureux de ma vie. »

De nouveaux succès l'attendaient en Allemagne. Marie-Thérèse, juste appréciatrice de son mérite, lui dit en lui remettant sa nomination au grade de général major : « Vous m'avez fait tuer « l'an dernier toute une brigade en prodiguant votre « vie. N'allez pas à présent m'en faire tuer deux;

« l'Etat et moi voulons vous conserver. » De telles paroles étaient pour un tel homme la récompense la plus douce et la plus noble.

Enfin la guerre de sept ans fut terminée; la glorieuse impératrice, conquérante de ses propres États, fit couronner à Francfort François de Lorraine, son époux.

La paix donna le temps au prince de Ligne d'étudier avec une inconcevable rapidité. Quand on parcourt ses ouvrages, et qu'on lit en même temps le récit d'une vie si pleine et si occupée, on est étonné de tout ce qu'il savait. Histoire, politique, art militaire, économie rurale, etc., il aborde tout, il parle de tout en homme instruit des choses qu'il traite; et c'est avec un ton si facile, un style si négligemment *parlé* *, qu'il faut à son lecteur de la réflexion pour apprécier toute la profondeur de vues que cache cette frivole enveloppe.

Le règne de Joseph II amena, pour ainsi dire, pour le prince de Ligne, une ère nouvelle. Le jeune et brillant colonel commence à disparaître. Quarante années et le grade de lieutenant-général donnent à sa vie publique plus d'importance et d'extension. Joseph II se fit accompagner par lui

* Madame de Staël.

dans sa célèbre entrevue avec Fréderic. Le héros du Nord ne pouvait manquer d'accueillir un guerrier qui professait pour lui la plus haute admiration, et qui, maître un instant au château de Sans-Souci, n'en voulut emporter qu'une plume pour souvenir.

Pendant les loisirs que lui laissait la paix, il parcourut l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, laissant partout des admirateurs et des amis. Aussi, par une destinée qui semble lui être personnelle, n'est-il presque pas d'homme remarquable parmi ses contemporains qui ne lui paie son tribut d'éloges, soit dans ses discours, soit dans ses mémoires *.

Revenu en Belgique pendant ses voyages, il eut occasion d'y faire sa cour à monseigneur le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X. Trop flatté des pressantes invitations qu'il reçut de S. A. R. pour songer à y résister, le prince de Ligne revint à Paris, qu'il habita presque continuellement pendant un assez grand nombre d'années.

Depuis les plus augustes personnages jusqu'au mérite obscur et timide, il voulut tout voir, tout connaître. Sa conversation étincelante chez les

* MM. de Ségur, de Bausset, Casa-Nova, mesdames de Staël, du Deffant, de Genlis, etc.

uns, sa douce affabilité chez les autres, lui ouvrirent toutes les portes, et lui obtinrent le rare bonheur de réunir tous les suffrages. Proclamé, d'une commune voix, à Trianon, l'homme aimable entre les plus aimables, il vit, dans les salons de mesdames du Deffant et Geoffrin, toutes les sommités littéraires de l'époque se grouper autour de lui, et, témoins de ses joutes avec les plus beaux esprits, sourire souvent à l'heureux vainqueur. La guerre de la succession de Bavière vint encore ajouter à ses lauriers en 1778 : il y commanda l'avant-garde autrichienne sous les ordres de Loudon. La paix générale le rendit à sa vie errante et aventureuse; mais Paris et la cour de France avaient pour lui des charmes auxquels il ne pouvait résister long-temps.

La reine Marie-Antoinette le reçut avec ses graces accoutumées. Le prince de Ligne, reconnaissant, a payé les bontés de cette adorable et malheureuse princesse par les plus justes et les plus touchants hommages; on les trouvera dans ses ouvrages avec un douloureux plaisir.

Admis dans la société intime de Versailles, il y joua sans effort le rôle où l'appelaient ses talents plus encore que sa naissance. Spectacles, projets d'édifices, de jardins, on le consultait sur tout, et

sur tout il avait à parler et à bien parler. Si quelquefois sa vivacité naturelle lui faisait blesser quelques convenances, une saillie brillante, imprévue, le tirait aussitôt d'affaire; en voici un exemple entre mille : Par suite de quelques tracasseries avec le premier gentilhomme et le capitaine des gardes en service à Fontainebleau, le prince de Ligne ne voulait pas leur demander des billets de spectacle; mais admis sans cesse aux répétitions, qu'il dirigeait même en partie, il lui fut facile de s'arranger une espèce de strapontin entre le banc de ces messieurs et l'orchestre. On sait qu'il n'est pas d'usage d'applaudir au théâtre de la cour; M. de Ligne, très en évidence et fièrement campé sur son banc, applaudissait à tout rompre. Louis XVI lui dit avec bonté, mais un peu brusquement : « En « vérité! vous êtes un impertinent.—Ah! sire, ré- « pondit-il, ne m'ôtez pas la seule place que je puisse « et veuille avoir à votre cour. »

Cependant le temps s'écoulait : quelque bien que le prince se trouvât à la cour de Louis, les devoirs de général autrichien le rappelèrent à celle de Vienne.

Parmi les plus chers amis que M. de Ligne laissait en France, il faut compter au premier rang une dame dont le nom semble être le garant d'un

esprit fin et éclairé *, et M. le comte de Ségur, aujourd'hui pair de France, avec lequel il devait bientôt se retrouver acteur sur une scène à la fois bizarre et magnifique. Des intérêts de famille, qui peut-être servirent de voile à des intérêts politiques, déterminèrent un voyage du prince de Ligne à Saint-Pétersbourg. Une réclamation à faire pour la princesse Massalska, épouse de son fils aîné, fut le prétexte de cette démarche; mais il est probable que Joseph II ne négligea pas une occasion d'entretenir de sûres communications avec cette fière princesse que M. de Ligne caractérise avec tant de bonheur en lui imposant le nom de *Catherine-le-Grand*. Ce qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est le peu de succès qu'obtinrent les prétentions pécuniaires du prince, tandis que l'impératrice le comblait de faveurs et de présents. Peut-être préparait-on déja les conférences fameuses qui eurent lieu cinq ou six ans après entre les deux souverains dans la ville de Kherson.

* Madame la marquise de Coigny, à laquelle le prince de Ligne adresse un grand nombre de ses lettres. M. le maréchal de Coigny, son beau-père, mort depuis peu d'années, semble avoir emporté avec lui le secret de cette urbanité française dont nous déplorons la perte plus haut, et dont il était l'un des plus parfaits modèles.

Le prince de Ligne retourna près de Joseph II. Ce monarque projetait dès lors la guerre contre les Turcs : l'appui de Catherine lui était nécessaire. Celle-ci, en gratifiant le prince de Ligne d'une terre immense en Crimée, lui avait donné un motif plausible de revenir à sa cour. Il y reparut en effet, fut désigné par l'autocratrice pour l'accompagner dans ce voyage, qui semble appartenir plutôt à la fable qu'à l'histoire, et que le prince et son ami M. le comte de Ségur ont décrit tous les deux d'une manière si piquante et si animée.

Alors ambassadeur de France, M. de Ségur avait reçu de sa cour l'ordre de s'opposer de tout son pouvoir à la guerre contre les Turcs : le prince de Ligne, sans caractère au moins apparent, ne cessait d'en hâter le moment par ses discours belliqueux. Joseph II joignit Catherine à Kherson. Quoique l'orage qui menaçait l'empire Ottoman fût encore suspendu pour quelques mois, il est probable qu'il fut dès lors formé au sein du nuage qui couvrit les conférences des deux puissants souverains.

A travers de si grandes choses, le prince de Ligne ne cessait de répandre, par ses saillies, une gaîté qui souvent dérida les fronts nébuleux des

augustes personnages qu'il ne quitta presque pas. Un luxe de bons mots, de vers, de madrigaux, de haute politique, de bonne chère, ne suffisait pas pour remplir sa vie; il y trouvait encore le temps d'écrire à ses voisins, MM. de Ségur et de Cobentzel, séparés de lui par une cloison de taffetas, des lettres de quatre pages, que parfois il remettait lui-même. Entre mille anecdotes piquantes, nous prendrons celle qui suit, dans un livre qui nous a déja rendus riches sur le sujet que nous traitons:

« Nous étions, ainsi que lui, atteints d'une pe-
« tite fièvre qui nous revenait par accès. Bientôt il
« nous reproche notre insouciance, notre refus de
« suivre aucun traitement, exagère notre change-
« ment, nous montre une vive inquiétude, et nous
« assure enfin qu'il est décidé à nous donner l'exem-
« ple, à se soigner, et à prendre tous les moyens
« de se guérir pour avoir la possibilité de continuer
« le voyage.

« Cédant à ses importunités, Cobentzel, qui
« souffrait d'un assez vif mal de gorge, se fait faire
« une copieuse saignée. Moi, je prends une ou deux
« médecines. Peu de jours après, nous trouvant
« réunis chez l'Impératrice, elle dit au Prince :
« Vous avez bien bonne mine aujourd'hui; je vous

« croyais indisposé; mon médecin vous a-t-il vu?
« — Oh! non, madame, répondit-il; mes maux
« ne durent pas long-temps; j'ai une manière par-
« ticulière de me traiter; dès que je suis malade,
« j'appelle mes deux amis; je fais saigner Cobentzel
« et purger Ségur, et je suis guéri. L'impératrice
« le félicita sur cette recette, qu'elle était, disait-
« elle, tentée d'essayer, et elle ne nous épargna pas
« les railleries sur notre docilité *. »

Au terme de ce fameux voyage de Crimée, M. de Ligne fit connaissance avec cette terre, don magnifique de Catherine, située, comme par le choix de la souveraine, près des ruines présumées de cet ancien temple de Diane, si célèbre dans les fables héroïques de la famille des Atrides.

Je ne sais à quel propos des biographes ont prétendu que les bontés de l'autocratrice pour le prince de Ligne furent au delà des bornes d'une bienfaisante amitié; quelque réflexion peut détruire sans efforts ces insinuations dénuées de toute apparence : le prince, lorsqu'il connut Catherine, approchait de sa cinquantième année, et le comte Momonoff jouait publiquement à la cour de Saint-Pétersbourg le rôle de favori.

* Souvenirs et anecdotes, par le comte de Ségur.

Quoi qu'il en soit, la Cléopâtre du Dniéper, qui, selon M. de Ligne, n'avalait pas de perles, mais en donnait beaucoup, revint dans sa capitale. Peu après, la guerre avec les Turcs fut déclarée. Le Prince, créé général d'artillerie, fut envoyé près du prince Potemkin avec lequel il fit le siège d'Oczakow. Chargé par Joseph II d'une mission spéciale auprès de ce ministre russe, il y réussit complètement; enfin en 1789 il couronna sa carrière militaire par le siège de Belgrade, où il commanda sous le maréchal Loudon.

Cependant les années fatales au repos de l'Europe s'avançaient avec rapidité. Les Pays-Bas, depuis long-temps mécontents au sujet de quelques réformes religieuses, se soulevèrent en partie. Le fameux Van-Dernoot, chef des rebelles, chercha par ses lettres à l'attirer dans son parti; pour toute réponse le Prince l'engagea à se soumettre, *pour éviter une mauvaise fin.* Moins loyal, ou moins prudent que son père, l'un de ses fils parut un moment dans les rangs des mécontents, et par suite le prince de Ligne éprouva une sorte de disgrace momentanée; mais Joseph II lui rendit bientôt la justice due à son noble caractère. A son lit de mort, cet empereur lui dit : « Je vous re-« mercie de vos fidèles services; allez aux Pays-

« Bas ; tâchez de les ramener ; si vous ne réussissez « pas, restez dans votre patrie ; il n'est pas juste que « vous nous sacrifiiez vos intérêts et ceux de vos « enfants. »

La politique de Léopold II fut d'abord d'éloigner de sa cour tous les amis de l'empereur son frère. Le prince de Ligne subit cette mesure générale. Cependant les troubles des Pays-Bas étant palliés pour l'instant, il profita de la liberté que lui laissait son renvoi de la cour de Vienne pour aller présider, en sa qualité héréditaire de maréchal du Hainaut, les Etats de cette province, et ressaisir ses propriétés dont il avait été privé pendant la révolte.

Il ouvrit l'assemblée des États par un discours dans lequel il improuvait énergiquement la conduite tenue par les mécontents, et sans s'arrêter à l'humeur que les députés manifestaient par leurs murmures, il leur dit : « Si je n'avais pas été en « Crimée avec l'empereur Joseph II et l'impéra- « trice de Russie, j'aurais arrêté votre rébellion ou « en vous parlant en compatriote zélé et raison- « nable, ou, si je n'avais pas réussi, en général « autrichien, à coups de canon, sans boulets, qui « vous eussent fait mourir de peur. »

Ce fier langage ne détruisit pourtant pas sa po-

pularité. Sa terre de Bel-Œil et son palais de Bruxelles furent constamment l'asyle des plaisirs et de la plus noble hospitalité. Si le prince de Ligne fut toujours le fidèle appui de l'autorité de ses maîtres, il ne se montra pas moins dans l'occasion le zélé protecteur du peuple. On le vit à Bruxelles se jeter au milieu de la foule et sauver la population de sa propre fureur, au milieu d'un tumulte causé par une mesure imprudente *; et celui qui gourmanda si fièrement les représentants du Hainaut se mit volontairement à la tête de toutes les marchandes de légumes, les conduisit au palais du gouverneur-général et obtint de lui le redressement des torts dont ses humbles clientes se plaignaient avec justice.

Le mot dont Louis XIV consolait Villeroi battu semblait applicable au prince de Ligne **. Sa fortune était délabrée par suite de ses dépenses nécessaires et de la perte d'un procès d'un million; il gémissait sous le poids d'une espèce d'exil. D'autres peines encore vinrent l'assaillir. L'invasion

* L'érection d'une potence permanente sur la place de l'Hôtel de Ville.

** Villeroi, au retour d'une campagne désastreuse, craignait d'aborder son maître, qui lui dit, avec un triste sourire : « M. le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge. »

française le priva de toute sa fortune patrimoniale; il eût pu voir stoïquement sa ruine totale, mais sa philosophie ne fut pas assez forte contre la perte de son fils aîné, le prince Charles de Ligne*, mort glorieusement au combat de Boux en Champagne, en 1792, dans les rangs de l'armée prussienne. Cette mort fut d'autant plus cruelle pour son cœur paternel, que, si l'on en croit Casa-Nova, ce jeune guerrier était en tout digne de son sang et de sa race.

Les souverains dont la bienveillance avait honoré sa carrière, Louis XVI, Fréderīc, Joseph, Catherine, n'étaient plus; ses maîtres et ses frères d'armes Daun, Lacy, Loudon, reposaient dans la tombe; et la cour de Vienne le laissait dans un oubli par lequel M. de Thugut se vengeait de quelques anciennes plaisanteries. Dans sa vieillesse isolée, il ne restait plus au prince de Ligne que sa gloire, ses souvenirs, et son goût pour les lettres.

N'ayant que trop de loisirs, il songea à mettre en ordre et à publier les divers ouvrages sortis de sa plume. Ils parurent pour la première fois chez

* Né du mariage contracté entre Charles-Joseph de Ligne et Marie-Françoise-Xavier, princesse de Liechtenstein, le 6 août 1755.

les frères Walther, en 31 vol. in-12, en l'année 1807.

Soit que cette publication, qui fit du bruit, ou tout autre motif, en fût la cause, l'Empereur se souvint enfin du prince de Ligne; il lui confia le commandement des trabans de sa garde, et l'année suivante (1808) le promut au grade de feld-maréchal; mais, quoique consulté quelquefois sur des plans d'opérations, leprince de Ligne ne fut revêtu d'aucun commandement, et vécut paisiblement soit à Vienne, soit sur le Léopoldsberg, d'où il a daté l'éditionde ses Œuvres. Commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, il en présida assidument le Chapitre; ce fut presque là sa dernière fonction. Plus ruiné que jamais, bien qu'il eût obtenu quelques faibles indemnités, une solitude habituelle convenait à la fois à sa fortune et à ses goûts. Toutefois son siècle ne l'avait pas oublié; nul étranger de marque ne passait à Vienne sans le voir ou chercher à le voir. Aux chagrins de son vieil âge se joignirent encore les malheurs de sa patrie adoptive.

Napoléon avait renversé l'antique trône de Rodolphe de Hapsbourg, les Césars d'occident avaient fui le siège de leur empire; le grand âge du prince de Ligne d'ailleurs, on l'a déja dit, sans fonctions, ne lui permit pas de les suivre, il demeura dans

son asyle. Cet asyle obtint respect et protection.

Un congrès réunit à Viennne, en 1814, les souverains de l'Europe. Le prince de Ligne reçut la visite de ces hauts personnages, qui tous le trouvèrent jeune d'esprit et de gaîté.

Beaucoup de bals, de fêtes de toute espèce, délassaient l'auguste réunion, des travaux politiques : « Le congrès, dit le prince de Ligne, *danse ;* il ne « marche pas.... Ils aiment les spectacles ; eh! bien « je leur en réserve un, moi, et tout neuf pour « eux.... c'est l'enterrement d'un feld-maréchal. »

Il mourut en effet le 13 décembre 1814, âgé de 79 ans. Ses manuscrits donnèrent lieu à une singulière contestation. Ne possédant aucune fortune, il voulut néanmoins laisser, conformément à un antique usage, un legs à sa compagnie de trabans. Il disposa en leur faveur de *ses OEuvres posthumes* qu'il estimait 100,000 florins (200,000 f. environ). Ses héritiers les vendirent un prix beaucoup moindre. Le comte de Colloredo, son successeur au commandement, leur intenta un procès dans l'intérêt des trabans ; mais, au moyen d'une transaction, les *OEuvres posthumes* parurent en 1817, à Vienne, en 6 volumes in-8°.

Ainsi se termina la vie du feld-maréchal, prince de Ligne, dont chacune des illustrations eût pu

suffire seule à une renommée. Placé par sa naissance au premier rang des sommités sociales de son temps, il le fut, par ses talents et les graces de son esprit, au nombre des hommes les plus remarquables de la longue période qu'il a parcourue. Militaire brillant, il raconte souvent ce qu'il a vu, quelquefois ce qu'il a fait, toujours ce qu'il a recueilli dans des témoignages irrécusables. Tour-à-tour courtisan habile et pourtant loyal, historien piquant et fidèle, observateur délié, littérateur ingénieux, c'est sous toutes ces formes qu'il attache et séduit. Propre à toutes les carrières, il prétendit à toutes les gloires et nulle ne lui fut refusée.

Nous rendrons ici compte au public de la méthode adoptée par nous pour le choix que nous lui offrons. Nous avons rejeté un assez grand nombre de morceaux parce qu'ils n'étaient pas duprince de Ligne, mais seulement des extraits, ou des traductions, faits par lui; tels sont : *l'Instruction du grand Fréderic à ses troupes légères*, *les Mémoires sur le prince Louis de Bade*, *les maréchaux De Lacy*, *le comte de Rabutin*, etc.; d'autres parce que, réimprimés plus d'une fois, ils sont devenus populaires, tels sont les *Mémoires du comte de Bonneval*, etc. Nous espérons donc que les volumes que nous publions pourront pa-

raître neufs à nos lecteurs, les exemplaires de l'édition complète étant peu communs, même en Allemagne. D'autres avant nous ont pu puiser dans cette mine si riche : nous n'avons profité que du travail de madame de Staël ; et le lecteur nous rendra sans doute la justice de nous croire, quand nous lui affirmerons que nous n'avons rien changé au choix de cette femme célèbre, que pour restituer quelques passages qu'elle n'avait pu conserver à l'époque où son livre parut.

MÉMOIRES.

MEMOIRES.

MÉMOIRE

SUR

FRÉDERIC II, ROI DE PRUSSE,

Pendant l'année 1785.

Vous m'avez ordonné, Sire *, de vous entretenir d'un des plus grands hommes de ce siècle. Vous l'admirez, quoique son voisinage vous ait fait assez de mal; et, vous plaçant à la distance de l'histoire, tout ce qui tient à ce génie extraordinaire vous inspire une noble curiosité. Je vais donc vous rendre un compte exact des moindres paroles que j'ai entendu dire moi-même au grand Fréderic. Rien n'est indifférent dans un tel récit, puisque tout sert à peindre le caractère. L'homme dont je parle et celui à qui je m'adresse donneront de l'intérêt à tout ce que je raconterai.

* Ce mémoire a été écrit pour le Roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski.

Je n'aime pas à parler de moi, et le *je* m'est odieux quand je m'en sers : à plus forte raison, quand il faut le supporter des autres. Si je le prononce quelquefois dans ce récit, c'est que je suis obligé de parler de moi, en racontant ce que le roi de Prusse m'a dit. Voici tout ce que je me rappelle, et qui ne serait peut-être pas digne d'être écrit s'il s'agissait d'un autre. Un autre, à la vérité, ne dirait pas de ces choses-là : d'ailleurs, je le répète, les moindres petites paroles d'un homme comme celui-ci doivent être recueillies.

Par un hasard extraordinaire, en 1770, l'Empereur put se livrer à l'admiration personnelle qu'il avait conçue pour le roi de Prusse, et ces deux grands souverains furent assez bien ensemble pour se faire des visites. L'Empereur me permit d'y assister, et me présenta au Roi : c'était au camp de Neustadt, en Moravie. Je ne puis point me souvenir si j'eus ou si je pris l'air embarrassé; ce que je me rappelle fort bien, c'est que l'Empereur, qui s'en aperçut, dit au Roi, en parlant de moi : « Il a l'air timide, « ce que je ne lui ai jamais vu; il vaudra mieux « tantôt. » Il mit à dire cela de la grace et de la gaîté, et ils sortirent ensemble du quartier-gé-

néral, pour aller, je crois, au spectacle. Le Roi, chemin faisant, quitta l'Empereur un instant pour me demander si ma lettre à Jean-Jacques Rousseau, qui avait été imprimée dans les papiers publics, était de moi? Je lui répondis : « Sire, je ne suis pas assez célèbre pour que « l'on prenne mon nom. » Il sentit ce que je voulais dire. On sait qu'Horace Walpole prit celui du Roi pour écrire à Jean-Jacques la fameuse lettre qui contribua le plus à tourner la tête de cet éloquent et déraisonnable homme de génie.

En sortant du spectacle, l'Empereur dit au roi de Prusse : « Voilà Noverre, ce fameux compo- « siteur de ballets; il a, je crois, été à Berlin. » Noverre fit là-dessus une belle révérence de maître à danser. « Ah! je le connais, dit le Roi; « nous l'avons vu à Berlin; il y était bien drôle; « il contrefaisait tout le monde, et nos dan- « seuses surtout, à mourir de rire. » Noverre, peu content de cette manière de se souvenir de lui, fit encore une belle révérence à la *troisième* position, et espéra que le Roi lui fournirait de lui-même l'occasion d'une petite vengeance. « Vos ballets sont beaux, lui dit-il; vos dan- « seuses ont de la grace; mais c'est de la grace

« engoncée. Je trouve que vous leur faites trop « lever les épaules et les bras ; car, monsieur « Noverre, si vous vous en souvenez, notre pre- « mière danseuse de Berlin n'était pas comme « cela. — C'est pour cela qu'elle était à Berlin, « sire, » répondit Noverre.

J'étais tous les jours prié à souper avec le Roi : la conversation s'adressait trop souvent à moi. Malgré mon attachement pour l'Empereur, de qui j'aime à être le général, mais non point le d'Argens ni l'Algarotti, je ne m'y livrais pas plus que de raison. Quand j'étais trop interpellé, il fallait bien répondre et continuer. D'ailleurs l'Empereur mettait beaucoup du sien dans la conversation, et était peut-être plus à son aise avec le Roi que le Roi ne l'était avec lui. Ils parlaient, un jour, de ce qu'on pouvait désirer d'être, et me demandèrent mon avis. Je leur dis que je voudrais être jolie femme jusqu'à trente ans, puis un général d'armée fort heureux et fort habile jusqu'à soixante ; et, ne sachant plus que dire, pour ajouter cependant quelque chose encore, n'importe ce que cela devînt, cardinal jusqu'à quatre-vingts. Le Roi, qui aime à plaisanter sur le sacré collége, s'égaya là-dessus L'Empereur lui fit bon marché

de Rome et de ses suppôts. Ce souper-là fut un des plus gais et des plus aimables que j'aie jamais vus. L'Empereur et le Roi furent sans prétention et sans réserve, ce qui n'arriva pas les autres jours; et l'amabilité de deux hommes aussi supérieurs, et souvent si étonnés de se trouver ensemble, était tout ce qu'on peut s'imaginer de plus agréable. Le Roi me dit de venir le voir la première fois que lui et moi nous aurions trois ou quatre heures à nous.

Un orage comme il n'y en a jamais eu, un déluge, près duquel celui de Deucalion n'était qu'une pluie d'été, couvrit d'eau nos montagnes, et noya presque notre armée qui manœuvrait. Le lendemain fut, moyennant cela, un jour de repos. J'allai chez le Roi à neuf heures du matin, et j'y restai jusqu'à une heure, seul avec lui : il me parla de nos généraux; je lui laissai dire à lui-même le bien que je pense des maréchaux de Lacy et Loudon, et je lui dis, pour les autres, qu'il valait mieux parler des morts que des vivants; que l'on ne peut jamais bien juger un général à moins qu'il n'ait eu de hauts faits de guerre dans sa vie. Il me parla du maréchal Daun. Je lui dis que je croyais qu'il aurait été un grand homme contre les

Français, mais que contre lui il n'avait pas valu tout ce qu'il valait, parce qu'il le voyait toujours la foudre en main, comme Jupiter, pulvérisant son armée. Cela parut lui faire plaisir : il me témoigna de l'estime pour le maréchal Daun; il me dit du bien du général Brentano. Je lui demandai raison des éloges que je savais qu'il avait donnés au général Beck. « Mais je le croyais un « homme de mérite. — Je ne le crois pas, sire; « il ne vous a pas fait grand mal. — Il m'a pris « quelquefois des magasins. — Et il a laissé « quelquefois échapper vos généraux. — Je ne « l'ai jamais battu. — Il ne s'approchait jamais « assez pour cela; et j'ai toujours cru que Votre « Majesté ne paraissait en faire cas que pour « qu'on eût de la confiance en lui, et qu'on « lui donnât des corps plus forts, dont elle au- « rait tiré bon parti. — Savez-vous qui m'a ap- « pris le peu que je sais? c'est votre ancien ma- « réchal Traun : voilà un homme, cela. Vous « parliez tantôt des Français : font-ils des pro- « grès? — Ils sont capables de tout en temps de « guerre, sire; mais, pendant la paix, on veut « qu'ils ne soient pas ce qu'ils sont, et on veut « qu'ils soient ce qu'ils ne peuvent pas être. — « Mais quoi, disciplinés? ils l'étaient du temps

« de M. de Turenne. — Oh! ce n'est pas cela, ils « ne l'étaient pas du temps de M. de Vendôme, « et n'en gagnaient pas moins de batailles; mais « on veut qu'ils soient vos singes et les nôtres, et « cela ne leur va pas. — C'est ce qui me semble; « j'ai déja dit de leurs faiseurs, qu'ils veulent « chanter sans savoir la musique. — Oh! cela est « bien vrai; mais qu'on leur laisse leurs sons na- « turels; qu'on profite de leur valeur, de leur « légèreté et de leurs défauts mêmes: je crois que « leur confusion en pourrait mettre dans l'enne- « mi. — Mais, oui, sans doute, et qu'on les fasse « soutenir. — Je le crois, sire, par les Suisses « et les Allemands? — C'est une brave et aimable « nation que ces Français; il est impossible de « ne pas les aimer; mais, mon Dieu, qu'ont-ils « fait de leurs gens de lettres, et quelle diffé- « rence de ton parmi eux! Voltaire en avait un « excellent, par exemple; d'Alembert, que j'es- « time à bien des égards, fait trop de bruit, et « veut faire trop d'effet dans la société: étaient-ce « les gens de lettres qui donnaient de la grace à « la cour de Louis XIV, ou la recevait-il de tant « de gens aimables qui la composaient? C'était « le patriarche des rois, celui-là. On en a dit « quelquefois un peu trop de bien pendant sa

« vie, mais beaucoup trop de mal après sa mort. « — Un roi de France, sire, est toujours le pa- « triarche des gens d'esprit. — Voilà le plus « mauvais lot; ils ne valent pas le diable à gou- « verner. Il vaut mieux être patriarche des « Grecs, comme ma sœur l'impératrice de Rus- « sie. Cela lui rapporte et rapportera davan- « tage. Voilà une religion, celle-là, qui com- « prend tant de pays et de nations différentes. « Pour nos pauvres Luthériens, il y en a si peu « que cela ne vaut pas la peine d'être leur pa- « triarche.

« Cependant, sire, si l'on y réunissait les « calvinistes et toutes les petites sectes bâtardes, « ce serait un assez joli poste. » Le Roi parut prendre feu à cela, et ses yeux s'animèrent. Cela ne dura pas quand je lui dis : « Si l'Empereur « était le patriarche des catholiques, la place « aussi ne serait pas mauvaise. — Fort bien, « voilà l'Europe partagée en trois patriarches, « dit-il en riant; j'ai tort d'avoir commencé; « voyez où cela nous mène; il me semble que nos « rêves ne sont pas comme ceux de l'homme de « bien, ainsi que disait M. le régent. Si Louis XIV « vivait, il nous remercierait. »

Toutes ces idées patriarchales possibles ou im-

possibles à réaliser, lui donnèrent un instant un air pensif et presque de l'humeur.

« Louis XIV ayant plus de jugement que d'es-
« prit, cherchait plutôt l'un que l'autre. C'étaient
« des hommes de génie qu'il voulait et qu'il
« trouvait. On ne pouvait pas dire que Corneille,
« Bossuet, Racine et Condé fussent des hommes
« d'esprit. — Il y a de tout, sire, dans ce pays-
« là, qui mérite réellement d'être heureux. On
« prétend que Votre Majesté a dit que si l'on
« voulait faire un beau rêve, il faudrait... — Oui,
« c'est vrai, être roi de France. — Si François I^er^
« et Henri IV étaient venus au monde après
« V. M., ils auraient dit : être roi de Prusse.
« — Dites-moi, je vous prie, n'y a-t-il donc plus
« personne à citer en France ? » Cela me fit rire: le Roi me demanda pourquoi. Je lui dis qu'il me faisait penser au *Russe à Paris*, cette charmante petite pièce de vers de M. de Voltaire, et nous nous en rappelâmes des choses charmantes qui nous firent rire tous les deux. Il me dit : « J'ai quelquefois entendu parler du
« prince de Conti. Quel homme est-ce ? — C'est,
« lui dis-je, un homme composé de vingt
« ou trente hommes. Il est fier, il est affable,
« ambitieux et philosophe tour à tour; fron-

« deur, gourmand, paresseux, noble, crapu-
« leux, l'idole et l'exemple de la bonne compa-
« gnie, n'aimant la mauvaise que par un liber-
« tinage de tête, mais y mettant beaucoup
« d'amour-propre, généreux, éloquent, le plus
« beau, le plus majestueux des hommes, une
« manière et un style à lui, bon ami, franc,
« aimable, instruit, aimant Montaigne et Ra-
« belais, ayant quelquefois de leur langage;
« tenant un peu de M. de Vendôme et du grand
« Condé; voulant jouer un rôle, mais n'ayant
« pas assez de tenue dans l'esprit; voulant être
« craint et n'étant qu'aimé; croyant mener le
« parlement, et être un duc de Beaufort pour le
« peuple, peu considéré de l'un et peu connu
« de l'autre; propre à tout et capable de rien.
« Cela est si vrai, ajoutais-je, que sa mère disait
« un jour de lui : Mon fils a bien de l'esprit.
« Oh! il en a beaucoup; on en voit d'abord
« une grande étendue, mais il est en obélisque;
« il va toujours en diminuant, à mesure qu'il
« s'élève, et finit par une pointe, comme un
« clocher. » Ce portrait parut amuser le Roi. Il fallait le captiver par quelque détail un peu piquant; sans cela il vous échappait, et ne vous donnait plus le temps de parler. L'entretien

commençait d'ordinaire par les premiers mots assez vagues d'une conversation quelconque, mais il trouvait moyen de les rendre intéressants; et ce qu'on dit souvent de la pluie et du beau temps devenait tout de suite du sublime, et jamais on n'entendit de lui quelque chose de vulgaire. Il ennoblissait tout, et les exemples des Grecs, des Romains, ou des généraux modernes, dissipaient bientôt tout ce qui, chez un autre, serait resté trivial et commun. — « Avez-vous « jamais vu, me disait-il, une pluie comme celle « d'hier? Les bons catholiques de chez vous di- « ront : voilà ce que c'est que d'avoir un homme « sans religion parmi nous; qu'est-ce que « nous faisons de ce maudit roi, tout au moins « luthérien ? Car je crois réellement que je vous « ai porté guignon. Vos soldats auront dit : la « paix est faite, et il faut encore que ce diable « d'homme nous incommode ! — Il est sûr que « si c'est V. M. qui en est la cause, cela est bien « méchant. Cela n'est permis qu'à Jupiter, qui « a toujours de bonnes raisons pour tout; et « vous auriez fait comme lui, qui, après avoir « fait périr les uns par le feu, voulut faire périr « les autres par l'eau; mais enfin voilà le feu « fini et je ne m'attendais pas à en revenir. — Je

« vous demande pardon, de vous en avoir si « souvent tourmenté; j'en suis fâché pour toute « l'humanité, mais quelle belle guerre d'ap- « prentissage! J'ai fait assez de fautes pour « vous apprendre à vous tous, jeunes gens, à « valoir bien mieux que moi. Mon Dieu, que « j'aime vos grenadiers! comme ils ont bien dé- « filé en ma présence! Si le dieu Mars voulait « lever une garde pour sa personne, je lui con- « seillerais de les prendre sans choisir. Savez- « vous que j'ai été bien content de l'Empereur, « hier soir au souper? Avez-vous entendu ce « qu'il m'a dit de la liberté de la presse, et de la « gêne des consciences? il y aura bien de la dif- « férence entre lui et tous ses bons ancêtres. « — Je suis persuadé qu'il n'aura de préjugés « sur rien, et que V. M. est pour lui un grand « livre d'instruction. — Il a désapprouvé très « finement hier, sans faire semblant de rien, la « ridicule censure de Vienne, et le trop d'atta- « chement de sa mère, sans la nommer, pour « certaines choses, qui ne font que des hypo- « crites. Mais à propos de cela, elle doit vous « détester, cette impératrice. — Hé bien, point « du tout; elle m'a grondé quelquefois de mes « égarements, mais très maternellement : elle

« me plaint, et bien sûre que j'en reviendrai, « elle me disait, il y a quelque temps : Je ne sais « comment vous faites ; vous étiez l'ami intime « du père Griffet, l'évêque de Neustadt m'a tou- « jours dit du bien de vous, l'archevêque de « Malines aussi, et le cardinal vous aime assez. »

Que ne puis-je me souvenir de cent choses lumineuses qui échappèrent au Roi dans cette conversation, qui dura jusqu'à ce que la trompette du quartier-général nous annonça qu'on avait servi. Le Roi alla se mettre à table, et ce fut, je crois, ce jour-là, qu'on demanda pourquoi M. de Loudon n'était pas encore arrivé, et qu'il dit : « C'est contre son ordinaire : autre- « fois il arrivait souvent avant moi. Permettez « qu'il ait cette place près de moi, car j'aime « mieux l'avoir à mes côtés que vis-à-vis. » Un autre jour, les manœuvres ayant fini de bonne heure, il y eut concert chez l'Empereur : malgré le goût du Roi pour la musique, il daigna me donner la préférence, et vint auprès de moi m'enchanter par la magie de sa conversation et les traits brillants, gais et hardis qui le caractérisent. Il me dit de lui nommer les officiers généraux et particuliers qui étaient là, et de lui dire ceux qui avaient servi sous le maréchal

Traun : « Car enfin, me dit-il, ainsi que je crois « vous l'avoir déja raconté, c'est mon maître; il « me corrigeait des écoles que je faisais. — Vo- « tre Majesté fut bien ingrate, car elle ne « paya pas ses leçons : pour que cela fût ainsi « qu'elle le dit, il fallait du moins se faire battre « par lui, et je ne me souviens pas que cela soit « arrivé. — Je n'ai pas été battu, parce que je « ne me suis pas battu. — C'est ainsi que les « plus grands généraux se sont souvent fait « la guerre : on n'a qu'à voir les deux campa- « gnes de 1674 et 1675 de M. de Montecuculli et « de M. de Turenne, le long de la Renchen. « — Il n'y a pas de différence de Traun au pre- « mier; mais qu'elle est grande, bon Dieu, de « l'autre à moi ! » Je lui nommai le comte d'Al- than, qui avait été adjudant-général, et le comte de Pellegrini. Il me demanda deux fois qui c'était, où il était, et me dit qu'il avait la vue si basse que je devais le lui pardonner. — « Mais « cependant, sire, lui dis-je, à la guerre vous « l'aviez bien bonne et, si je m'en souviens « bien, fort étendue. — Ce n'est pas moi, me « répondit le Roi; c'était ma lunette. — En vé- « rité, lui dis-je, j'aurais bien voulu la trouver; « mais je crains bien qu'elle n'eût pas été mieux

« à mes yeux que le sabre de Scanderberg à mon « bras. » Je ne sais comment la conversation changea, mais je sais qu'elle devint si libre que, voyant arriver quelqu'un pour s'en mêler, le Roi l'avertit d'y prendre garde, et qu'il y avait du risque de s'entretenir avec un homme condamné aux feux éternels par les théologiens. Je trouvai qu'il mettait un peu trop de prix à sa damnation et s'en vantait trop. Indépendamment de la mauvaise foi de messieurs les esprits forts, qui très souvent craignent le diable de tout leur cœur, c'est de mauvais goût au moins de se montrer ainsi; et c'était avec des gens de mauvais goût qu'il avait eus chez lui, comme un Jordans, d'Argens, Maupertuis, La Beaumelle, La Mettrie, l'abbé de Prades et quelques lourds impies de son académie, qu'il avait pris l'habitude de dire du mal de la religion et de parler dogme, Spinozisme, cour de Rome, etc. Je ne répondis plus toutes les fois qu'il en parla. Je pris un moment d'intervalle, pendant qu'il se mouchait, pour l'entretenir d'une affaire relative au cercle de Westphalie, et d'un petit comté immédiat que j'y ai. « Je fe- « rai tout ce que vous voudrez, dit le Roi; mais « qu'en pense l'autre directeur, mon camarade,

« l'électeur de Cologne? — Je ne savais pas, lui « dis-je, sire, que vous étiez un électeur ecclé- « siastique. — Je le suis, au moins pour mon « compte de protestant. — Cela ne fait pas no- « tre compte, à nous. Les bonnes gens croient « que V. M. est leur protecteur. »

Il était en train de me demander les noms des personnes qu'il voyait : je lui dis ceux de quantité de jeunes princes qui entraient au service, et dont quelques uns donnaient des espérances. « Cela se peut, me dit-il; mais je crois qu'il « faut croiser les races en empire. J'aime les en- « fants de l'amour; voyez le maréchal de Saxe « et mon Anhalt, quoique je craigne bien que « depuis cette chûte sur la tête il ne l'ait plus « aussi bonne qu'auparavant. J'en serais bien « fâché pour lui et pour moi : c'est un homme « rempli de talents. »

Je suis bien aise de me ressouvenir de ceci, parce que j'ai entendu dire à des sots dénigrants qui accusent le roi de Prusse d'insensibilité, qu'il n'avait point été touché de l'accident de l'homme qu'il paraissait aimer le plus. Trop heureux encore si l'on n'avait dit que cela de lui! On le supposait jaloux du mérite de Schwerin et de Keith, et enchanté de les avoir fait

tuer. C'est ainsi que les gens médiocres tâchent d'abaisser les grands hommes pour diminuer l'espace immense qui les sépare d'eux.

Le Roi, par galanterie, s'était mis en blanc, ainsi que sa suite, pour ne pas nous apporter ce bleu que nous avions tant vu à la guerre : il avait l'air d'être de notre armée et de la suite de l'Empereur. Il y eut, je crois, dans cette visite, de part et d'autre un peu de personnalité, quelque méfiance, peut-être un commencement d'aigreur, ce qui arrive toujours, dit Philippe de Comines, aux entrevues des souverains. Le Roi prenait beaucoup de tabac d'Espagne; et comme il nettoyait son habit du mieux qu'il pouvait, il me dit : « Je ne suis pas « assez propre pour vous, Messieurs; je ne suis « pas digne de porter vos couleurs. » L'air qu'il mit à cela me fit croire qu'il les salirait encore par la poudre à canon, quand l'occasion s'en présenterait.

J'oubliais une petite occasion que j'eus de faire valoir les deux monarques l'un vis-à-vis de l'autre. Le Roi me dit : « J'ai été fort content « aujourd'hui de l'alignement des têtes de vos « colonnes et de leur déploiement. — Et moi, « Sire, lui dis-je, du coup-d'œil de l'Empereur,

« qui y était lui-même, et ne s'est pas trompé « d'un pas sur le terrain et les distances. » Il arriva dans ce moment, et demanda au Roi ce que je lui disais. « Je suis sûr, dit celui-ci, qu'il « n'osera pas le répéter à V. M. ; à peine en au- « rais-je le courage. C'est que nous étions du « même avis sur le mouvement que vous faisiez « faire ce matin vous-même aux housards qui « protégeaient les déploiements, et V. M. les « plaçait au point juste où chaque répartition « devait achever d'entrer en front. » Le Roi gâta bientôt ce madrigal; et l'épigramme de son entrée en Bohême, quelques années après, était plus dans son genre. Le Roi était quelquefois trop cérémonieux : cela ennuyait l'Empereur. Par exemple, je ne sais si c'était pour se montrer un électeur discipliné; mais, quand l'Empereur mettait le pied dans son étrier, le Roi prenait son cheval par la bride, et, quand l'Empereur passait sa jambe pour entrer en selle, le Roi mettait le pied dans son étrier ; ainsi du reste. L'Empereur avait l'air de meilleure foi en lui témoignant beaucoup d'égards, comme un jeune prince à un vieux roi, et un jeune militaire au plus grand des généraux. Un jour de confiance ils parlèrent politique ensem-

ble. « Tout le monde ne peut pas avoir la même « politique, disait le Roi; elle dépend de la si- « tuation, de la circonstance et de la puissance « des États; ce qui peut m'aller n'irait pas à « Votre Majesté : j'ai risqué quelquefois un « mensonge politique. — Qu'est-ce que c'est que « cela? dit l'Empereur en riant. — C'est, par « exemple, reprit le Roi aussi fort gaîment, « d'imaginer une nouvelle que je savais bien « devoir être reconnue fausse au bout de vingt- « quatre heures; mais n'importe, avant qu'on « s'en fût aperçu, elle avait déja fait son effet. »

Quelquefois il y avait des apparences de cordialité entre les deux souverains. On voyait que Fréderic II aimait Joseph II, mais que la prépondérance de l'Empire et le voisinage de la Bohême et de la Silésie arrêtaient le sentiment du Roi pour l'Empereur. Vous vous souvenez, Sire, de leurs lettres au sujet de la Bavière, de leurs compliments, de l'explication qu'ils eurent sur leurs intentions, explication qui se faisait avec politesse, et que de politesse en politesse le Roi entra en Bohême.

SECOND MÉMOIRE

SUR

FRÉDERIC II, ROI DE PRUSSE,

Vers la fin de 1786.

Puisque V. M. veut encore perdre un quart d'heure du temps qu'elle emploie si bien à gagner l'amour de tous ceux à qui elle daigne se faire connaître, voici ma seconde entrevue. Tout cela n'est piquant que pour vous, Sire, qui avez connu le Roi, et qui découvrez dans des mots simples pour un autre des traits de caractère. On n'y voit jamais la confiance, ou tout au moins la bonhomie qui caractérise Votre Majesté. On peut avec elle se permettre de l'abandon; mais, avec le roi de Prusse, il faut être toujours sous les armes pour riposter et garder un juste milieu entre une petite attaque et une grande défense. Je vais au fait, et je vous parlerai de lui pour la dernière fois.

Il m'avait fait promettre de venir à Berlin; je

me hâtai d'y aller d'abord après cette petite guerre, qu'il appelait *un procès pour lequel il était venu en huissier*, disait-il, *faire une exécution*. Le résultat en fut pour lui, comme on sait, beaucoup de dépenses d'hommes, de chevaux et d'argent, quelque apparence de bonne foi et de désintéressement, peu d'honneur dans la guerre, un peu d'honnêteté en politique et beaucoup d'amertume contre nous. Le Roi commença, sans savoir pourquoi, à défendre aux officiers autrichiens de mettre le pied dans ses États sans une permission expresse signée de sa main : même défense de la part de notre cour pour les officiers prussiens, et gêne des deux côtés sans profit ni raison. Je suis confiant, moi; je crus n'avoir pas besoin de permission, et je crois encore que je pouvais m'en passer; mais l'envie d'avoir une lettre du Grand Frédéric plutôt que la crainte d'être mal reçu, m'engagea à lui écrire. Ma lettre était brûlante de mon enthousiasme, de mon admiration et de la chaleur de mon sentiment pour cet être sublime et extraordinaire, et me valut trois réponses charmantes de sa part. Il me donnait en détail presque ce que je lui avais donné en gros; et ce qu'il ne pouvait pas me rendre en admi-

ration, puisque je ne me souviens pas d'avoir gagné de bataille, il me l'accordait en amitié. De peur de me manquer, il m'avait écrit de Postdam à Vienne, à Dresde et à Berlin. En attendant midi pour lui être présenté avec mon fils Charles et M. de Lille, je vis la parade et je fus bientôt entouré et escorté jusqu'au château par des déserteurs autrichiens, et surtout de mon régiment, qui me caressaient presque, et me demandaient pardon de m'avoir quitté.

L'heure de la présentation sonna. Le Roi me reçut avec un charme inexprimable. La froideur militaire d'un quartier-général se changea en accueil doux et bienveillant. Il me dit « qu'il « ne me croyait pas un fils aussi grand. — Il est « même marié, Sire, depuis un an. — Oserais-je « vous demander avec qui? (Il avait souvent « cette expression, et aussi : Si vous me per- « mettez d'avoir l'honneur de vous dire.) — Avec « une Polonaise, une Massalska. — Comment, une « Massalska? Savez-vous ce que sa grand'mère a « fait? — Non, Sire, lui dit Charles. — Elle mit « le feu au canon au siége de Dantzick; elle tira « et fit tirer, et se défendait lorsque son parti, « qui avait perdu la tête, ne songeait qu'à se « rendre. — C'est que les femmes, dis-je alors,

« sont indéfinissables ; fortes et faibles tour-à-« tour, indiscrètes, dissimulées, elles sont capa-« bles de tout. — Sans doute, » dit M. de Lille, fâché de ce qu'on ne lui avait encore rien dit, et avec une familiarité qui ne devait pas réussir; « sans doute, voyez... » dit-il. Le Roi l'interrompit. Je citai bientôt quelques traits à l'appui de mon opinion, comme celui de la femme Hachette au siége de Beauvais. Le roi fit un petit tour à Rome et à Sparte : il aimait à s'y promener. Après une demi-seconde de silence, pour faire plaisir à de Lille, je dis au Roi que M. de Voltaire était mort dans ses bras. Cela fit que le Roi lui adressa quelques questions ; il répondit un peu trop longuement, et s'en alla, et Charles et moi nous restâmes à dîner. C'est là, pendant cinq heures tous les jours, que la conversation encyclopédique du Roi acheva de m'enchanter. Beaux-arts, guerre, médecine, littérature et religion, philosophie, morale, histoire et législation, passaient tour-à-tour en revue. Les beaux siècles d'Auguste et de Louis XIV, la bonne compagnie des Romains, des Grecs et des Français, la chevalerie de François I^er^, la franchise et la valeur de Henri IV, la renaissance des lettres et leur révolution de-

puis Léon X; des anecdotes sur les gens d'esprit d'autrefois, leurs inconvénients; les écarts de Voltaire, l'esprit susceptible de Maupertuis, l'agrément d'Algarotti, le bel esprit de Jordans, l'hypocondrie du marquis d'Argens, que le Roi se plaisait à faire coucher pendant vingt-quatre heures, en lui disant seulement qu'il avait mauvais visage; que sais-je enfin? tout ce qu'il y avait à dire de plus varié et de plus piquant, c'était ce qui sortait de sa bouche avec un son de voix fort doux, assez bas et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, qui avait une grâce inexprimable : c'est ce qui faisait, je crois, qu'on ne s'apercevait pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime. La voix, le bruit et les gestes des bavards leur valent souvent cette réputation; car on ne pouvait certainement pas trouver un plus grand parleur que le Roi; mais on était charmé qu'il le fût. Accoutumé à causer avec le marquis de Lucchesini, seulement devant quatre ou cinq généraux qui ne savaient pas le français, il se dédommageait ainsi de ses heures de travail, de lecture, de méditation et de solitude.

« Encore, me disais-je à moi-même, il faudra

« bien que je dise un mot. » Il venait de nommer Virgile. — « Quel grand poète! sire ; mais quel « mauvais jardinier! — A qui le dites-vous ? « répondit le Roi : n'ai-je pas voulu planter, se- « mer, labourer, piocher, les *Géorgiques* à la « main? Mais, monsieur, me disait mon homme, « vous êtes une bête, et votre livre aussi : ce « n'est pas ainsi qu'on travaille. Ah! mon Dieu, « quel climat! croiriez-vous que Dieu, ou le « soleil me refuse tout ? Voyez mes pauvres « orangers, mes oliviers, mes citronniers; tout « cela meurt de faim. — Il n'y a donc que les « lauriers qui poussent chez vous, sire, à ce « qu'il me semble. » Le Roi me fit une mine charmante; et, pour détourner la fadeur par une bêtise, j'ajoutai bien vite : « et puis, sire, « il y a trop de grenadiers dans ce pays-ci; « cela mange tout. » Et le Roi se mit à rire, parce qu'il n'y a que les bêtises qui fassent rire.

Un jour j'avais retourné une assiette pour voir de quelle porcelaine elle était. — « D'où la « croyez-vous? — Je la crois de Saxe, mais au « lieu de deux épées je n'en vois qu'une, qui « les vaut bien. — C'est un sceptre. — J'en de- « mande pardon à Votre Majesté, mais il res-

« semble si fort à une épée qu'on pourrait bien « s'y méprendre. » Et, en vérité, cela était vrai de toutes les manières. On sait que c'est la marque de la porcelaine de Berlin. Comme le Roi *faisait quelquefois le roi*, et comme il se croyait quelquefois bien magnifique lorsqu'il prenait une canne et une boîte avec quelques petits vilains diamants qui couraient l'un après l'autre, je ne sais trop si ma petite allégorie lui plut infiniment.

Un jour, comme j'arrivais chez lui, il vint à moi et me dit : « Je tremble de vous annoncer « une mauvaise nouvelle. On vient de m'écrire « que le prince Charles de Lorraine est à toute « extrémité. » Il me regarda pour voir l'effet que cela faisait sur moi; et, remarquant quelques larmes qui s'échappèrent de mes yeux, il changea, par les transitions les plus douces, de conversation, me parla de guerre, et puis du maréchal de Lascy. Il me demanda de ses nouvelles et me dit : « C'est un homme du plus grand mé- « rite. Mercy chez vous autrefois, Puységur « chez les Français, avaient quelques idées des « marches et des campements : on voit par la « castramétation d'Hygin, que les Grecs s'en « étaient aussi fort occupés; mais votre maré-

« chal surpasse les anciens, les modernes, et « tous les plus fameux qui s'en mêlèrent. Aussi, « tout le temps qu'il a été votre quartier-maître- « général, si vous voulez me permettre de vous « en faire faire la remarque, je n'ai pas eu le « plus petit avantage. Rappelez-vous les deux « campagnes de 1758 et 1759; tout vous a « réussi. Ne serai-je donc jamais débarrassé de « cet homme-là? me disais-je souvent. Il fallut « pourtant le récompenser : il le fut, on le fait « Feldzeugmeister; on lui donne un corps trop « fort pour me harceler, trop faible pour me « résister. Il se tire malgré cela de mes mains, « et de tous les obstacles possibles, par la sa- « vante campagne de 1760. Un autre le rem- « plaça. Cela n'est peut-être pas mauvais pour « moi, dis-je alors : il y aura quelque occasion; « je l'ai cherchée, je l'ai trouvée à Torgau. » Le Roi ne fit jamais un plus beau panégyrique de personne : car il le motivait en convenant que c'était M. de Lascy qui avait nettoyé la Moravie, la Bohême, la Lusace et la Saxe; et assurément le Roi ne savait pas que je lui fusse attaché comme je le suis : d'ailleurs il n'y a jamais de compliment quand on cite des faits.

Le lendemain le Roi vint me dire, dès qu'il

me vit, et avec l'air le plus pénétré : — « Si vous « devez apprendre la perte d'un homme qui « vous aimait, et qui honorait l'humanité, il « vaut mieux que ce soit de quelqu'un qui la « sent aussi vivement que moi. Le pauvre « prince Charles n'est plus. D'autres sont faits « peut-être pour le remplacer dans votre cœur, « mais peu de princes le remplaceront pour la « beauté de son ame et pour toutes ses vertus. » En me disant cela, son attendrissement devint extrême. Je lui dis : — « Les regrets de V. M. « sont une consolation ; et elle n'a pas attendu « sa mort pour dire du bien de lui. Il y a de « beaux vers à son sujet dans le poème *sur l'Art* « *de la guerre.* » Mon émotion me troublait malgré moi, cependant je les lui rappelai. L'homme de lettres parut me savoir gré de ce que je les savais par cœur. « Son passage du « Rhin est une très belle chose, me dit-il ; mais « le pauvre prince dépendait de tant de gens ! « Je n'ai jamais dépendu que de ma tête, quel- « quefois trop pour mon bonheur. Il était mal « servi, assez peu obéi : ni l'un ni l'autre ne « m'est jamais arrivé. Votre général Nadasdy « m'a paru un grand général de cavalerie ? » Comme je n'étais pas de son avis, je me con-

tentai de dire qu'il était bien brillant et bien beau au coup de fusil, et qu'il aurait mené ses housards dans l'enfer, tant il savait les animer! « — Qu'est devenu un brave colonel qui a fait « le diable à Rosbach? Ah! c'était, je crois, le « marquis de Voghera... Oui, c'est cela, car je « demandai son nom après la bataille. — Il « est général de cavalerie. — Pardi, il fallait « avoir bien envie de se battre pour charger ce « jour-là, comme vos deux régiments de cuiras- « siers, et je crois aussi vos housards: car la ba- « taille était perdue avant de la commencer. — « A propos de M. de Voghera, j'ignore si V. M. « sait ce qu'il fit avant de charger. C'est un « homme bouillant, inquiet, toujours pressé, et « qui a quelquefois de cet ancien bon genre che- « valeresque: voyant que son régiment n'arrive- « rait pas assez vite, il courut en avant, et s'ap- « prochant assez près du commandant du régi- « ment de cavalerie prussienne, à qui il en vou- « lait, il le salua comme à l'exercice ; l'autre le « lui rendit, et ils s'attaquèrent ensuite comme « des enragés.— C'est un fort bon genre; je vou- « drais connaître cet homme, je l'en remercîrais; « votre M. de Ried avait donc le diable au corps, « de faire avancer les braves dragons qui ont

« porté votre nom avec tant de gloire si long-
« temps, entre trois de mes colonnes? » Il m'a-
vait fait la même question au camp de Neu-
stadt, et j'avais eu beau lui dire que ce n'était
pas M. de Ried, qu'il ne les avait pas sous ses
ordres; que le maréchal Daun n'aurait pas dû
les envoyer dans le bois d'Eilembourg, et qu'on
n'aurait pas dû leur commander d'y faire halte,
sans envoyer seulement à l'avance une patrouille:
le Roi ne pouvait pas souffrir notre général Ried,
qui lui avait déplu comme ministre à Berlin,
et il mettait tout sur le compte des gens qu'il
n'aimait pas. « Quand je pense à ces diables
« de camps de Saxe, ce sont des citadelles inat-
« taquables; si M. de Lascy avait encore été quar-
« tier-maître-général à Torgau, je n'aurais pas
« essayé de l'attaquer, mais je vis bien tout de
« suite que le camp était mal pris. — La bonne
« réputation des camps donne quelquefois envie
« de les essayer. Par exemple, j'en demande
« pardon à Votre Majesté, mais j'ai toujours cru
« qu'elle aurait fini par tenter celui de Plauen,
« si la guerre avait duré. — Oh! non, en vérité;
« il n'y avait pas moyen. — Votre Majesté ne
« croit-elle pas qu'avec une bonne batterie sur
« la hauteur de Dolschen, qui nous commandait,

« quelques bataillons, les uns derrière les autres « dans le ravin, pendant la nuit, attaquant un « quart d'heure avant le jour, et donnant une « espèce d'assaut à notre camp, entre Coschutz « et Guttersée, où j'ai remarqué vingt fois qu'on « pouvait avoir un front de trois bataillons ; « Votre Majesté, dis-je, ne croit-elle pas qu'elle « aurait emporté cette batterie, presque invin- « cible, ce boulevart, notre pis-aller et au moins « notre asile? — Et votre batterie du Windberg, « qui aurait fouaillé mes pauvres bataillons dans « votre ravin? — Mais, sire, la nuit? — Oh! on ne « pouvait manquer personne; ce grand fond, « depuis Bourg et même Potschappel, eût été « une gouttière sur nous : vous voyez bien que « je ne suis pas aussi brave que vous le pensez. »

L'Empereur était parti pour son entrevue avec l'impératrice de Russie ; cette entrevue ne plaisait pas au Roi; et, pour défaire le bien qu'elle nous avait fait, il envoya tout de suite à Pétersbourg, fort maladroitement, le prince royal. Il se doutait que la cour de Russie allait lui échapper; et je mourais de peur qu'au milieu de ses bontés, il ne se souvînt que j'étais Autrichien. Comment, me disais-je, pas une seule épigramme sur nous, sur notre maître? Quel changement!

Le brise-raison Pinto, à table, dit un jour à son voisin : « L'Empereur est un grand voya-« geur; il n'y en a jamais eu qui ait été plus loin « que lui. — Je vous demande pardon, monsieur, « dit le Roi; Charles-Quint alla en Afrique; car « il y gagna la bataille d'Oran. » Et, se retournant vers moi, sans que je pusse deviner s'il y avait de la plaisanterie, ou seulement de l'historique dans cela, il me dit : « L'Empereur est « plus heureux que Charles XII; il est entré « comme lui par Mohilow; mais il me semble « qu'il ira à Moscow. » Le même Pinto disait un jour au Roi, embarrassé de savoir qui il enverrait dans les pays étrangers comme ministre : « Pourquoi ne songez-vous pas à M. de Lucche-« sini, qui est un homme d'esprit? — C'est pour « cela, répond le Roi, que je veux le garder; je « vous enverrai plutôt que lui, ou un ennuyeux « comme monsieur un tel. » Et il le nomma tout de suite ministre je ne sais où.

M. de Lucchesini, par l'agrément de sa conversation, faisait valoir celle du Roi. Il savait sur quoi il lui était agréable de la faire tomber; et ensuite il savait écouter, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on le croit, et ce qu'un sot n'a jamais su. Il était aussi agréable à tout le monde qu'à S. M.,

par ses manières séduisantes et par la grace de son esprit. Pinto, qui n'avait rien à risquer, se permettait tout. « Demandez, sire, au général « autrichien tout ce qu'il m'a vu faire lorsque « j'étais au service de l'Empereur. — Un feu « d'artifice pour mon mariage, n'est-il pas vrai, « mon cher Pinto? — Faites-moi l'honneur de « me dire, interrompit le Roi, s'il a réussi? — « Non, sire; cela alarma même tous mes parents, « qui croyaient que c'était un mauvais signe. « M. le major, que voilà, avait imaginé de join- « dre deux cœurs enflammés, image très neuve « de deux époux. La coulisse sur laquelle ils de- « vaient se glisser manqua; le cœur de ma fem- « me partit, et le mien resta là. — Vous le voyez, « Pinto; vous ne valiez pas mieux chez eux que « chez moi. — Oh! sire, dis-je alors, Votre Ma- « jesté, depuis ce temps-là, lui doit des dédom- « magements pour les coups de sabre qu'il a « reçus à la tête. » Le Roi me dit : « Il n'en a que « trop. Pinto, ne vous ai-je pas envoyé hier de « mon bon miel de Prusse? — Oh! sûrement, « dit Pinto; c'est pour le faire connaître : si Votre « Majesté pouvait parvenir à en avoir le débit, « elle serait le plus grand roi de la terre, car il « n'y a que cela dans votre royaume, mais il y

« en a beaucoup. » « Savez-vous, » me dit le Roi un jour, « que j'ai été à votre service? J'ai fait « mes premières armes pour la maison d'Autri- « che. Mon Dieu! comme le temps se passe! » Il avait une manière de mettre les mains ensemble, en disant ces *mon Dieu!* qui lui donnait tout-à-fait l'air bon homme et extrêmement doux. « Savez-vous que j'ai vu luire les derniers rayons « du génie du prince Eugène? — C'est peut-être « à ces rayons que le génie de Votre Majesté « s'est allumé. — Eh! mon Dieu! qui pourrait « valoir le prince Eugène? — Celui qui vaut « mieux, par exemple, qui aurait gagné douze « batailles. » Il prit son air modeste. J'ai toujours dit qu'il est aisé de l'être quand on est en fonds. Il ne fit pas semblant de me comprendre, et me dit : « Quand la cabale que, pendant quarante « ans, le prince Eugène a toujours eue contre lui, « dans son armée, voulait lui nuire, elle pro- « fitait du temps où ses esprits, assez recueillis, « le matin, s'étaient un peu dissipés par les « fatigues de la journée : c'est ainsi qu'on lui a « fait entreprendre sa mauvaise marche sur « Mayence. — Vous ne m'apprenez rien sur votre « compte, sire, lui dis-je; je sais tout ce que « Votre Majesté a fait, et même ce qu'elle a dit;

« je puis lui raconter ses voyages à Strasbourg,
« en Hollande, et ce qui se passa dans un bateau.
« A propos de cette campagne sur le Rhin, un
« de nos vieux généraux, que je fais souvent
« parler, comme on lit un vieux manuscrit, me
« raconta qu'il fut bien étonné de voir un jeune
« officier prussien, qu'il ne connaissait pas, dire
« à un général du feu roi, qui expédiait verbale-
« ment l'ordre de ne pas aller au fourrage : — Et
« moi, monsieur, je vous ordonne d'y aller; notre
« cavalerie en a besoin : en un mot, je le veux.
« — Vous me voyez trop en beau, dit le Roi;
« demandez à ces messieurs et mes humeurs et
« mes caprices. Ils vous en diront de belles sur
« mon compte. »

Nous revînmes aux anecdotes cachées ou consignées dans très peu d'ouvrages. « Je me suis
« bien amusé, dis-je au Roi, de tout plein de
« livres, vrais ou faux, écrits par des réfu-
« giés, et qu'on ne connaît peut-être pas en
« France. — Où avez-vous trouvé toutes ces
« belles choses-là? Cela m'amuserait le soir, plus
« que la conversation d'un docteur de Sorbonne
« que j'ai ici, et que je tâche de convertir. — J'ai
« trouvé tout cela, lui dis-je, dans une biblio-
« thèque de Bohême, qui m'a désennuyé pen-

« dant deux hivers. — Comment donc? deux « hivers en Bohême? Que diable faisiez-vous là? « y a-t-il long-temps? — Non, sire; il y a un « ou deux ans: je m'étais retiré là pour lire à mon « aise. » Il sourit, et eut l'air de me savoir bon gré de ce que je ne lui nommai pas cette petite guerre de 1778, dont il me sembla qu'il n'aimait pas à parler; et, voyant bien que c'était pendant mes quartiers d'hiver que j'avais été en Bohême, il fut satisfait de ma retenue. Comme c'était un vieux sorcier qui devinait tout, et dont le tact était le plus fin qu'il y ait jamais eu, il s'aperçut que je ne voulais pas lui dire que je trouvais Berlin changé depuis que j'y avais été. Je n'avais garde de lui rappeler que j'étais de ceux qui s'en étaient emparés, en 1760, sous les ordres de M. de Lascy : c'était pour lui avoir parlé de l'autre prise de Berlin par le maréchal Haddik, que le Roi avait pris M. de Ried en guignon.

A propos du docteur de Sorbonne, avec qui il disputait tous les jours : « Faites-moi avoir un « évêché pour lui, me dit-il une fois. — Je ne « crois pas, lui répondis-je, que ma recommandation et celle de Votre Majesté puissent lui « être utiles chez nous. — Oh! non, dit le Roi;

« j'écrirai à l'impératrice de Russie pour ce pau-
« vre diable; car il commence à m'ennuyer. Il
« s'avise d'être janséniste. Mon Dieu, que les
« jansénistes d'à présent sont bêtes! Il ne fallait
« pas détruire le foyer de leur génie, ce Port-
« Royal, tout exagéré qu'il était. C'est qu'il ne
« faut rien détruire! Pourquoi a-t-on détruit
« aussi les dépositaires des graces de Rome et
« d'Athènes, ces excellents professeurs des hu-
« manités, et peut-être de l'humanité, les ci-de-
« vant révérends? L'éducation y perdra; mais
« comme mes frères, les rois catholiques, très
« chrétiens, très fidèles et apostoliques, les ont
« chassés, moi, très hérétique, j'en ramasse tant
« que je puis, et l'on me fera peut-être la cour
« pour en avoir; je conserve la race, et je disais
« aux miens l'autre jour : Un recteur comme
« vous, mon père, je puis très bien le vendre
« 300 écus; vous, révérend père provincial, 600;
« ainsi des autres, à proportion : quand on n'est
« pas riche, on fait des spéculations. »

Faute de mémoire et d'occasions de voir plus souvent et plus long-temps le plus grand homme qui ait jamais existé, je suis obligé de m'arrêter. Il n'y a pas un mot dans tout cela qui ne soit de lui : et ceux qui l'ont vu y retrouveront sa ma-

nière; c'est tout ce que je veux pour le faire connaître à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. Ses yeux, trop durs dans ses portraits, mais tendus par le travail du cabinet et les fatigues de la guerre, s'adoucissaient en écoutant ou en racontant quelque trait d'élévation ou de sensibilité. Jusqu'à sa mort, et peu de temps encore auparavant, malgré bien des petites légèretés qu'il a su que je m'étais permises en parlant ou en écrivant, et qu'il n'a sûrement attribuées qu'à mon devoir, qui était opposé à ses intérêts, il a daigné m'honorer des marques de son souvenir, et il a chargé souvent ses ministres de Paris et de Vienne de m'assurer de sa bienveillance.

Je ne crois plus aux tremblements de terre et aux éclipses de la mort de César, puisqu'on n'en a pas éprouvé à la mort de Fréderic-le-Grand.

Je ne sais si de grands phénomènes de la nature, sire, annonceraient le jour où vous cesseriez de régner; mais c'est un phénomène dans le monde qu'un roi qui gouverne une république, en se faisant obéir et respecter pour lui-même, autant que par ses droits.

LETTRES.

LETTRES

A MADAME LA MARQUISE DE C....,

Pendant l'année 1787.

LETTRE PREMIÈRE.

De Kiovie.

Savez-vous pourquoi je vous regrette, madame la marquise? C'est que vous n'êtes pas une femme comme une autre; et que je ne suis pas un homme comme un autre: car je vous apprécie mieux que ceux qui vous entourent. Et savez-vous pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien des gens ne le croient pas; c'est que vous êtes simple, quoique vous fassiez toujours de l'esprit, ou plutôt que vous le trouviez tout fait. C'est votre langue: on ne peut pas dire que l'esprit est dans vous; mais vous êtes dans l'esprit. Vous ne courez pas après l'épigramme; c'est elle qui vient vous chercher. Vous serez dans cinquante ans, une

madame du Deffant pour le piquant, une madame Geoffrin pour la raison, et une maréchale de Mirepoix pour le goût. A vingt ans vous possédez le résultat de trois siècles qui composent l'âge de ces dames. Vous avez la grace des élégantes, sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déja autant de grands mots de vous à citer, que de bons mots. *Ne point prendre d'amants, parce que ce serait abdiquer*, est une des idées les plus profondes et les plus neuves. Vous êtes plus embarrassée qu'embarrassante; et quand l'embarras vous saisit, un certain petit murmure rapide et abondant l'annonce le plus drôlement du monde : comme ceux qui ont peur des voleurs chantent dans la rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon, et enfin ce que je regrette le plus.

Ah ! bon Dieu ! quel train ! quel tapage ! que de diamants, d'or, de plaques et de cordons, sans compter le Saint-Esprit ! Que de chaînes, de rubans, de turbans et de bonnets rouges, fourrés ou pointus ! ceux-ci appartiennent à des petits magots qui remuent la tête comme ceux de votre cheminée, et qui ont le nez et les yeux de la Chine. Ils s'appellent des Lesghis;

et sont venus en députation, ainsi que plusieurs autres sujets des frontières de la grande muraille de cet empire chinois et de celui de Perse et de Byzance. C'est un peu plus imposant que quelques députés du parlement ou des états d'une petite ville qui viennent de vingt lieues, par le coche, à Versailles, pour faire une sotte représentation.

Louis XIV aurait été jaloux de sa sœur Catherine II, ou il l'aurait épousée pour avoir tout au moins un beau lever. Les fils des rois du Caucase, d'Héraclius, par exemple, qui sont ici, lui auraient fait plus de plaisir que cinq ou six vieux chevaliers de Saint-Louis. Vingt archevêques, quoique un peu malpropres, avec des barbes presque jusqu'aux genoux, sont plus pittoresques que le petit-collet d'un aumônier du roi. L'escorte de houlans d'un grand seigneur polonais qui va voir son voisin à une demi-lieue de chez lui, a meilleur air que les hoquetons à cheval qui précèdent le triste carrosse et les six rosses d'un homme à rabat et à grande perruque: et les sabres étincelants, avec des poignées en pierreries, sont plus imposants que les gaules blanches des grands officiers du roi d'Angleterre.

L'impératrice m'a reçu comme si, au lieu de six ans, je ne l'avais quittée qu'il y a six jours. Elle m'a rappelé mille choses dont les souverains seuls peuvent se ressouvenir : car ils ont tous de la mémoire.

Il y en a ici pour tout le monde, pour tous les genres : grande et petite politique ; grandes et petites intrigues ; grande et *petite Pologne*. Quelques fameux de ce pays-là qui se trompent, que l'on trompe, ou qui en trompent d'autres, tous fort aimables, moins cependant que leurs femmes, veulent être sûrs que l'impératrice ne sait pas qu'ils l'ont insultée dans les aboiements de la dernière Diète. Ils cherchent un regard du prince Potemkin, difficile à rencontrer ; car le prince tient du borgne et du louche. Les femmes sollicitent le ruban de Sainte-Catherine, pour l'arranger avec coquetterie et faire enrager leurs amies et leurs parentes. On désire et on craint la guerre. On se plaint des ministres d'Angleterre et de Prusse, qui excitent les Turcs : et on les agace continuellement. Moi, qui n'ai rien à risquer, et peut-être quelque gloire à acquérir, je souhaite la guerre de tout mon cœur ; et puis je me dis : « Puis-je souhaiter ce « qui expose à tant de malheurs ? » Alors je ne le

désire plus, et puis un reste de fermentation dans le sang m'y ramène : un reste de raison s'y oppose. Ah ! mon Dieu, ce que c'est que de nous ! Il faudra peut-être vous écrire :

> Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.
> Dans la nuit du tombeau je suis prêt à descendre.

Cette idée m'afflige, car je veux vous revoir. Vous me tenez bien plus à cœur que tout Paris ensemble. Ne voilà-t-il pas qu'on vient me chercher pour un feu d'artifice qui coûte, m'a-t-on dit, 40,000 roubles ! Ceux de votre conversation ne sont pas si chers, et ne laissent pas après eux la tristesse et l'obscurité qui suit toujours les autres : j'aime mieux vos girandoles et votre genre de décoration.

LETTRE DEUXIÈME.

De ma Galère.

Voila le sort, madame la marquise. Je vous ai laissée au milieu d'une douzaine d'adorateurs qui ne vous entendent pas; et moi, qui sais vous comprendre, je ne vous entendrai pas de longtemps. Me voici à douze cents lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit, qui vient sans cesse se retracer à ma mémoire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux, vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens, accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries, permettre à un quatrième de vous suivre au spectacle; encourager un cinquième dans son amour malheureux; ne point désespérer le fougueux qui prend sa violence pour de la passion, et qui espère vous séduire en vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment: je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent; mettre votre esprit à fonds perdu avec les autres; mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela.

Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes dont vous n'êtes pas la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller. Vous ne prenez que le parti des gens qui vous amusent, et vous adoptez pour opinions politiques celles qui vous inspirent les mots les plus piquants et les plus spirituels. Vous vous moquez du *tiers* et du quart; car il me semble que j'ai déja entendu prononcer ce mot souligné à quelques uns de vos ennuyeux notables. Les grands hommes de l'Amérique vous paraissent petits en Europe; je ne les trouve pas non plus comme le vin de Bordeaux, qui n'a, pour être bon, qu'à passer la mer. Deux de vos adorateurs ont beau faire les bêtes pour vous convaincre de la passion que vous leur inspirez, un petit bout d'oreille les décèle encore comme plus aimables qu'aimants. Si, pour faire les aimables et les bons, ils ne donnent pas bientôt à gauche, rappelez-moi à leur souvenir. Si celui à côté de qui je suis logé s'égare jamais, ce sera par de bons motifs, et lui seul méritera de l'indulgence. Ce cher Ségur n'est séparé de moi dans cette galère que par une cloison! Comme nous parlons de vous! Comme je lui dis du mal

de quelques personnes dont il pense du bien, et à qui il est si supérieur! Gare la philosophie! Mais, encore une fois, il sera le seul qui n'aura que de louables intentions.

Grace pour vous, pleine de graces, si l'envie de vous amuser fait croire aux sots que vous n'aimez pas plus Henri IV qu'un ligueur, et Gaston de Foix qu'un cordonnier de Paris; et point de grace pour ceux qui vous jugeront mal.

Je crois que cette lettre partira de Krementczuck. Le nom n'est pas lyrique; mais accoutumez-vous à tous ceux que Lulli, et même Rameau, n'auraient pu que psalmodier. Nous ne traversons pas un pays de bergerie, ni de vendangeuses; mais cela vous est égal : vous n'êtes pas champêtre. De plus grands objets nous occupent : par exemple, de mon superbe lit, je vois Pereveosloff, où le pauvre Charles XII a passé le Borysthène pour aller se cacher à Bender. J'attends la fin de notre navigation pour vous en rendre compte; je ne m'étais jamais embarqué que dans quelque petite aventure, et je menais ma barque tout comme un autre : jusqu'à ce que j'entre dans celle de Caron, je ne cesserai point de vous aimer et de vous le dire.

TROISIÈME LETTRE.

De Cherson.

La flotte de Cléopâtre est partie de Kiovie dès qu'une canonnade générale nous a appris la débâcle du Borysthène. Si on nous avait demandé, quand on nous a vus monter sur nos grands ou petits vaisseaux, au nombre de quatre-vingts, avec trois mille hommes d'équipage : *Que diable allaient-ils faire dans ces galères?* nous aurions pu répondre : Nous amuser, et *voguent les galères!* car jamais il n'y a eu une navigation aussi brillante et aussi agréable. Nos chambres étaient meublées de taffetas chiné, avec des divans; et lorsque chacun de ceux qui, comme moi, accompagnent l'Impératrice, sortait ou rentrait dans sa galère, douze musiciens, au moins, que nous avons sur chacune, célébraient notre sortie et notre rentrée. Il y avait quelquefois un peu de danger pour y revenir le soir, en quittant après souper la galère de l'Impératrice, puisqu'il fallait remonter le Borysthène, et souvent contre le vent, dans une petite cha-

loupe. Même, pour qu'il y eût de tout, nous avons essuyé une tempête, où deux ou trois galères ont échoué sur des bancs de sable. Notre Cléopâtre ne voyage pas pour séduire des Marc-Antoine, des Octave et des César. Notre empereur est déja séduit par l'admiration. Cléopâtre n'avale point de perles, mais en donne beaucoup : elle ne ressemble à l'ancienne que parce qu'elle aime les belles navigations, la magnificence et l'étude. Elle a certainement donné plus de deux cent mille volumes aux bibliothèques de son empire : c'était le nombre si vanté de celle de Pergame, avec laquelle la reine d'Égypte rétablit celle d'Alexandrie. Après les fêtes de Krementczuck, données par le prince Potemkin, qui, dans un jardin anglais vraiment magique, avait fait transplanter des arbres étrangers aussi gros que lui, nous sommes débarqués aux cataractes de Keydac, ancienne capitale des Zaporogues, brigands aquatiques. L'empereur Joseph est venu à notre rencontre, au milieu de tous les prestiges de féerie qui se sont renouvelés à notre arrivée. Ce qui l'a le plus étonné et intéressé, car il est grand musicien, c'est une cinquantaine d'*ut*, de *ré*, de *mi*, un concert enfin dans lequel plusieurs musiciens jouent la

même note; et ce concert est une musique céleste, car elle est trop extraordinaire pour être connue sur la terre. J'ai oublié de vous dire que le roi de Pologne nous a attendus à Kaniève sur le Borysthène : il y a dépensé trois mois et trois millions pour voir l'Impératrice pendant trois heures. J'allai dans une petite pirogue zaporavienne l'avertir de notre arrivée. Une heure après, les grands seigneurs de l'empire vinrent le chercher dans une brillante chaloupe; et en y mettant le pied, il leur dit avec le charme inexprimable de sa belle figure et de son joli son de voix : « Messieurs, le roi de Pologne m'a « chargé de vous recommander le comte Ponia- « towski. » Le dîner fut très gai, on but à la santé du Roi, à une triple décharge de toute l'artillerie de notre flotte. En sortant de table, le Roi chercha son chapeau, qu'il ne put pas trouver. L'Impératrice, plus adroite, vit où il était, et le lui donna. « Deux fois couvrir ma « tête! » dit le Roi galamment, en faisant allusion à sa couronne. « Ah! madame, c'est trop me « combler de bienfaits et de reconnaissance. » Notre escadre s'était formée devant les fenêtres du Roi, qui s'en retourna pour nous donner à souper. Une représentation du Vésuve, pendant

toute la nuit que nous passâmes à l'ancre, éclairait les monts, les plaines et les eaux, mieux que le plus beau soleil en plein jour, et dorait ou enflammait la nature. Nous ne savons plus ce que c'est que la nuit.

L'impératrice n'a jamais si bien connu les charmes de la société; et comme nous sommes un ou deux qui ne jouons jamais, elle nous sacrifie la petite partie qu'elle faisait autrefois par contenance. L'autre jour, le grand-écuyer Narischkin, le meilleur et le plus enfant des hommes, lance au milieu de nous une toupie dont la tête était plus grosse encore que la sienne. Après un bourdonnement et des sauts qui nous amusèrent beaucoup, elle éclate en trois ou quatre morceaux, avec un sifflement affreux, passe entre S. M. I. et moi, blesse une couple de nos voisins, et frappe à la tête le prince de Nassau, l'invulnérable, qui a été se faire saigner deux fois. L'Impératrice nous dit hier à table : « Il est bien singulier que le *vous*, « qui est au pluriel, se soit établi : pourquoi « a-t-on banni le *tu* ? — Il ne l'est pas, lui dis-je, « madame, et peut encore servir aux grands « personnages, puisque J.-B. Rousseau dit à « Dieu : *Seigneur, dans ta gloire adorable*, et

« que Dieu est tutoyé dans nos prières, comme : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* — Eh « bien donc, messieurs, me traitez-vous avec « plus de cérémonie? Voyons, je vous le ren- « drai. Veux-tu bien me donner de cela, dit-elle « au grand-écuyer? — *Oui*, répondit-il, *si tu* « *veux me servir autre chose.* » Il part de là pour un déluge de tutoiements, à bras raccourcis, plus drôles les uns que les autres. Je mêlais les miens de Majesté, et *ta Majesté* me paraissait déja assez. D'autres ne savaient ce qu'ils devaient dire, et la Majesté tutoyante et tutoyée avait, malgré cela, toujours l'air de l'autocratrice de toutes les Russies, et presque de toutes les parties du monde.

L'Impératrice nous a permis, au prince de Nassau et à moi, comme amateurs et peut-être connaisseurs, d'aller reconnaître Oczakof et dix vaisseaux turcs, qu'on est venu placer très malhonnêtement au bout du Borysthène, comme pour arrêter notre navigation, en cas que LL. MM. II. voulussent aller par eau jusqu'à Kinburn. Quand l'Impératrice eut vu la position de cette flotte sur la petite carte qu'on lui présenta, Nassau lui offrit ses services pour l'en débarrasser. L'Impératrice donna une chique-

naude au papier, et se mit à sourire. Je regarde cela comme un joli avant-coureur d'une jolie guerre que nous aurons bientôt, j'espère. Je crus bien l'autre jour que c'était pour cela qu'on faisait entrer dans le cabinet de l'Impératrice, où l'Empereur venait d'arriver, un officier d'artillerie, un officier du génie et le prince Potemkin.

« Vous savez, dit l'Impératrice, que votre « France, sans savoir pourquoi, protège tou- « jours les musulmans. » Ségur pâlit, Nassau rougit, Fitz-Herbert bâilla. Cobenzel s'agita, et je ris. Eh bien, point du tout : il n'avait été question que de bâtir un magasin dans une des sept anses du fameux port de Sebastopol. Quand je parle de mes espérances à ce sujet à Ségur, il me dit « Nous perdrions les échelles « du Levant», et je lui réponds : « Il faut tirer « l'échelle après la sottise ministérielle que vous « venez de faire par votre confession générale « de pauvreté à l'assemblée ridicule des nota- « bles. — Comment trouvez-vous que je réus- « sisse auprès de l'Impératrice? » me dit un jour l'Empereur. — « A merveille, sire, lui dis-je. — « Ma foi, il est difficile, ajouta-t-il, de se bien « tenir avec vous autres. Par reconnaissance,

« par obligeance, par goût pour l'Impératrice et « par amitié pour moi, mon cher ambassadeur « prend quelquefois son encensoir. Vous y je- « tez des grains aussi très souvent, dieu merci, « pour nous tous. M. de Ségur fait des compli- « ments bien spirituels et bien français, et votre « Anglais lui-même décoche de temps en temps « comme malgré lui un petit trait de flatterie « dont la tournure épigrammatique ne le rend « que plus piquant. »

On a lancé à l'eau trois vaisseaux, et je me suis amusé à me faire lancer aussi. Vous sentez bien que le bâtiment que je montais était un vaisseau de ligne. Les gazes, les blondes, les falbalas, les guirlandes, les perles et les fleurs qui ornaient les baldaquins établis sur le rivage pour les deux majestés, avaient l'air de sortir des magasins de mode de la rue Saint-Honoré. C'était l'ouvrage des soldats russes, dont on fait des marchandes de modes, des matelots, des popes, des musiciens ou des chirurgiens; enfin tout ce qu'on veut par un coup de baguette, qui n'est pourtant pas celui d'une fée charmante comme vous. Je m'en vais penser à vos enchantements dans le pays des enchanteurs. Nous partons dans l'instant pour la Tau-

ride, où, si Iphigénie avait été aussi aimable que vous, elle n'eût certainement pas été sacrifiée, au moins de cette manière-là.

QUATRIÈME LETTRE.

De Barczisarai, ce 1er juin 1787.

Je comptais élever mon ame en arrivant dans la Tauride, par les grandes choses vraies et fausses qui s'y sont passées. Mon esprit était prêt à se tourner vers l'héroïque avec Mithridate, le fabuleux avec Iphigénie, le militaire avec les Romains, les beaux-arts avec les Grecs, le brigandage avec les Tartares, et le mercantile avec des Génois. Tous ces gens-là me sont assez familiers; mais en voici bien d'un autre, vraiment: ils ont tous disparu pour les Mille et une Nuits. Je suis dans le harem du dernier kan de Crimée, qui a eu bien tort de lever son camp et d'abandonner, il y a quatre ans, aux Russes, le plus beau pays du monde. Le sort m'a destiné la chambre de la plus jolie de ses sultanes, et à Ségur celle du premier de ses eunuques noirs. Ma maudite imagination ne veut pas se rider; elle est fraîche, rose et ronde comme les joues de madame la marquise. Il y a dans notre palais, qui tient du Maure, de l'Arabe,

du Chinois et du Turc, des fontaines, de petits jardins, des peintures, de la dorure et des inscriptions partout; entr'autres, dans la très drôle et très superbe salle d'audience, on lit en lettres d'or, en turc, autour de la corniche: « En dépit des jaloux, on apprend au monde « entier qu'il n'y a rien à Ispahan, à Damas, à « Stamboul d'aussi riche qu'ici. » Depuis Cherson, nous avons trouvé des campements merveilleux par leur magnificence asiatique au milieu des déserts; je ne sais plus où je suis, ni dans quel siècle je suis. Quand je vois tout d'un coup s'élever des montagnes qui se promènent, je crois que c'est un rêve: ce sont des haras de dromadaires qui, lorsqu'ils se mettent sur leurs grandes jambes, ressemblent, à une certaine distance, à des montagnes en mouvement. N'est-ce pas là, me dis-je, ce qui a fourni l'écurie des Trois Rois, pour leur fameux voyage de Bethléem? Je rêve encore, me dis-je quand je rencontre de jeunes princes du Caucase, presque couverts d'argent, sur des chevaux d'une blancheur éblouissante; quand je les vois armés d'arcs et de flèches: je me crois au temps du vieux ou du jeune Cyrus. Leur carquois est superbe; mais les traits du vôtre sont

plus piquants et plus gais. Quand je rencontre des détachements de Circassiens, beaux comme le jour, dont la taille, enfermée dans des corps, est plus serrée que celle de madame de L...; quand je trouve ici des mourzas mieux mis que la duchesse de Choiseul aux bals de la reine, des officiers de cosaques ayant plus de goût que mademoiselle Bertin pour se draper, et des meubles et vêtements dont les couleurs sont aussi harmonieuses que celles de madame Lebrun dans ses tableaux, je ne reviens pas de mon étonnement. De Stare Krim, dont on a fait un palais pour y coucher une seule nuit, je découvre ce qu'il y a de plus intéressant dans deux parties du monde, et presque jusqu'à la mer Caspienne : je crois que c'est une parodie de la tentation de Satan, qui ne montra jamais rien de si beau à Notre-Seigneur. Je vois du même point, en sortant de ma chambre, la mer d'Azoph, la mer Noire, la mer de Zabache et le Caucase. Le coupable qui y fut mangé (éternellement, je crois) par un vautour, n'avait pas dérobé autant de feu que vous en avez dans les yeux et l'imagination : du moins votre furet subtil et fou, l'abbé d'Espagnac, le dirait aussi.

Je crois encore rêver quand, dans le fond

d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes, sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire en me réveillant à l'un de mes camarades de voyage : « J'ai trente « millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comp- « tant que les mâles. — Et moi vingt-deux, ré- « pond l'autre, en comptant tout. — Il me faut, « ajoute l'une, au moins une armée de six cent « mille hommes, depuis Kamtschatka jusqu'à « Riga.—Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste « ce qu'il me faut. »

Ségur vous mandera combien ce camarade impérial lui a plu. Ségur a plu, en revanche, beaucoup à l'Empereur : ce monarque enchante tous ceux qu'il voit. Dégagé des soins de son empire, il fait le bonheur de ses amis par sa société. Il n'a eu qu'un petit moment d'humeur, l'autre jour, lorsqu'il a reçu des nouvelles de la révolte des Pays-Bas. Tous ceux qui avaient des terres en Crimée, comme tous les Mourzas, et ceux à qui l'Impératrice en a donné, comme moi, par exemple, lui ont prêté serment de fidélité. L'Empereur est venu à moi, et me prenant par le ruban de ma *Toison*, il m'a dit :

« Vous êtes le premier de l'Ordre qui ait prêté « serment avec des seigneurs à barbe longue. « — Il vaut mieux, lui dis-je, pour Votre « Majesté et pour moi, que je sois avec les « gentilshommes tartares qu'avec les gentils- « hommes flamands. »

Nous passons en revue, en voiture, tous les états et les grands personnages. Dieu sait comme nous les accommodons ! « Plutôt que de signer « la séparation des treize provinces, comme mon « frère George, dit Catherine II avec douceur, « je me serais tiré un coup de pistolet. — Et « plutôt que de donner ma démission, comme « mon frère et beau-frère, en convoquant et ras- « semblant la nation pour parler d'abus, je ne « sais pas ce que j'aurais fait, » dit Joseph II.

Ils étaient aussi du même avis sur le roi de Suède, qu'ils n'aimaient pas, et que l'Empereur, disait-il, avait pris en guignon en Italie, à cause d'une robe bleu et argent, avec une plaque de diamants. L'un et l'autre convinrent qu'il a de l'énergie, du talent et de l'esprit. « Oui, sans « doute, » leur dis-je, en le défendant puisque les bontés qu'il m'a témoignées, et un grand caractère que je lui ai vu déployer, m'attachent à lui. « Votre Majesté devrait bien empêcher

« un libelle affreux, dans lequel on ose traiter « comme un Don Quichote un prince bon, ai- « mable et doué de génie. »

Leurs Majestés Impériales se tâtaient quelquefois sur les pauvres diables de Turcs. On jetait quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité et d'un peu de nouveautés, je parlais de rétablir les Grecs; Catherine, de faire renaître les Lycurgues et les Solons. Moi, je parlais d'Alcibiade; mais Joseph II, qui était plus pour l'avenir que pour le passé, et pour le positif que pour la chimère, disait : « Que diable faire de Constantinople? »

On prenait comme cela bien des îles et des provinces, sans faire semblant de rien, et je disais en moi-même: — Vos Majestés ne prendront que des misères, et la misère. — « Nous « le traitons trop bien, » dit l'Empereur, en parlant de moi; « il n'a pas assez de respect pour « nous. Savez-vous, madame, qu'il a été amou- « reux d'une maîtresse de mon père, et qu'il « m'a empêché de réussir, en entrant dans le « monde, auprès d'une marquise, jolie comme « un ange, et qui a été notre première passion « à tous les deux?

« Point de réserve entre ces deux grands Sou-

verains. Ils se contaient les choses les plus intéressantes. « N'a-t-on jamais voulu attenter à « votre vie? Moi, j'ai été menacé. Moi, j'ai reçu « des lettres anonymes. Voici une histoire de « confesseur, et des détails ignorés de tout le « monde, etc. »

L'Impératrice nous avait dit un jour, dans sa galère : « Comment fait-on des vers? Écrivez-« moi cela, monsieur le comte de Ségur. » Il en écrivit les règles, avec des exemples charmants; et la voilà qui travaille. Elle en fit six avec tant de fautes que cela nous fit beaucoup rire, tous les trois. Elle me dit : « Pour vous « apprendre à vous moquer de moi, faites-en « tout de suite : je n'en essaierai plus; m'en voilà « dégoûtée pour la vie. — C'est bien fait, dit « Fitz-Herbert; vous auriez dû vous en tenir aux « deux que vous avez faits sur le tombeau d'une « de vos chiennes. »

Ci gît la duchesse Anderson
Qui mordit monsieur Rogerson *.

On me donna des bouts-rimés, avec ordre

* Rogerson, médecin de l'Impératrice, et homme de mérite que nous aimions tous.

de les expédier bien vite ; et voici comment je les remplis, en m'adressant à l'Impératrice :

A la règle des vers, aux lois de l'*harmonie*,
Abaissez, soumettez la force du *génie*.
En vain il fait trembler l'ennemi de l'*état* ;
En vain à votre empire il donne tant d'*éclat* :
Recherchez en rimant une paisible *gloire*,
C'est un chemin de plus au temple de *mémoire*.

Cela lui revint dans la tête à Barczisarai. « Ah ! messieurs, nous dit-elle, je m'en vais « m'enfermer chez moi : et vous verrez. » Voici ce qu'elle nous rapporta ; elle ne put pas aller plus loin :

Sur le sopha du Kan, sur des coussins bourrés,
Dans un kiosque d'or, de grilles *entouré*.

Vous vous doutez bien que nous l'avons accablée de reproches de n'avoir pas pu sortir de là, après quatre heures de réflexions et un si beau commencement ; car on ne se passe rien en voyage.

Ce pays-ci est assurément un pays de roman ; mais il n'est pas romanesque, car les femmes y sont enfermées par ces vilains mahométans, qui ne connaissent pas la chanson de Ségur sur

le bonheur d'être trompé par sa femme. La duchesse de L.... me ferait tourner la tête si elle était à Achmezet : et je ferais une chanson pour la maréchale de M.... si elle habitait Balaklava.

Il n'y a que vous, chère marquise, qu'on puisse adorer au milieu de Paris : adorer est le mot, car on n'y a pas le temps d'aimer.

Il y a ici plusieurs sectes de Dervis, plus plaisantes les unes que les autres, les *tourneurs* et les *hurleurs* : ce sont des jansénistes, plus fous encore que les anciens convulsionnaires : ils crient *allah*, jusqu'à ce qu'épuisés de forces, ils tombent à terre, dans l'espérance de ne s'en relever que pour entrer dans le ciel. Je laissai là, pour quelques jours, la cour dans les plaisirs, et montai et descendis le Tczetterdan, au risque de la vie, en suivant le lit raboteux des torrents, au lieu de chemins que je n'ai pas trouvés. J'avais besoin de reposer mon esprit, ma langue, mes oreilles et mes yeux, de l'éclat des illuminations : elles luttent pendant la nuit avec le soleil, qui n'est que trop sur notre tête tout le jour. Il n'y a que vous, chère marquise, qui sachiez être brillante sans fatiguer : je n'accorde ce don à personne autre qu'à vous, pas même aux astres.

CINQUIÈME LETTRE.

De Parthenizza.

C'est sur la rive argentée de la mer Noire; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrents du Tczetterdan ; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde ; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie ; c'est à la gauche du rocher d'où Thoas précipitait les étrangers; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier, que j'écris ceci.

Je suis sur des carreaux et un tapis Turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire, et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étais un autre Mahomet.

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie et les côtes de la Natolie ; les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers en fleurs, répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du so-

leil ; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamants. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages, fumant sur leurs toits plats, qui leur servent de salon de compagnie ; j'aperçois leur cimetière qui, par l'emplacement que choisissent toujours les Musulmans, donne une idée des Champs Elysées. Ce cimetière-ci est au bord du ruisseau dont j'ai parlé ; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux et je réfléchis.

Non, tout ce qui se passe dans mon ame ne peut se concevoir ; je me sens un nouvel être. Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés Impériales de l'occident et du nord, que j'ai

laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici; et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie.

Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes, ou des voyages, et que je dépense l'autre pour les gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé de cent choses qui me passent par la tête dans une minute, ils me disent, *vous êtes triste*, c'est de quoi le devenir; ou bien, *vous vous ennuyez*, c'est de quoi me rendre ennuyeux.

Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs; étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays de l'Europe.

Je me rappelle que des espèces de bontés paternelles de l'empereur François I^er^, qui aimait

les jeunes gens bien étourdis, m'avaient d'abord attaché à lui ; qu'aimé ensuite d'une de ses amies, cela m'avait long-temps fixé à sa cour ; car après avoir perdu, comme de raison, les bontés de cette charmante femme, celles de notre Souverain me demeurèrent. A sa mort je me croyais, quoique très jeune, un seigneur de la vieille cour, et j'étais déja prêt à critiquer la nouvelle, sans la connaître, lorsque je m'aperçus que le nouvel empereur savait aussi être aimable et avoir des qualités qui font qu'on cherche plutôt son estime que sa faveur !

Certain qu'il n'aimait pas à marquer de préférences, je pus me livrer à mon penchant pour sa personne, et, tout en blâmant la trop grande rapidité de ses opérations, j'en admirai plus des trois quarts, et je louerai toujours les bonnes intentions d'un génie aussi actif que fécond.

Envoyé à la cour de France dans l'âge le plus brillant et dans l'occasion la plus brillante, avec la nouvelle d'une bataille gagnée, je ne voulais plus y retourner. Le hasard fait arriver M. le comte d'Artois dans une garnison voisine de celle où j'inspectais des troupes.

J'y vais avec une trentaine de mes officiers autrichiens bien tournés : il nous regarde, m'appelle, et, commençant en frère de roi, il finit comme s'il était le mien; on boit, on joue, on rit : libre pour la première fois, il ne savait comment profiter de cette liberté. Ce premier jet de la gaîté et de la pétulance de la jeunesse me charme. La franchise et son bon cœur, qui paraissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles. Je lui dis que je le verrai à Paris, lorsqu'il y viendra; il insiste, parle de moi à la Reine, qui m'ordonne de venir. Les charmes de sa figure et de son ame, aussi belles et aussi blanches l'une que l'autre, et l'attrait de la société, m'y font passer tous les ans cinq mois de suite, sans m'éloigner presque un moment. Le goût pour le plaisir me conduit à Versailles; la reconnaissance m'y ramène.

Le prince Henri parcourt les champs de bataille. La philosophie et l'instruction militaire nous rapprochent, je l'accompagne; j'ai le bonheur de lui convenir. Bontés de sa part, empressement de la mienne, grande correspondance et rendez-vous à Spa et à Reinsberg.

Un camp de l'Empereur, en Moravie, attire

le roi de Prusse d'alors et celui d'aujourd'hui. Le premier s'aperçoit de mon adoration pour les grands hommes, et m'attire à Berlin. Des relations avec lui et des marques d'estime et de bonté de la part du premier des héros, me comblent de gloire. Son neveu, le prince royal d'alors, vient à Strasbourg. Quelques petites commissions d'amour, de confiance, d'argent et d'amitié pour une femme qu'il aimait, nous avaient liés de loin, et, dans un pays si éloigné, malgré la différence des intérêts, des services et du rang, les étrangers se rapprochent. J'échappe aux tendres sentiments de deux autres rois du Nord. La petite tête de l'un dérange bientôt tout à fait la tête de l'autre, et me sauve des fadeurs sans fin qu'on me promettait dans le voyage que je devais faire à Copenhague et à Stockholm. J'en suis quitte pour donner des fêtes à l'un des rois, et pour en recevoir de l'autre.

Mon fils Charles épouse une jolie petite Polonaise. Sa famille nous donne du papier au lieu d'argent comptant : c'étaient des prétentions sur la cour de Russie. Je me fais, on me fait Polonais en passant. Un fou d'évêque, pendu depuis ce temps-là, oncle de ma belle-

fille, s'imagine que j'ai été tout au mieux avec l'impératrice de Russie, parce qu'il apprend qu'elle m'a traité à merveille, et se persuade que je serai roi de Pologne si j'ai l'indigénat. Quel changement, dit-il, dans la face des affaires de l'Europe! Quel bonheur pour les Ligne et les Massalski! Je me moque de lui; mais il me prend envie de plaire à la nation rassemblée pour une Diète : la nation m'applaudit; je parle latin; j'embrasse et caresse les moustaches; j'intrigue pour le roi de Pologne, qui est lui-même un intrigant, comme tous les rois qui ne restent sur le trône qu'à condition de faire la volonté de leurs voisins ou de leurs sujets. Il est bon, aimable, attirant : je lui donne des conseils, me voilà tout à fait lié avec lui.

J'arrive en Russie : la première chose que j'y fais, c'est d'oublier le sujet de mon voyage, parce qu'il me paraît peu délicat de profiter de la grace avec laquelle on me reçoit chaque jour, pour obtenir des graces. La simplicité confiante et séduisante de Catherine-le-Grand me captive, et c'est son génie qui m'a conduit dans ce séjour enchanté.

Je le parcours des yeux; je laisse reposer mon esprit, qui vient de me prouver que je

n'avais point de tête, en me retraçant l'enchaînement des circonstances, qui m'ont toujours fait faire ce que je ne voulais pas.

La nuit sera délicieuse. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donné pendant le jour, est si calme, qu'elle ressemble à un grand miroir dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. La soirée est admirable, et j'éprouve dans mes idées la même clarté qui règne sur le ciel et sur l'onde.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, suis-je occupé à méditer sur les beautés de la nature, plutôt que d'en jouir dans le doux repos dont je suis idolâtre? c'est que je m'imagine que ce lieu-ci m'inspirera, et qu'au milieu de tant d'extravagances, il me viendra peut-être une pensée qui fera du bien ou du plaisir à quelqu'un.

C'est peut-être ici qu'Ovide écrivait : peut-être il était assis où je suis. Ses élégies sont de Ponta ; voilà le Pont-Euxin ; ceci a appartenu à Mithridate, roi de Pont; et comme le lieu de l'exil d'Ovide est assez incertain, j'ai plus de droit à croire que c'est ici qu'à Carantschebes, ainsi que le prétendent les Transilvains.

Leur titre à cette prétention c'est : *Cara mia sedes*, dont ils s'imaginent que la prononciation corrompue a fait le nom que je viens de citer. Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent tartare a changé le nom grec, qui était Parthenion, et voulait dire *vierge*; c'est ce fameux cap Parthenion où il s'est passé tant de choses; c'est ici que la mythologie exaltait l'imagination. Tous les talents au service des dieux de la fable exerçaient ici leur empire. Veux-je un instant quitter la fable pour l'histoire? je découvre Eupatori, fondée par Mithridate : je ramasse ici près, dans ce vieux Cherson, des débris de colonnes d'albâtre; je rencontre des restes d'aqueducs et des murs qui me présentent une enceinte aussi grande à la fois que Londres et Paris. Ces deux villes passeront comme celle-là. Il y a les mêmes intrigues d'amour et de politique; chacun croyait y faire une grande sensation dans le nom; et le nom même des pays, défiguré par celui de Tartarie et de Crimée, est tombé dans l'oubli : belle réflexion pour messieurs les importants! Et en me retournant j'approuve la paresse de mes bons Musulmans, assis, les bras et les pieds croisés sur leurs toits. Je trouve parmi eux un Albanais qui sait un peu l'italien;

je lui dis de leur demander s'ils sont heureux, ou si je puis leur être utile, et s'ils savent que l'Impératrice me les a donnés. Ils me font dire qu'ils savent, en général, qu'on les a partagés, et qu'ils ne comprennent pas trop ce que cela veut dire; qu'ils sont heureux jusqu'à présent; que, s'ils cessent de l'être, ils s'embarqueront sur les deux navires qu'ils ont construits eux-mêmes, et qu'ils se réfugieront chez les Turcs, dans la Romanie. Je leur fais dire que j'aime les paresseux, mais que je veux savoir de quoi ils vivent. Ils me montrent quelques moutons couchés sur l'herbe, ainsi que moi : je bénis les paresseux. Ils me montrent leurs arbres à fruits, et me font dire que lorsque la saison de les cueillir est arrivée, le Kaimakan vient de Barczisarai pour en prendre la moitié : chaque famille en vend pour deux cents francs par an ; et il y a quatre-vingt-six familles tant à Parthenizza qu'à Nikita, autre petite terre qui m'appartient, et dont le nom grec signifie *victoire* : je bénis les paresseux. Je leur promets d'empêcher qu'on ne les tourmente. Ils m'apportent du beurre, du fromage et du lait, qui n'est point du tout de leurs juments, comme chez les Tartares : je bénis les paresseux, et je retombe dans mes réflexions.

Encore une fois, que fais-je donc ici ? Suis-je prisonnier turc ? Suis-je jeté sur cette côte par un naufrage ? Suis-je exilé comme Ovide ? Le suis-je par quelque cour, ou par mes passions ? Je cherche et je me dis : point du tout. Après mes enfants et deux ou trois femmes que j'aime, ou crois aimer à la folie, mes jardins sont ce qui me fait le plus de plaisir au monde : il y en a peu d'aussi beaux. Je me plais à y travailler pour les embellir encore. Je n'y suis presque jamais ; je n'y ai jamais été dans la saison des fleurs, lorsque de petites forêts d'arbustes précieux parfument l'air. Je suis à deux mille lieues de tout cela. Possesseur de terres sur les bords de l'Océan, je me trouve dans mes terres sur le bord du Pont-Euxin. Une lettre de l'Impératrice m'arrive à huit cents lieues de distance. Elle se souvient de nos conversations sur les beaux temps de l'antiquité ; elle me propose de la suivre dans ce pays enchanteur à qui elle a rendu le nom de Tauride, et, en faveur de mon goût pour les Iphigénies, elle me donne l'emplacement du temple dont la fille d'Agamemnon était prêtresse.

Oubliant enfin toutes les puissances de la terre, les *trônes*, les *dominations*, j'éprouvai

tout d'un coup un de ces charmants anéantissements que j'aime tant, lorsque l'esprit se repose tout à fait, lorsque l'on sait à peine qu'on existe. Que fait l'ame alors? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos.

Ensuite je fais des projets. Blasé presque sur tout ce qui est connu, pourquoi ne pas me fixer ici? Je convertirai ces Tartares musulmans en leur faisant boire du vin, et donnant à ma demeure l'air d'un palais, qui sera vu de loin par les navigateurs; je bâtirai huit maisons de vignerons avec des colonnes et une balustrade qui en cachera les toits. Je dessine aussitôt ce qui aurait été exécuté incessamment sans la guerre à laquelle notre voyage de fête donna lieu.

Quel dommage, me dis-je alors, que la superstition de la religion grecque ait détruit ces beaux restes du culte des dieux, si favorables à l'imagination! Ces beaux lieux, néanmoins, réjouissent encore la vue par les blancs minarets, les longues et minces cheminées en forme d'aiguilles, et l'espèce d'architecture orientale qui donne son joli style, même aux plus petites

cabanes. Mes réflexions, qui me retracent les ravages du temps, me font aussi penser à mes propres pertes. Je trouve que rien ici-bas ne demeure dans une stagnation parfaite, et que dès qu'un empire ne s'élève plus, il diminue, de même que le jour qu'on n'aime pas davantage on aime moins. Aimer! quel mot ai-je prononcé? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! c'est un attendrissement général; c'est un épanchement de sensibilité, sans en pouvoir fixer l'objet. Dans ce moment où tant d'idées se croisent à la fois, je pleure sans être malheureux; mais, hélas! me dis-je en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent, peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des mers, par des déserts, des remords, des parents, des importuns et des préjugés. Peut-être suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quittées faute de le deviner; peut-être le suis-je pour vous, esclaves superstitieuses de tant de devoirs. L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets nous avaient réunis sans nous en douter.

Mes larmes ne tarissent pas. Est-ce le pres-

sentiment de quelque perte déchirante que je dois éprouver un jour? J'éloigne cette idée affreuse; je prie Dieu, et je me dis : « Cette mélan-« colie vague, telle qu'on la ressent dans la jeu-« nesse, m'annonce peut-être un objet céleste, « digne enfin de mon culte, et qui fixera pour « toujours ma carrière. » Il me semble que l'avenir avait envie de se dévoiler à moi. L'exaltation et l'enthousiasme tiennent de si près au pouvoir de rendre des oracles!

Ainsi se peignait dans ma mémoire le tableau de mes amours passés, présents et futurs. Hélas! que ne puis-je de même me retracer les souvenirs de l'amitié? J'ai des amis plus qu'un autre, parce que, n'ayant des prétentions à rien dans aucun genre, mon histoire n'a rien d'extraordinaire, ni mon mérite rien d'alarmant. Je rencontre partout de ces amis de société, avec qui l'on soupe et l'on joue toute la journée; mais en ai-je trouvé qui se soient assez occupés de moi pour que je leur aie de l'obligation? Je meurs d'envie d'en avoir aux autres; ils m'en ont eu quelquefois, et, quoiqu'ils l'aient peu senti, j'ai encore le plaisir de faire de temps en temps des ingrats. La peur de l'être moi-même me fait préférer souvent l'excès contraire. Et

un peu de duperie dans ce genre me paraît pardonnable. Sans pleurer sur l'humanité, sans aimer ni trop haïr les hommes, puisque haïr est fatigant, je ne suis pas plus content d'eux que je ne le suis de moi. Mais, en m'examinant, je ne me trouve qu'une bonne qualité : c'est d'être bien aise du bien qui arrive aux autres.

Je juge le monde et le considère comme les ombres chinoises, en attendant le moment où la faux du temps me fera disparaître. Neuf ou dix campagnes que j'ai faites *, une douzaine de batailles ou d'affaires que j'ai vues, viennent ensuite se présenter à moi comme un songe. Je pense au néant de la gloire, qu'on ignore, qu'on oublie, qu'on envie, qu'on attaque, et qu'on révoque en doute; et une partie de ma vie pourtant, me dis-je à moi-même, s'est passée à chercher à la perdre, cette vie, en courant après cette gloire. Je n'attaque pas ma valeur, elle est peut-être assez brillante; mais je ne la trouve pas assez pure : il y entre de la charlatanerie. Je travaille trop pour la galerie. J'aime mieux la valeur de mon cher bon Charles, qui ne regarde pas si on le regarde. Je m'examine

* C'était avant les campagnes turques qui suivirent bientôt.

encore. Je me trouve une vingtaine de défauts : ensuite je pense au néant de l'ambition. La mort m'a enlevé ou m'enlèvera bientôt la faveur de quelques grands hommes de guerre, et de quelques grands souverains. Le caprice, l'inconstance, la méchanceté, me feront perdre mes espérances. L'intrigue, m'éloignant de tout, me fera oublier des soldats qui avec *quelque plaisir* pourraient *entendre encore la voix de leur visir.* Sans regret pour le passé, ni crainte pour l'avenir, je laisse aller mon existence au courant de ma destinée.

Après m'être bien moqué de mon peu de mérite et de mes aventures de cour et d'armée, je m'applaudis de n'être pas encore pire; je me félicitai surtout du grand talent de tirer parti de tout pour mon bonheur.

Je me jugeais, je me voyais ainsi, tel que je suis, dans cette vaste mer, qui réfléchissait mon ame comme une glace réfléchit les traits du visage. Déja les voiles de la nuit commencent à obscurcir le jour : le soleil est attendu sur l'horizon de l'autre hémisphère. Les moutons qui paissent auprès de mon tapis de Turquie appellent les Tartares, qui descendent gravement de leur toit pour les enfermer à côté de leurs

femmes qu'ils ont tenues cachées tout le long du jour. Les crieurs appellent à la mosquée du haut de leurs minarets. Je cherche de la main gauche la barbe que je n'ai pas ; j'appuie ma main droite sur mon sein, je bénis les paresseux et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulais qu'ils fussent toujours les leurs.

Je recueille mes esprits, qui avaient été si épars ; je rassemble au hasard mes pensées incohérentes. Je regarde autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux que je ne reverrai jamais et qui m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie. Un vent frais, qui s'éleva tout d'un coup, me dégoûta de la chaloupe qui devait me mener par mer à Théodosie ; je monte sur un cheval tartare, et, précédé de mon guide, je me replonge dans les horreurs de la nuit, des chemins, des torrents, pour repasser les fameuses montagnes, et retrouver, au bout de quarante-huit heures, Leurs Majestés Impériales à Carassbazar.

SIXIÈME LETTRE.

De Carassbazar.

J'ai quitté la méditation, et je rentre dans la vie active. J'ai trouvé en arrivant de nouveaux sujets d'admiration. Mais, avant de vous en parler, madame la marquise, que je vous dise un mot sur la fidélité. Ne vous alarmez pas de ce mot, cela ne regarde ni vous, ni moi; il s'agit d'un Tartare barbare à qui j'ai été confié, malgré la mauvaise réputation et l'air sauvage de ces gens-là : il m'aurait peut-être volé ou rossé s'il m'avait rencontré; mais comme je m'étais remis entre ses mains, il aurait sacrifié sa vie pour me défendre. Je lui ai échappé un instant pour aller graver sur un rocher, à trente pas dans la mer, un nom cher à mon cœur; il m'a cherché partout, et, me croyant massacré, il était prêt à mettre le feu au village voisin, en attendant qu'il sût positivement ce que j'étais devenu. Comme je revenais *sous la conduite de mon connétable*, j'ai cru me tromper en voyant une maison au milieu de déserts odoriférants,

mais plats et verts comme un billard. J'ai bien cru me tromper davantage en la trouvant blanche, propre, entourée d'un terrain cultivé, dont la moitié était un verger, et l'autre moitié un potager, que traversait le plus pur et le plus rapide des ruisseaux : mais j'ai été bien plus surpris encore d'en voir sortir deux figures célestes habillées de blanc, qui m'ont proposé de m'asseoir à une table couverte de fleurs, sur laquelle il y avait du beurre et de la crème. Je me rappelai les déjeûners des romans anglais. C'étaient les filles d'un riche fermier, que le ministre de Russie à Londres avait envoyées au prince Potemkin, pour faire des essais d'agriculture en Tauride. J'en reviens aux admirations et aux merveilles. Nous avons trouvé des ports, des armées et des flottes dans l'état le plus brillant. Cherson et Sebastopol surpassent tout ce qu'on peut en dire. Chaque jour est marqué par quelque grand évènement : tantôt une nuée de cosaques des rives du Tanaïs manœuvrent autour de nous à leur manière; tantôt les Tartares de la Crimée, infidèles jadis à leur kan Sélim Gheray, parce qu'il voulut les enrégimenter, forment d'eux-mêmes des corps pour venir au-devant de l'impératrice. On a traversé pendant plusieurs jours

des espaces immenses de déserts, d'où Sa Majesté a chassé les Tartares Zaporogues, Budjacks et Nogays, qui, il y a dix ans, menaçaient ou ravageaient l'empire. Ces lieux étaient ornés de tentes magnifiques pour les déjeûners, goûters, soupers, dîners et couchers; et ces campements, décorés avec une pompe asiatique, présentaient le spectacle le plus militaire. Ces mêmes déserts seront bientôt transformés en champs, en bois et en villages : ils sont déja l'habitation de plusieurs régiments, et ils deviendront bientôt celle de paysans qui s'y établiront, à cause de la bonté du terrain. L'Impératrice a laissé dans chaque ville de gouvernement pour plus de cent mille roubles de présents. Chaque jour de repos était marqué par le don de quelques diamants, des bals, des feux d'artifice et des illuminations, à dix lieues à la ronde. D'abord des forêts en feu paraissaient sur les montagnes; puis des buissons ardents, se rapprochant de nous, deviennent des bûchers immenses.

Encore une petite remarque sur tant de pays que nous parcourons. Les sujets de cet empire, qu'on a la bonté de plaindre si souvent, ne se soucieraient pas de vos États-Généraux; ils prieraient les philosophes de ne pas les éclai-

rer, et les grands seigneurs de ne pas leur permettre de chasser sur leurs terres. Malgré la chicane qu'ils font au Saint-Esprit, ils n'en sont pas maltraités, et sont plus fins qu'on ne pense : ils ont besoin de baiser la main de leurs popes, et de se prosterner devant la Souveraine pour être soumis. Du reste, ils ne sont esclaves que pour ne pas se faire du mal, ni à eux, ni aux autres; mais ils sont libres de s'enrichir, ce qu'ils font souvent, comme on peut le voir par la magnificence des différents costumes des provinces. L'impératrice, qui ne craint pas de passer pour être gouvernée, donne à ceux qu'elle emploie, toute l'autorité et la confiance possible : il n'y a que pour faire du mal, qu'elle ne donne d'autorité à personne. Elle se justifie de sa magnificence en disant que donner de l'argent lui en rapporte beaucoup, et que son devoir est de récompenser et d'encourager. Elle se justifie d'avoir créé un grand nombre d'emplois dans ses provinces, parce que cela fait circuler les espèces, élève des fortunes et oblige des gentilshommes à demeurer dans leurs terres plutôt qu'à Pétersbourg ou à Moscow. Si elle a bâti en pierres deux cent trente-sept villes, c'est, dit-elle,

parce que tous les villages de bois, brûlés si souvent, lui coûtaient beaucoup. Si elle a créé une flotte superbe dans la mer Noire, c'est parce que Pierre Ier aimait la marine. Elle a toujours quelque excuse de modestie pour toutes les grandes choses qu'elle fait. On n'a pas d'idée du plaisir qu'il y a à la suivre.

Adieu, chère marquise. J'entends déja des millions d'Allah que font retentir vers l'Orient nos bons musulmans, pour notre heureux voyage. On apprend à hurler avec les mahométans, et je me surprends quelquefois à invoquer Mahomet tout comme un autre. Puisse-t-il verser sur votre joli visage la rosée de ses bénédictions, pour qu'il soit toujours aussi frais que la fleur du matin !

SEPTIÈME LETTRE.

De Caffa, ou l'ancienne Théodosie.

Le charme dure encore, mais il est prêt à finir. Voici une grande ville remarquable par ses mosquées, ses bains, ses anciens magasins de commerce, son port, et enfin par tous les restes d'une grandeur qui va se renouveler.

Je suis entré dans plusieurs cafés et plusieurs boutiques. J'ai vu ici des étrangers des pays les plus éloignés; des Grecs, des Turcs d'Asie, des manufacturiers d'armes de Perse et du Caucase. Il n'y a de civil, me suis-je dit en les voyant, que les gens qui ne sont pas civilisés. On se fait ici une mine douce et plus ou moins respectueuse en s'abordant. La langue est noble comme le grec ou l'espagnol; elle n'a ni le sifflement, ni la grossièreté, ni le traînant, ni le chanté, ni l'ignoble, des langues de l'Europe. Un Tartare serait bien étonné, en arrivant dans la ville de l'urbanité et de la grace par excellence, d'entendre sur le boulevart un cocher parler à ses chevaux, ou,

sur la place Maubert, une dame de la Halle causer avec sa voisine. Quelle comparaison aussi entre l'insolence, l'avarice et la saleté des nations de l'Europe, et la bonhomie et la propreté de celle-ci ! Rien ne s'y fait sans être précédé et suivi de libations. La libation dont les barbiers de cheveux régalent leurs patients est un peu extraordinaire : ils prennent une tête entre leurs genoux, et font couler sur cette tête une de leurs fontaines.

Je n'ai aperçu qu'une seule femme ; c'est une princesse du sang, la nièce du dernier sultan Saym Gheray. L'Impératrice, devant qui elle se dévoila, m'a fait cacher derrière un écran ; elle était belle comme le jour, et avait plus de diamants que toutes nos femmes de Vienne ensemble, et c'est beaucoup dire. Je n'ai vu, du reste, en fait de visages, que ceux d'un bataillon d'Albanaises d'une petite colonie macédonienne établie à Balaclava. Deux cents jolies femmes ou filles avec des fusils, des baïonnettes et des lances, avec des seins d'amazone et des cheveux longs et tressés avec grace, étaient venues à notre rencontre pour nous faire honneur, mais point par curiosité. Il n'y a point de badauds dans ce pays-ci ; la badauderie appartient, ainsi que

l'impertinence et la flatterie, à la civilisation. On n'a ni couru après nous, ni fui notre présence; on nous regardait avec indifférence, sans dédain, et même avec une sorte de bienveillance lorsque nous nous arrêtions pour faire quelque question.

Si les moines ne commençaient pas à être persécutés à force de tolérance dans les pays philosophes, je dirais que, *Dieu merci*, il n'y a point ici de mendiants ni de capucins. La plus mauvaise couchette du plus pauvre des Tartares, dont aucun ne demande et n'a besoin de charité, est un assez beau tapis turc avec des coussins étendus sur une planche bien large. La nouvelle population de ce superbe amphithéâtre, sur les bords de la mer Noire, sera fort heureuse; et l'ancienne, qui habitait les environs des Lacs salés, était sans cesse exposée à la peste. Si l'ennui qui gagne insensiblement la société par les gens d'esprit et les femmes de bien qui s'y introduisent, si cet ennui devient trop fort à Paris, même dans votre salon, sauvez-vous ici, chère marquise; je vous recevrai bien mieux que mon prédécesseur Thoas.

HUITIÈME LETTRE.

De Toula.

Hélas! voilà que nous revenons. Savez-vous que j'ai été au moment de vous aimer, même de l'Asie, et de vous l'écrire d'Azoph? Une maudite prudence, des médecins et des ministres, quoique l'Impératrice ne croie ni aux uns ni aux autres, nous ont empêchés de sortir de l'Europe, si tant est que l'on puisse appeler ainsi ce que nous avons vu et ce qui lui ressemble si peu. Je sais qu'il n'est pas à la mode de croire ni les voyageurs, ni les courtisans, ni le bien qu'on dit de la Russie. Ceux même d'entre les Russes qui sont fâchés de n'avoir pas été avec nous, prétendront qu'on nous a trompés et que nous trompons. On a déja répandu le conte ridicule qu'on faisait transporter sur notre route des villages de carton; de cent lieues à la ronde; que les vaisseaux et les canons étaient en peinture, la cavalerie sans chevaux, etc. Voilà deux mois que je jette l'argent par les fenêtres; cela m'est déja arrivé,

mais pas de cette manière-ci; ce sont des millions que j'ai peut-être déja distribués : voici comme cela se fait. A côté de moi, en voiture, il y a un grand sac vert comme celui où vous mettrez vos livres de prière quand vous serez dévote. Ce sac est rempli d'impériales, pièces de quatre ducats; les habitants des villages voisins, et même de dix, quinze et vingt lieues, viennent sur notre passage pour voir l'Impératrice : voici comme ils s'y prennent. Un bon quart-d'heure avant qu'elle arrive, ils se couchent ventre à terre, et ne se relèvent qu'un quart-d'heure après que nous avons passé; ce sont ces dos et ces têtes baisant la terre, que j'écrase d'or, au grand galop, et cela arrive dix fois par jour.

Je sais très bien ce qui est escamotage : par exemple, l'Impératrice, qui ne peut pas courir à pied comme nous, doit croire que quelques villes pour lesquelles elle a donné de l'argent sont achevées, tandis qu'il y a souvent des villes sans rues, des rues sans maisons, et des maisons sans toit, portes ni fenêtres. On ne montre à l'Impératrice que les boutiques bien bâties en pierres, et les colonnades des palais des gouverneurs généraux, à quarante-deux desquels elle

a fait présent d'une vaisselle d'argent de cent couverts. On nous donne souvent, dans les capitales des provinces, des soupers et des bals de deux cents personnes. Les fourrures, les chaînes d'or des femmes de marchands, et les espèces de bonnets de grenadiers ornés de perles, annoncent la richesse. C'est un fort beau coup-d'œil, dans ces salles immenses, que les costumes des gentilshommes et de leurs femmes. Les gouverneurs d'Orient portent le brun, l'or et l'argent; les autres, le rouge et le bleu céleste.

Il y a ici une des plus belles fabriques d'armes qu'on puisse voir ; outre cela on y travaille l'acier presque aussi bien qu'en Angleterre. Je suis couvert de présents, dont je ne sais que faire. L'Impératrice achète tout ce qu'il y a, pour le donner, et encourager en même temps la manufacture.

J'ai un tabouret, un parapluie, une table, une canne, un nécessaire damasquiné : tout cela m'est fort utile, comme vous sentez bien, et commode à emporter.

« Voyez,» me disait quelquefois l'Impératrice, en me montrant, dans les gouvernements de Karskoff et de Kursk, les champs aussi bien

cultivés qu'en Angleterre, et une population presque aussi nombreuse ; « voyez si l'abbé « Chappe, qui ne *voyait* rien à travers ses gla- « ces de bois, fermées à cause du froid, n'a pas « eu tort de prétendre qu'il n'y a que des *dé-* « *serts en Russie.* Je ne garantis pas que quel- « que seigneur de village, abusant de son pou- « voir, ce qui peut arriver de même partout, « n'ait pas fait quelquefois pousser des cris de « joie, le fouet à la main, pour étouffer des cris « de misère. Mais dès que ces seigneurs sont ac- « cusés par les gouverneurs de provinces, on les « punit, et sûrement les *houra* que nous avons « entendus sur notre route étaient hurlés de « bon cœur et avec des visages très riants. »

Comme, dans plusieurs courses, j'ai quitté l'Impératrice, j'ai trouvé bien des choses que les Russes mêmes ne connaissent pas: des établissements commencés, des manufactures, des villages bâtis en rues bien alignées, entourés d'arbres, et traversés par des ruisseaux. Tout ce que je vous ai dit est vrai, d'abord parce que je ne mens jamais qu'aux femmes qui ne vous ressemblent pas ; ensuite parce que personne ici ne lit mes lettres, et puis l'on ne flate pas les gens qu'on voit depuis six heures du

matin jusqu'à dix heures du soir; on a souvent, en voiture, de l'humeur les uns contre les autres. Je me souviens d'un jour qu'on parlait de courage; l'Impératrice me dit : « Si j'avais été « homme, j'aurais été tué avant d'être capitaine. « — Je n'en crois rien, Madame, car je vis en- « core. » Je m'aperçus qu'après avoir été quelque temps à comprendre ce que je voulais dire, elle se mit à rire sous cape de ce que je la corrigeais de croire qu'elle eût été plus brave que moi et tant d'autres. Une autre fois je disputais avec elle bien sérieusement sur la cour de France. Et comme elle ajoutait un peu de foi à quelques brochures qui couraient les pays étrangers, je lui dis presque avec aigreur: « Madame, on ment au Nord sur l'Occident, « comme à l'Occident sur le Nord; il ne faut « pas plus croire les porteurs de chaises de Ver- « sailles que les Iswaschick de Czarskozelo. » Nous regardons le reste du voyage comme une bagatelle; car nous n'avons plus malheureusement que quatre cents lieues à faire. Il nous a toujours fallu six cents chevaux à chaque relais; toutes nos voitures sont pleines de pêches et d'oranges; nos valets sont ivres de vin de Champagne, et je meurs de faim, car tout est froid et détes-

table à la table de l'Impératrice, qui n'y reste pas assez long-temps, et qui, pour dire quelque chose d'agréable ou d'utile, s'y met avec tant de lenteur, que rien n'est chaud, excepté l'eau qu'on y boit, car l'agrément de ce pays-ci est que l'été y est plus brûlant qu'en Provence. En Crimée j'ai cru étouffer du souffle du brasier qu'on y respire. Un autre agrément de ce pays, c'est de n'avoir aucune nouvelle de votre petite Europe, à vous autres. Je ne crois pas que mes lettres vous arrivent; je n'en recevrai plus de vous, si, comme je l'espère, la guerre éclate l'un de ces jours avec les bons mahométans; et il faudra se dépêcher de les battre pour vous aller voir bien vite, ma chère marquise, ou vous adorer, comme une divinité, sans vous voir.

NEUVIÈME LETTRE.

De Moscow.

En voici bien d'un autre. Cette ville, qui donne, à certains égards, quelque idée d'Ispahan, ressemble à quatre ou cinq cents châteaux de grands seigneurs, qui seraient venus, avec leurs villages sur des roulettes, se réunir pour vivre ensemble. Cherchez dans les géographies, les dictionnaires et les voyages tout ce qui regarde Moscow, et dites que je vous l'ai mandé. Mais ce que vous n'y trouverez pas, c'est que les plus grands seigneurs de l'empire, ennuyés de la cour, sont ici frondant et grondant tout à leur aise: l'Impératrice ne le sait qu'en gros, et ne veut pas le savoir en détail; elle n'aime point la police pour les propos et l'espionnage de l'intérieur. « Que pensez-vous, me dit-elle, de ces « messieurs? — Ce sont de belles ruines, lui « dis-je, » en regardant trois ou quatre anciens grands chambellans, généraux en chef, etc. « — Ils ne m'aiment pas beaucoup, dit-elle;

« je ne suis point à la mode à Moscow ; peut-
« être que j'ai eu tort vis-à-vis de quelques
« uns d'entr'eux, ou qu'il y a eu du malen-
« tendu. »

L'Impératrice n'était plus Cléopâtre à Alexandrie ; d'ailleurs César nous avait quittés pour s'en retourner chez lui. Le roman disparut et fit place à la triste réalité. Alexis Orloff eut le courage d'apprendre à S. M. I. que la famine se montrait dans quelques gouvernements : les fêtes s'arrêtèrent. La bienfaisance vint remplacer la magnificence, et le luxe céda à la nécessité. On ne jette plus l'argent, on le distribue. Les torrents de vin de Champagne s'arrêtent; des milliers de chariots de pain succèdent aux bateaux chargés d'oranges. Un nuage a obscurci un instant le front auguste et serein de Catherine-le-Grand, elle s'est enfermée avec deux de ses ministres, et n'a repris sa gaîté qu'au moment de remonter en voiture.

Si vous connaissiez notre archevêque, vous l'aimeriez à la folie, et il vous le rendrait: il s'appelle Platon,et vaut mieux que l'autre,qu'on appelait le divin ; ce qui me prouve qu'il est Platon l'*humain*, c'est qu'hier, en sortant de son jardin, la princesse Galitzin lui demandant

sa bénédiction, il prit une rose avec laquelle il la lui donna.

Si j'étais un La Rochefoucauld, un d'Albon, etc., je vous entretiendrais de la culture des terres et des finances de l'Empire; mais je n'ai pas l'honneur de m'y connaître. Oh ! quant aux finances, j'y ai pourtant travaillé; car je crois qu'en sterlets du Volga, veau d'Archangel, fruits d'Astracan, glaces, confitures et vins de Constance, j'ai dépensé à la couronne une somme immense.

Demandez-en pardon à vos pédants ennemis des abus : je suis un abus de ce pays-ci, et je m'en trouve bien et les autres aussi. Nos abus des bonnes et vraies monarchies font du bien à beaucoup de monde : et si l'on voulait les supprimer, vous verriez renaître les Pugatcheff. Que le ciel vous en préserve !

Il me semble que je vous verrai demain ou après-demain. Voilà plus de dix-huit cents lieues que je marche vers vous; et il n'y a plus que douze cents pour arriver. A vous revoir donc bientôt, chère marquise, ou à vous écrire de Constantinople, si tout ceci continue à s'embrouiller. Je ne vous dis rien de l'état de mon cœur; le vôtre est en loterie : j'y ai mis. Que

sait-on ? Et puis encore quand je n'y aurais pas mis, le hasard ne peut-il pas venir au devant de moi ?

Je crois en vérité que je donne dans le précieux ; ce n'est pourtant ni votre genre, ni le mien. Ceci a l'air de la carte du pays de *tendre ;* mais nous nous perdrions tous les deux dans ce pays-là. Vive celui-ci, si nous y étions ensemble ! Il vaut mieux être Tartare que barbare, et c'est ce que vous êtes souvent pour votre cour. Souvenez-vous toujours de celui qui est le plus digne d'en être. J'aime mon état d'étranger partout, vous adorant, mais propriétaire ailleurs. Français en Autriche, Autrichien en France ; l'un et l'autre en Russie ; c'est le moyen de se plaire en tous lieux, et de n'être dépendant nulle part.

Nous touchons au moment de quitter la fable pour l'histoire, et l'Orient pour le Nord. J'aurai toujours pour vous le Midi dans mon cœur. Que dites-vous de ce trait piquant ? Il a du moins, vous en conviendrez, le mérite du naturel.

LETTRES

A L'EMPEREUR JOSEPH,

AU MOIS DE DÉCEMBRE 1787.

PREMIÈRE LETTRE.

D'Élisabeth-Gorod.

Je voudrais signaler mon arrivée en rendant bon compte à Votre Majesté Impériale de ses ennemis et de ses amis; mais les premiers sont trop loin, et les seconds trop égoïstes. Quelle différence entre cette année et l'année passée! Quel beau zèle, sire, vous aviez trouvé ici!

L'Impératrice m'avait impatienté plusieurs fois, en me demandant si les Autrichiens avaient pris Belgrade. Je lui répondis à la dernière question que le bacha d'Oczakow était trop galant pour se rendre sans son consentement. Enfin j'arrive. Quel temps! quel chemin! quel hiver! quel quartier-général que cette Élisabeth!

Je suis confiant, moi; je crois toujours qu'on

m'aime, et je me figurai que le prince Potemkin serait charmé de me voir. Je lui saute au cou; je lui demande à quand Oczakow?—« Eh ! « mon Dieu, me dit-il, il y a dix-huit mille « hommes de garnison; je n'en ai pas tant dans « mon armée. Je manque de tout : je suis le « plus malheureux des hommes, si Dieu ne « m'aide. — Comment, lui dis-je, l'histoire « de Kinburn..... le départ de la flotte.... « tout cela ne servira donc à rien? J'ai couru « jour et nuit. On me disait que vous commen- « ciez déja le siége. — Hélas! dit-il, plaise à Dieu « que les Tartares ne viennent pas ici mettre « tout à feu et à sang ! Dieu m'a sauvé (je ne « l'oublierai point) : il a permis que je ramassasse « ce qu'il y a de troupes derrière le Bog. C'est « un miracle que j'aie conservé jusqu'ici tant « de pays. — Où sont donc les Tartares? lui dis- « je. — Mais partout, me répond le Prince; et « puis il y a un Séraskier avec beaucoup de « Turcs du côté d'Ackerman ; douze mille Turcs « dans Bender; le Niester gardé, et six mille « dans Choczim. »

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela. Mais pouvais-je imaginer qu'il voulût tromper celui dont je croyais qu'il avait besoin? Si j'ai

été malheureux dans toute ma mission politico-militaire, je l'ai bien mérité. J'ai été, comme disait le maréchal Neiperg à sa paix de 1739, un Lucifer précipité par mon orgueil : je croyais commander les deux armées russes.

Je dis au Prince que j'avais déconseillé à l'Impératrice l'envoi de la flotte dans la Méditerranée, que cet envoi coûterait beaucoup, et ne ferait rien pour l'objet général. Quoique l'Impératrice m'eût dit ce projet à l'instant même où elle le conçut, le Prince voulait me faire croire que c'était le sien. Quelques jours après, l'ayant oublié, il dit qu'il avait écrit à l'Impératrice de ne pas faire partir cette flotte. « Mais voilà, « dit-il, comme elle fait *sa femme*, surtout « lorsque je n'y suis pas : toujours du gigantes- « que. Et pourquoi a-t-elle répondu aussi « grossièrement à la Prusse, qui lui offrait « trente mille hommes ou de l'argent ? Tou- « jours sa maudite vanité. »

« — Voilà, lui dis-je, une lettre de l'Empe- « reur, qui doit servir de plan pour toute la « guerre : elle contient la marche des opérations ; « c'est à vos différents corps à détailler tout cela « ensuite, d'après les circonstances. Sa Majesté « me charge de vous demander ce qu'on veut

« faire. » Le Prince me dit qu'il m'en rendrait compte le lendemain par écrit.

J'attends un jour, deux, trois, huit, quinze; enfin m'arrive tout son plan de campagne, et je n'en ai pas eu d'autre. Le voici : *Avec l'aide de Dieu j'attaquerai tout ce qui sera entre le Bog et le Niester.*

Quoiqu'il n'y ait pas dans tout ceci le mot pour rire, voici une chose qui m'en a donné envie. Nos cosaques, à force de courir, ont pris quatre vilains Tartares qui n'ont pas même l'honneur d'être Turcs. Le Prince me fait venir : ils étaient devant lui avec l'air consterné. Je tremble d'abord, mais j'espère bientôt après qu'il est trop humain pour leur faire couper la tête. Ces quatre hommes, qui ne partageaient pas mon espérance, éprouvaient mes craintes. Le Prince les fait saisir; je tremble encore bien plus, mais je ne vois pas de sabre levé. Dans l'instant, on les précipite dans une cuve immense que je n'avais pas remarquée. « Voilà, « grace au ciel, me dit le Prince, les Mahomé- « tans baptisés par notre immersion grecque. « — Et bien enrhumés, lui dis-je, mais Dieu « soit loué. »

Il avait eu une idée unique, celle de former

un régiment de juifs qui s'appelait *Israëlowsky*. Nous en avions déja un escadron qui faisait mon bonheur, car les barbes qui leur tombaient jusqu'aux genoux, tant leurs étriers étaient courts, et la peur qu'ils avaient à cheval, leur donnaient l'air de singes. On lisait leur inquiétude dans leurs yeux; et les grandes piques qu'ils tenaient de la manière la plus comique, faisaient croire qu'ils avaient voulu contrefaire les cosaques.

Je ne sais quel maudit pape a persuadé à notre maréchal qu'un rassemblement quelconque était contraire à la sainte Écriture.

DEUXIÈME LETTRE.

AU MOIS D'AVRIL 1788.

D'Élisabeth-Gorod.

Si nous avions des vivres, nous marcherions. Si nous avions des pontons, nous passerions des rivières. Si nous avions des boulets et des bombes, nous assiégerions. On n'a oublié que cela : le Prince en fait venir par la poste. Ce transport et l'achat des munitions coûtent trois millions de roubles.

Je prie Votre Majesté de me garantir de l'indignation du conseil de guerre et de la chancellerie d'état. Mais, quand même je le voudrais, je n'ai rien à leur écrire, car nous ne faisons rien.

D'ailleurs, sire, l'amie intime et bien vraie de votre auguste personne ne voudrait pas que ce qu'elle me dit ou m'écrit fût su de vos ministres et des autres cours. Par exemple, pourrais-je dire à personne ce que j'ai mandé à Votre Majesté, que si je pouvais obtenir d'elle que le prince de Cobourg entrât seulement en Molda-

vie, l'Impératrice nous donnait sa parole impériale que nous aurions Choczim et le Raya à la paix, quelque paix que l'on fasse ?

L'Impératrice en est très pressée, et voudrait que la guerre se dépêchât, car elle ne sait pas si la Prusse ne travaille pas déja la tête chaude et de travers du roi de Suède. C'est pour le coup qui si, d'ici là, l'on n'arrête pas les têtes trop légères ou trop profondes de la nation française, et les projets impuissants des mécontents flamands, toute notre partie du monde sera embrasée. Il n'y a pas moyen d'embraser l'Asie pour sauver l'Europe. Nous avons ici des ambassadeurs persans qui viennent s'excuser, en disant qu'une révolte chez eux les empêche de déclarer la guerre aux Turcs.

Il me semble, sire, que vous n'êtes pas plus heureux en révolte de votre côté, et que Mahmoud, bacha de Scutari, se raccommode avec la Porte.

Voilà ce que nous ont rapporté les émissaires que le prince Potemkin a envoyés dans ce pays-là; mais je ne garantis jamais ces nouvelles, parce que c'est encore le caractère de cet enfant d'avoir de la malice.

L'autre jour je lui reprochais notre inaction.

Il s'est fait arriver un courrier, un quart d'heure après, avec la nouvelle d'une bataille gagnée dans le Caucase. « Voyez, me dit-il, si je ne fais « rien; je viens de tuer dix mille Circassiens, « Abyssiniens, Immarettes et Géorgiens; et j'ai « déja tué cinq mille Turcs à Kinburn. — Je « suis charmé, lui ai-je répondu, d'avoir eu tant « de gloire sans m'en douter, car je ne vous ai « point quitté. »

Comme il est permis d'avoir de l'humeur lorsqu'on a eu la fièvre pendant quinze jours, et comme il faut ici bouder et se fâcher pour renouveler son crédit, j'ai dit l'autre jour que j'allais faire venir six mille Croates pour m'emparer d'Oczakow, qu'on respecte tant dans cette armée.

Malgré tous les torts de mon commandant d'armée, il a une bonne qualité, c'est beaucoup d'attachement pour la maison d'Autriche. Votre Majesté Impériale a pour elle la galerie et les salons de l'ermitage, mais point le cabinet.

A propos de cela, je ne sais ce qui a pris l'autre jour au prince Potemkin : au milieu des diamants avec lesquels il fait des dessins sur sa table, il y avait une superbe toison de cent mille roubles ; était-ce pour me dire qu'il engagerait

l'Impératrice à m'en faire présent si je lui écrivais que tout va bien, ou pour me faire entendre qu'il se la donnerait à lui-même si Votre Majesté lui en accordait le collier ? L'Impératrice, étonnée de ne plus recevoir de mes lettres, voit certainement que je suis trop reconnaissant de ses bontés, que j'ai dues d'abord au prince Potemkin, pour me plaindre de lui; et qu'en même temps je suis trop vrai pour écrire qu'il ne pourrait pas faire plus qu'il ne fait. Aussi je ne songe plus à mes prétentions sur la Russie, pour le mariage de Charles avec Massalska, prétentions pour lesquelles j'ai fait mon premier voyage à Pétersbourg. Je crois que je n'ai plus à me défendre des diamants et des paysans qu'on voulait me donner il y a un an.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pu m'empêcher de dire au Prince que je ne regardais le goût qu'il avait pris pour notre cour, et pour la guerre contre les Turcs, que comme le goût des tableaux et des diamants, et que je craignais qu'il ne lui passât de même.

TROISIÈME LETTRE.

AU MOIS DE MAI 1788.

D'Élisabeth Goroû.

Où trouverai-je des expressions pour témoigner ma reconnaissance de ce que Votre Majesté Impériale dit et fait pour mon bon Charles? Deux graces de cette nature, accordées sur la brèche, et votre lettre, sire, sont de terribles droits que vous prenez sur le cœur et la vie du père et du fils. J'ai pleuré de joie, de tendresse, et peut-être de jalousie. J'ai fait pleurer tous ceux qui ont lu ce que Votre Majesté m'a écrit: cela prouve qu'il y a encore de bonnes gens dans le monde.

Il vaudra mieux que moi, cet excellent Charles; et je serai heureux de laisser après moi, à Votre Majesté, un sujet qui lui sera plus utile.

Votre Majesté Impériale a commencé sa carrière de gloire par résister, dans la guerre de 1778, au cabinet de Vienne (ce qui était le plus difficile), et puis à celui de Berlin, de Versailles et de Pétersbourg. Elle a arrêté et repoussé le

génie du roi de Prusse; elle va mettre le comble à sa renommée par des actions d'éclat. La prise de Belgrade va suivre celle de Sabatsch, et une victoire suivra ces deux succès. V. M. a ordonné, et la Moldavie a été à elle. Cette conquête ne nous a coûté que deux marches, et aux Russes deux campagnes pendant la dernière guerre.

Voici une petite histoire qui vient de m'amuser. M. de Lafayette m'a envoyé un soi-disant ingénieur français, nommé Marolle, pour commander le siège. J'entre avec lui dans la tente du Prince : avant que je le lui aie présenté, et tout près de lui, l'ingénieur me crie : « Où est « le général? — Le voici, lui dis-je. » Il le prend par la main et lui dit : « Bonjour, général. Eh « bien! qu'est-ce? vous voulez avoir Oczakow? « — Apparemment, dit le Prince. — Eh bien, « dit mon original, nous vous aurons cela. « Avez-vous ici Vauban et Cohorn? Je voudrais « aussi un peu de Saint-Remi, et me remettre « à tout cela que j'ai un peu oublié, ou même « que je n'ai pas trop su; car, dans le fond, je « ne suis qu'ingénieur des ponts et chaussées. » Le Prince, toujours bon et aimable, quand il en a le temps, se mit à rire, et lui dit : « Repo- « sez-vous de votre voyage, ne vous tuez pas à

« lire ; je vous ferai porter à manger dans votre « tente. »

Votre Majesté m'effraie par ce qu'elle daigne m'écrire au sujet de la France et de la Flandre. Il faudrait pourtant que ces deux pays fussent bien changés, depuis deux ans que je les ai perdus de vue, pour qu'on ne leur fît pas entendre raison, où qu'on ne les mît pas à la raison.

Dès que Votre Majesté Impériale conserve les trois corps qui composent les États, et les choses essentielles de la constitution, il n'y aura que les intrigants et les faux patriotes qui, pour des raisons d'intérêt particulier, voudront faire du train. C'était cette assurance que j'avais prié Votre Majesté de faire donner aux États; et je crois qu'à ces conditions j'aurais tout pacifié dans huit jours. Un peu de vigueur de la part du gouvernement, à présent, dispensera de la rigueur.

Si j'y étais, je parlerais en patriote, mot honorable qui commence à devenir odieux ; en citoyen, autre mot défiguré ; et si je ne réussissais pas, je parlerais et j'agirais en général autrichien, en faisant enfermer un archevêque, un évêque, un gros abbé-moine, un professeur, un brasseur et un avocat.

Quant à la France, Votre Majesté, qui a tant de mémoire, se souviendra qu'elle m'a dit, dans mon gouvernement, à une promenade que je lui faisais faire dans les fortifications, qu'elle ne connaissait qu'un médecin pour sauver ce royaume, M. Necker.

QUATRIÈME LETTRE.

AU MOIS DE MAI 1788.

Nous voici au camp de Novo-Gregori, où nous venons d'apprendre la nouvelle de la première victoire du prince de Nassau sur le Capitan Pacha. Le prince Potemkin me fait chercher, m'embrasse, me dit : « Cela vient de « Dieu; voyez cette église, je l'ai consacrée à « saint George, mon patron, et l'affaire de Kin- « burn a eu lieu le lendemain de sa fête. » Au bout de quelques semaines de séjour et de marches rétrogrades à l'occasion du pont qu'on ne savait où placer pour passer la maudite rivière, nous nous trouvâmes encore à la hauteur de Novo-Gregori, où nous reçûmes la nouvelle de deux autres victoires du prince de Nassau. « Eh bien ! mon ami, dit le prince Potemkin, « en me sautant au cou, que vous ai-je dit de « Novo-Gregori ? Le voilà encore. Cela n'est-il « pas clair ? Je suis l'enfant gâté de Dieu : » Ce sont ses propres paroles, et je ne les rapporte que pour faire connaître l'homme le plus extraordinaire qu'il y ait jamais eu. « Quel bon-

« heur! ajouta le Prince; la garnison d'Oczakow « se sauve. Je me mets en marche tout de suite; « venez-vous avec moi ? — En doutez-vous ? lui « dis-je. » Et nous voilà partis. Au lieu d'aller droit à cette place, où je comptais me rendre dans deux jours avec toute la cavalerie, nous en passâmes trois sur l'eau ; nous nous arrêtâmes partout, pour prendre et manger du poisson; et nous allâmes visiter la flottille victorieuse.

CINQUIÈME LETTRE.

LE 18 JUIN, ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE COLLINS.

Du Camp d'Arnuntzka.

Il y a aujourd'hui trente-un ans qu'à cette heure-ci je voyais les armes de l'auguste maison d'Autriche triomphantes en Bohême : puissent-elles l'être aujourd'hui dans l'empire du Croissant ! Je criais alors avec mes Wallons des *Vivat Maria-Theresia!* Le nom, les exemples, et les peines que Votre Majesté se donne, feront crier bientôt, j'espère, sur les murs de Belgrade : *Vivat Josephus secundus!* c'est-à-dire, en latin, *heureux*, ce que vous méritez si bien d'être, Sire, par votre zèle pour le bien public, aux dépens de votre bien particulier.

Je ménage ici tous les mécontents de la Russie, non pour lui faire du tort, mais pour nous faire du bien, qui peut même rejaillir sur elle. Par exemple, les Grecs sont négligés par l'Impératrice, et oubliés du prince Potemkin, qui en fait attendre ici deux cents depuis plus de trois mois; ils sont venus me dire que Votre Majesté

Impériale peut compter sur eux. Je ne me suis pas compromis; car je sais qu'on ne peut pas se fier à eux. J'ai mieux aimé perdre mon argent que mon crédit, et j'ai donné 300 ducats à un nommé Georgi, jeune homme extrêmement intelligent, qui veut amener à Votre Majesté sa petite colonie et s'établir dans le Bannat, ou même nous procurer des îles qui seraient bien utiles au commerce de Trieste.

Si mon zèle pour tirer parti de tout; si les reproches que j'adresse aux deux maréchaux, à cause de leur inaction, élèvent quelques nuages entre nous, ils se dissiperont bientôt, car l'Impératrice sait à quel point je l'adore et l'admire. Si elle ressemblait à cette Élisabeth qu'elle a remplacée, je me raccommoderais bien aisément avec un madrigal pour elle, une chanson pour le favori, et une épigramme contre le roi de Prusse ou le roi de Suède; mais l'ancienne bienveillance de Catherine II, et le fond d'amitié qui reste à son général pour moi, empêcheront les maréchaux de désapprouver ce qui leur déplairait de la part d'un autre.

SIXIÈME LETTRE.

AU MOIS DE JUIN 1788.

Au Camp des Déserts.

Je vais me hasarder à bien des choses, mais *zelus domûs tuæ comedit me.* Votre Majesté Impériale ne s'attend pas à recevoir des conseils de ma part; et je ne m'en aviserais pas si je n'étais pas sûr d'être long-temps sans la voir, mais j'espère qu'elle les aura suivis, ou qu'elle les aura oubliés d'ici à ce temps-là.

L'Europe est dans une telle confusion qu'il n'y a pas un moment de temps à perdre pour tirer parti des circonstances. Le roi de Prusse est piqué de ce que l'Impératrice lui a fait dire qu'il était depuis trop peu de temps sur le trône pour déterminer les intérêts des autres puissances, et qu'il ne devait pas prétendre arranger trois empires comme la république de Hollande, et les travailler comme la Pologne.

Votre Majesté Impériale l'empêchera de se livrer à ses projets si elle daigne m'écrire une

lettre ostensible, où elle promette que deux puissances co-partageantes s'armeront contre celle des trois qui voudrait seulement s'emparer de la plus petite Starostie. Sous prétexte de s'opposer aux Turcs, j'ai engagé le prince Potemkin à livrer quarante mille fusils aux Polonais, s'ils veulent former une confédération, appuyée par les deux cours impériales.

Plusieurs grands seigneurs polonais que j'entretiens dans ce projet, n'attendent que son exécution pour étouffer le parti prussien. Je leur demande seulement de n'être rien que Polonais. Le prince Cz***, qui est un patriote aussi zélé qu'éclairé, y travaille aussi, et convenait hier avec moi que les partisans de l'étranger feraient le malheur de leur pays. Je leur dis toujours : « N'allez, Messieurs, ni à Vienne, ni à Pétersbourg, ni à Berlin; et, pour vous dégager du joug de la Russie, n'allez pas en chercher un plus dangereux, le bâton d'un caporal prussien.

J'ai promis que Votre Majesté obtiendrait de l'Impératrice de diminuer les abus de l'autorité que ses généraux et ses ministres exercent sur les Polonais: ce sera d'une bonne politique et d'une bonne morale. Avant que je me mêlasse

d'affaires, j'aurais mis la morale avant la politique; mais je vois qu'on se pervertit.

Je suis absolument ici une bonne d'enfant; mais mon enfant est grand, fort et mutin. Hier il m'a encore dit : « Croyez-vous être venu ici « pour me mener par le nez? — Croyez-vous, « lui ai-je répondu, que je serais venu ici si je ne « l'avais pas cru ? Paresseux et sans expérience, « que pouvez-vous faire de mieux, cher prince ? « Pourquoi ne pas vous confier à un homme « amoureux de votre gloire et de celle des deux « empires? Il vous manque si peu de choses « pour que vous soyez une perfection ! Mais « que peut faire votre génie s'il n'est pas aidé « par la confiance et l'amitié ? »

Le Prince me dit : « Faites passer la Save à « votre empereur, je passerai le Bog. — Com- « ment pouvez-vous, lui dis-je, en être aux « compliments comme à la porte d'un salon ? Mon « empereur vous cède le rang ; il y a une armée « turque contre lui, il n'y en a pas contre vous. « —Croyez-vous, me dit-il, qu'il voudrait nous « donner des croix de Marie-Thérèse, et rece- « voir des croix de Saint-Georges pour ceux qui « se distingueraient dans nos deux armées ? » J'ai bien vu où il en voulait venir. Il a la manie

des ordres ; il n'en a que douze, et je lui ai assuré qu'Oczakow valait bien notre grande croix, et que s'il rendait la prise de Belgrade plus facile à Votre Majesté Impériale, il pourrait prétendre à l'ordre de Saint-Étienne. Je vous prie, sire, de confirmer cette espérance que je lui ai donnée; et si notre catholicité romaine pouvait se déranger en sa faveur, et lui permettre la Toison, nous l'aurions tout à fait à nous.

SEPTIÈME LETTRE.

AU MOIS DE JUILLET.

Au Camp sous Oczakow.

Le Prince me dit un jour : « Cette chienne de « place m'embarrasse. » Je lui répondis : « Elle « vous embarrassera long-temps si vous ne vous y « prenez pas plus vigoureusement. Faites une « fausse attaque d'un côté, et sautez de l'autre « dans le retranchement; entrez pêle-mêle, avec « la garnison, dans la vieille forteresse, et vous « l'aurez. — Croyez-vous, me dit-il, que c'est « comme votre Sabatsch, défendu par mille « hommes, et pris par vingt mille ? »

Je lui répondis qu'il ne devait s'en souvenir que pour en parler avec respect, et imiter une attaque faite avec tant de vigueur par deux bataillons et S. M. l'Empereur lui-même, qui jugea le moment où l'on devait donner l'assaut, au milieu des coups de fusil qu'on tirait de tous les côtés. Le lendemain, lorsque le Prince était allé visiter une batterie de seize pièces de canon qu'il avait établie lui-même en plein champ, à

quatre-vingts toises du retranchement, il se ressouvint de notre conversation de la veille; et, dans le temps que les boulets pleuvaient à côté de nous, et avaient tué près de lui un charretier d'artillerie et ses deux chevaux, il dit, en riant, au comte de Branicki : « Demandez au prince « de Ligne si son Empereur a été plus brave à « Sabatsch que moi ici. » Il est sûr que cette fausse demi-attaque fut chaude : on ne peut rien voir de plus noblement et de plus gaîment valeureux que le Prince. Aussi je l'aimai à la folie ce jour-là, ainsi que trois autres jours pendant lesquels il s'exposa aux plus grands dangers; et je lui dis que je voyais bien qu'il fallait lui tirer des boulets de canon pour lui faire passer sa mauvaise humeur.

Comme je croyais qu'on allait employer les moyens de s'emparer de la place, c'est-à-dire une attaque de vive force ou un siège en règle qui aurait été l'affaire de huit jours, je m'empressai de me trouver aux escarmouches, parce que je n'avais jamais vu de Spahis. Nos Circassiens en tuaient quelquefois à coups de flèches; cela était fort amusant. Il nous venait souvent aux oreilles des coups de fusil qui partaient des jardins où les janissaires se cachaient, et puis

beaucoup de coups de pistolet de ceux qu'on appelle les *bravi*. Nous prîmes et perdîmes plusieurs fois les jardins du bacha. Le Prince nous y mena un jour, pour y recevoir l'excédant des balles qui dépassaient les attaquants, commandés par Palhen. Une fois mon cheval s'abattit de peur ou par le vent d'un boulet.

Comme je vois que cette espèce de siège est plus dangereux que glorieux pour les promeneurs, j'évite, quand j'y pense, la promenade perpendiculaire ; car à peine quitte-t-on la ligne du camp qu'on est surpris par une averse de boulets comme par la pluie : nous sommes presque aussi assiégés qu'assiégeants. J'ai vainement fait faire cette réflexion au comte Roger de Damas; il a reçu hier, sans être guéri tout à fait de son coup de fusil de l'autre jour, une contusion d'un boulet de canon à la cuisse. Je souhaite pouvoir apprendre bientôt à Votre Majesté Impériale des nouvelles plus intéressantes; mais je commence à en désespérer.

HUITIÈME LETTRE.

AU MOIS D'AOUT 1788.

Au Camp sous Oczakow.

Je crois qu'on a commencé le siège d'Oczakow, ou du moins qu'on se l'imagine. On vient de faire quatre mauvaises redoutes à sept cents toises du retranchement, et à neuf cents de la place. L'ennemi n'a pas daigné tirer sur les ouvriers, quoiqu'on ait choisi pour travailler les deux nuits les plus claires, et la plus belle lune. On dit qu'on va construire deux nouvelles redoutes à deux cents toises de celle-ci, et de là une communication à une batterie en brèche de vingt pièces de canon : tout cela d'après deux ou trois projets de quelques subalternes qui n'ont rien vu, et qui ne sont ni du génie, ni de l'artillerie. Le Prince, pour n'avoir pas l'air de suivre des conseils, mêle tout cela ensemble, donne des ordres et des contre-ordres, et perd du temps et du monde.

Le 29, les Turcs, au nombre de quarante

tout au plus, longeant la mer et grimpant sur l'escarpement, s'avancèrent pour tirer des coups de fusil sur la batterie où le prince d'Anhalt venait de relever le général Koutousoff, le même qui, dans la dernière guerre, attrapa un coup de fusil au travers de la tête, derrière les yeux, et, par une particularité sans exemple, ne les perdit pas. Ce général a reçu hier un second coup semblable à celui-là, dans la tête, au-dessous des yeux, et mourra, je crois, aujourd'hui ou demain. Je venais de regarder le commencement de la sortie par une embrasure, et à peine en voulut-il faire autant qu'il fut renversé.

Les chasseurs voulurent venger la blessure de leur général, et, sans attendre les ordres du prince d'Anhalt, qui venait d'arriver, ils coururent pêle-mêle pour chasser ces quarante hommes, qui furent bientôt renforcés par plus de trois cents soldats de Hazan Pacha. Le prince d'Anhalt fut obligé, pour sauver le premier bataillon, de s'avancer avec le second; il reçut une contusion d'une balle qui blessa en même temps à l'épaule le comte de Damas, volontaire français. Le prince d'Anhalt perdit presque tous les officiers, défendit sa batterie que les

Turcs attaquaient déja, et, après un feu bien opiniâtre, les repoussa.

A peine rentraient-ils dans le retranchement que plus de deux mille Turcs sortirent, drapeaux déployés. Le prince d'Anhalt, qui avait rallié ses chasseurs avec bien de la peine, attaqua ces Turcs. Il y en avait des centaines qui, se cachant dans les crevasses de l'escarpement, tiraient sans cesse, et ne pouvaient pas être délogés : ils y auraient passé la nuit pour attaquer ensuite la batterie, dont ils avaient déja trouvé le chemin à travers les excavations.

Enfin, le prince de Nassau, qui s'attendait à recevoir des ordres à ce sujet, eut le triple plaisir de sauver la batterie et le prince d'Anhalt, et de se venger du prince Potemkin, en lui faisant son rapport et en s'excusant de ce que sans ordre il s'était avancé avec trois chaloupes canonnières, et avait forcé les Turcs à se retirer. Le prince d'Anhalt avait déja déclaré dans son rapport que c'était au prince de Nassau qu'il devait son salut. L'ennemi se retira. Nous eûmes un général-major blessé : un colonel, un lieutenant-colonel, un major, trois capitaines, dont l'un est neveu du pauvre général Koutousoff, ont été hachés en pièces. On nous

a tué près de quatre-vingts hommes; et en tout, depuis sept semaines que nous sommes ici, sans avoir véritablement commencé le siége, nous avons perdu plus de douze cents hommes.

C'est réellement pour épargner le sang que le Prince se sert tant de la ruse et de l'argent. Le très petit Laskasoff, dont la figure amusait Votre Majesté l'année passée, est sans cesse en course. Le Prince a si bien dans la tête que les Turcs ont envie de se rendre à nous, qu'après une grande canonnade de la flotte du Capitan-Pacha, dont j'ai bien distingué la belle barbe blanche, quelques barques de Zaporogues turcs s'étant très approchées de la côte pour sonder la mer Noire, le prince Potemkin nous dit, à Repnin et à moi : « Je sais de bonne part qu'ils « veulent déserter. » Il les voyait déja bons chrétiens. Nous allâmes pour les aider à débarquer; ils se mirent à rire, à nous huer et à nous fusiller.

NEUVIÈME LETTRE.

AU MOIS D'AOUT 1788.

Au Camp sous Oczakow.

Si j'étais souverain j'aimerais assez des sujets qu'on pût désavouer. Je ne suis pas fier sur cet article-là, et il ne tient qu'à vous, Sire, de vous permettre cette liberté : mon amour pour votre monarchie l'emporte sur mon amour-propre. Votre Majesté ne veut pas trop que je me mêle des affaires de la Pologne; mais voici comme je me suis jeté à corps perdu dans un accès de politique.

Le prince de Cz***, celui des grands seigneurs qui viennent dans notre camp, à qui j'ai trouvé la meilleure tête, demandait au prince Potemkin ce que veut ou peut la Russie. Je lui dis, et aux autres aussi : « N'allez ni à Vienne, ni à « Pétersbourg, ni à Berlin, Messieurs; restez « Polonais. Mon empereur ne veut rien vous « enlever. L'Impératrice aime mieux garder l'in- « fluence que la géographie lui donne sur tout « votre pays, que d'en prendre une partie. Mais

« vous voyez par les lettres de Hertzberg, inter-
« ceptées, que c'est la cour de Berlin *qui cir-*
« *cuit leo rugiens quærens quem devoret;* elle
« veut tout au moins la grande Pologne. Le
« prince Potemkin m'a promis quarante mille
« fusils de Toula pour une confédération, soi-
« disant contre les Tartares, mais, dans le fait,
« contre la première puissance qui voudra faire
« un second partage, c'est-à-dire la Prusse, sans
« la nommer. Ne vous y fiez pas; mais si, pour
« secouer les rênes lâches et longues que Pé-
« tersbourg tient dans sa main, vous vous sou-
« mettez à une puissance qui vous serrera de
« près, vous disparaîtrez de la surface de la
« terre; car alors, ou vous serez perdus parce
« que votre pays deviendra le théâtre de la
« guerre, ou les deux empires seront obligés
« d'en prendre chacun leur part. »

J'ai écrit l'autre jour au roi de Pologne : « Sire, l'orage gronde sur votre tête. » Il m'a répondu, avec son esprit et sa grâce ordinaires, mais qui malheureusement ne suffisent pas pour gouverner, « qu'il tâcherait de mettre un « conducteur pour détourner la foudre. »

Je m'ennuie d'ennuyer Votre Majesté Impériale de notre inaction. Nous en sommes sortis

l'autre jour assez ridiculement, sans savoir pourquoi. Le soi-disant invincible Suwarow, après avoir bien dîné à huit heures du matin, selon sa coutume, a fait, de son autorité privée et sans qu'on s'y attendît, marcher toute sa gauche en quatre bataillons carrés, contre le bastion de la droite. Il était clair qu'il n'y entrerait pas avec ces manières-là. Aussi, à moitié chemin, il avait déja reçu un bon coup de fusil et perdu mille hommes. Comme je vis tous les petits drapeaux turcs se porter sur ce point, ce qui me prouva qu'il n'y avait plus personne dans le retranchement de la gauche, je courus à notre droite pour engager le général russe à sauter dans ce retranchement avec son aile droite. Il en mourait d'envie. J'envoyai mes deux aides-de-camp, autrichien et russe, au prince Potemkin pour lui en demander la permission. D'abord point de réponse : il pleurait; car un maudit amour d'humanité, point joué, mais mal placé, lui fait regretter les morts, qui sont cependant nécessaires pour réussir à cette entreprise: et puis, point de permission. Je courus au prince Repnin, qui, sans attendre mon conseil, marcha avec le centre vers le retranchement, pour faire une diversion, et dé-

gager les détestables carrés de Suwarow, qui auraient été abîmés avant de rentrer dans le camp : ce mouvement eut un plein succès.

Je tâche d'entretenir l'union de Repnin avec Potemkin, tant que je peux, moyennant la Bible, dont celui-ci fait grand cas, et le Martinisme, qui a rendu l'autre aussi doux qu'il était autrefois difficile à vivre. Il met ses humiliations au pied du crucifix, me dit-il toujours. C'est un homme qui joint la plus grande exactitude à la plus belle valeur. Voici une occasion où tous les deux en ont montré une très brillante. Le prince de Nassau nous mène dans sa barque, le prince Potemkin et moi, reconnaître la place de très près du côté de la mer ; on nous salue par beaucoup de mitraille, on nous accompagne à coups de canon; nous voyons ce que j'avais dit au mois de mars, c'est-à-dire la tour et l'angle de cette muraille qu'il faut battre en brèche.

Une foule de Turcs se jettent dans des petites barques attachées à la muraille, pour tirer sur nous ; d'autres les détachent pour courir après nous. Tous les ennemis du Prince, tous les curieux de l'armée qui étaient sur les bords de la mer à nous regarder, font des vœux pour que nous soyons pris. Je crois Nassau tué, parce que

tout d'un coup sa tête tombe sur mon épaule; mais c'est, au contraire, parce qu'avec la présence d'esprit qui ne le quitte jamais, il avait bien jugé un boulet à ricochet qui, sans ce mouvement, l'aurait frappé à mort.

DIXIÈME LETTRE.

AU MOIS D'OCTOBRE 1738.

Au Camp sous Oczakow.

Ma situation est agréable à bien des égards : s'il y a des retranchements à escalader, s'il y a une expédition à faire, on m'a promis un commandement selon le grade que j'ai aux armées des deux empires. Je suis d'ailleurs comme les favoris, les maîtresses et les confesseurs, qui n'ont pas de responsabilité ; mais je veux en avoir, quelque dure qu'en soit la condition. Je rougis d'être presque heureux quand Votre Majesté souffre. Sire, quatre de vos généraux ont fait des sottises, que je me fais fort de réparer, et que dans votre lettre vous appelez avec modération des bévues. Si j'en fais, je ne crois pas y survivre ; mais, comme j'aime la vie, je prendrai bien mes précautions. Rappelez-moi, et je pars sur-le-champ.

Je suis si pénétré de la situation de Votre Majesté Impériale, que je ne puis m'empêcher de satisfaire mon cœur, en lui peignant tout ce que

j'éprouve depuis que j'ai reçu hier la lettre dont elle m'a honoré, en date du 27 septembre. Votre santé m'inquiète, Sire, encore plus que les Turcs, sur lesquels il se présentera sûrement quelque occasion d'avoir un avantage ; et le premier mènera sans doute à plusieurs autres. Ce ne sont point mes talents, dont je puis faire hommage à votre Majesté Impériale, mais ma bonne volonté et mon activité. La caverne la plus affreuse et le défilé le plus désagréable à garder me paraîtront un charmant quartier d'hiver.

Le mois de septembre réparera les malheurs du Bannat, et les non-succès de la Bosnie. Pouvait-on croire que cet empire musulman délabré eût pu mettre l'empire russe dans le plus triste état ? Le plan des Turcs était fort beau, car si le roi de Suède avait attaqué trois semaines plus tôt, ou plus tard, et si le Capitan Bacha avait réussi à écraser avec la forêt de mâts qui couvrait le Liman, les pauvres bateaux de pêcheurs et les galères de cuisine qui formaient toute la flotte de notre romanesque navigation du Borysthène, le Roi allait à Pétersbourg, et le Pacha à Cherson.

ONZIÈME LETTRE.

LE DERNIER OCTOBRE 1788.

Au Camp d'Oczakow.

Enfin, Sire, me voilà presque parti ; il n'y a plus que deux lieutenants-généraux qui se relèvent à la tranchée, mon cher prince d'Anhalt et Bazile Dolgorouski. Je vais profiter de la permission que me donne Votre Majesté Impériale, de faire ce que je peux pour son service. Il n'y a plus qu'un coup de désespoir qui puisse nous mettre en possession d'Oczakow, car il faudra bien se tirer, d'une façon ou de l'autre, de la glace, de la neige, ou tout au moins de la boue où nous nous enfonçons tous les jours de plus en plus. Branicki est parti pour ses terres, Nassau pour Pétersbourg, George Dolgorouski pour Moscow, Xavier Lubomirski et Solohup pour la Pologne, et d'autres généraux pour je ne sais où : ils sont tous dégoûtés et presque malades.

J'ai donné à dîner au Prince avec cinquante généraux, des consuls, des Zaporogues, des Juifs et des Arméniens. Il m'est arrivé en uni-

forme: je lui ai dit : « Vous n'avez pas aujour-« d'hui la capote verte, mon prince? voilà bien « la plus grande preuve de disgrace. » Cela l'a fait rire; il s'est jeté à mon cou, et nous nous sommes embrassés comme des pauvres. Comme on ne peut lui parler que devant des popes, des brigands, des consuls intriguant dans l'Orient, ou de nouveaux baptisés, je lui fis dire que j'attendais le jour de son saint Grégoire qui, à ce que j'espérais, ferait encore un miracle pour lui, et que je partirais le lendemain 12 octobre.

Il me répondit qu'il n'attendait qu'une frégate : elle n'arriva pas, mais le jour de saint Grégoire arriva.

Il n'attaqua point, il n'en était pas seulement question. Il voulut se donner une partie de plaisir, à lui-même et à son patron, en prenant, le jour de sa fête, un bâtiment turc : le bâtiment ne fut pas pris. Le Prince fut toute la journée d'une mélancolie hypocondriaque et profonde, et ne me traita pas fort bien, surtout devant les grands de son armée. Mais le soir, lorsque je pris congé de lui, il parut sortir d'un rêve, et me dit : « Vous partez donc.... » Il s'attendrit, me serra long-temps dans ses bras à

plusieurs reprises, courut après moi, recommença encore, et enfin me quitta avec beaucoup de peine.

Je pars en rendant justice à ses bonnes qualités, à son esprit, à sa grace, au bon ton qu'il a quand il veut, à sa noblesse, à sa valeur, à sa générosité, et même à son espèce d'humanité. Je le regrette et j'en suis regretté. Je vais monter en voiture, n'en pouvant plus de mauvaise chère, de mauvais vin, de mauvaise eau, de mauvais air, de froid et d'ennui, et bien las de ne voir depuis un an que la mer et des déserts. Je sens que je vais me jeter dans d'autres aventures qui ne tourneront pas plus au profit des deux empires qu'à mon agrément. Je quitte les manières sauvages et les finesses asiatiques d'un maréchal, pour en aller trouver un autre dont les formes européennes cachent le peu d'envie qu'il a de se compromettre *. Je sais bien qu'il fait toujours semblant d'avoir à se plaindre d'être arrêté, contrarié : mais il parle bien, quoiqu'un peu diffus; il est aimable, séduisant; il a l'air militaire; il est adoré, même de ceux qu'il persifle; il inspire l'enthousiasme

* Le maréchal Romanzow.

à son armée, et la contient par la discipline, comme son quartier-général par la décence et la noblesse de ses manières : il est estimé de l'Europe et craint des Turcs.

LETTRES
AU PRINCE DE KAUNITZ,

AU MOIS DE NOVEMBRE 1788.

PREMIÈRE LETTRE.

A Jassy.

J'ai reçu bien à propos, mon prince, l'ordre que vous m'avez donné de me plaindre de la conduite des émissaires ou commissaires russes vis-à-vis des Monténégrins. On commençait à nous blâmer, avec raison ; mais il y a toujours plus de finesse d'une part que de l'autre. Les Russes, que Pierre Ier, à force de barbarie, a voulu civiliser, et qu'il a fait battre et tuer pendant neuf ans pour leur apprendre à vaincre, ce qu'ils savaient avant lui; ces Russes sont tout aussi malins que jamais. Cette manière de dégoûter des Autrichiens les Albanais, et tous leurs voisins, est très dangereuse; car de Grecs en Grecs on s'approche de la Hongrie.

Un officier du génie, que je ne nommerai

pas à V. A., chargé de sommer le Pacha de Choczim, lui a dit devant sa garnison : « Méfiez-« vous des Russes, ne vous rendez point à eux, « et dépêchez-vous de vous rendre au prince de « Cobourg; car les Russes ont dit qu'ils viole-« raient vos femmes et déchireraient vos en-« trailles. » J'ai bien juré que cela n'était pas vrai : voilà le seul mensonge que je me suis permis. Car je sais que ce ne serait pas vous faire ma cour, mon prince : votre grande politique est la vérité.

La mienne est de me livrer en enfant perdu, quitte à être abandonné. Par exemple, j'ai dit au prince Potemkin que s'il voulait marcher sur les bords de la mer Noire jusqu'au Danube, et faire marcher Romanzow à Bucharest, je réussirais à le faire Hospodar de Moldavie et de Valachie. « Je me moque bien de cela, m'a-« t-il dit; je parie que je serais roi de Pologne « si je le voulais : j'ai refusé d'être duc de Cour-« lande; je suis bien plus que tout cela. — Au « moins, ai-je répondu, rendez ces deux pays « (la Moldavie et la Valachie) indépendants des « Turcs à la paix. Faites qu'ils soient gouvernés « par leurs boyards, sous la protection des deux « empires. » Il m'a dit : « Nous verrons. »

V. A. verra plus aisément que qui que ce soit, par la morale de la Fable de l'*Alouette avec ses petits*, dont elle se souvient sûrement, qu'on ne peut s'en rapporter qu'à soi, et qu'on n'a des alliés que pour être sûr de n'avoir pas tout à fait des ennemis de plus.

Mon colosse Potemkin se remuera peut-être un jour : c'est l'emblême de l'empire. Il y a des mines d'or et des Steppes dans l'un et dans l'autre ; mais ce colosse-ci est mieux nourri; l'autre s'amincit en grandissant. Dieu nous conserve l'immortelle Impératrice ! mais, comme elle ne le sera que dans l'histoire, je crois qu'il faudrait extrêmement ménager le Grand-Duc, qui en réformant des millions d'abus, en créera d'autres : capable de travail, changeant trop souvent d'avis et d'amis pour avoir un favori, un conseiller, ou une maîtresse : prompt, ardent, inconséquent, il sera peut-être à craindre un jour, si c'est à lui que sa mère laisse l'empire ; mais je crois que, si elle a le temps, ce sera plutôt au petit Grand-Duc Alexandre, car elle éloigne autant son fils des affaires, qu'elle en rapproche son petit-fils. Elle le forme elle-même au gouvernement, tout jeune qu'il est. Son père est dans ce moment-ci tout Prussien ; mais il ne l'est

peut-être que comme Mr le Dauphin était dévot, parce que Louis XV ne l'était pas.

Voici encore une addition à ce portrait : son esprit est faux, son cœur droit; son jugement est un coup du hasard; il est méfiant, susceptible, aimable en société, intraitable en affaires; passionné pour l'équité, mais emporté par sa fougue, qui ne lui permet pas de distinguer la vérité; faisant le frondeur, jouant le persécuté, quoique sa mère veuille qu'on lui fasse la cour, et qu'on lui facilite les moyens de s'amuser autant qu'il le veut. Malheur à ses amis, ses ennemis, ses alliés et ses sujets ! D'ailleurs il est extrêmement mobile; mais pendant le peu de temps qu'il veut une chose dans son intérieur, ou qu'il aime, ou qu'il hait, c'est avec violence et entêtement. Il déteste sa nation, et m'en a dit une fois à Gatschina des choses que je ne puis répéter.

Je n'ai réussi qu'à trois choses : j'ai fait donner la flottille au prince de Nassau, qui a pris ou brûlé trente-six bâtiments, grands et petits; tué ou noyé cinq mille hommes, et pris cinq cent soixante-dix-huit pièces de canon : j'ai fait passer le Bog à un maréchal, et le Niester à l'autre.

Je puis mettre encore Choczim au rang de mes exploits militaires, puisque c'est à force de courriers que je l'ai fait attaquer; et au rang de mes exploits politiques, puisque j'ai obtenu de l'Impératrice qu'elle nous en assurât la possession, quelque paix que l'on fasse.

Je prie V. A. de me conserver toujours les bontés qui, depuis mon enfance, l'ont engagée souvent à m'appeler son fils : j'aspire à ce titre par la tendresse et le respect que je lui ai voués.

DEUXIÈME LETTRE.

MAI 1788.

A Semlin.

J'attends le maréchal Haddick, qui est parti en même temps que moi, mais qui n'arrivera pas si vite, et me laissera le plaisir de commander quelque temps les deux armées, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus que celle de Semlin, dont je ne ferai de rapports qu'à lui et à Sa Majesté Impériale.

J'ai trouvé ici tout le monde de bonne volonté et charmé de me voir. Je n'ai point mis de poste dans le Sanspitz, parce que cela ne sert qu'à faire couper des têtes et à y attirer les Janissaires mal à propos. Grace à cette mesure, quand j'ouvrirai la tranchée, je n'en trouverai pas dans toutes les broussailles, d'où ils sortiraient pour me déranger. Je ne me plains pas de deux ou trois têtes coupées : si j'en demandais raison, le Bacha m'en enverrait en revanche d'autres, qu'il prendrait au hasard, pour punir les Turcs qui ont passé la Save contre

l'armistice. Je dévorerai de même quelques petits affronts, et ma première représaille sera de commencer sérieusement l'attaque sans être obligé d'en prévenir le Bacha plusieurs jours d'avance. Nous serons dispensés de cette convention, et le bon Osman sera pris à l'improviste.

Je n'ai pas pu débrouiller dans mon cœur si c'est par bonté ou par envie de mettre encore plus dans son tort cet Osman, qui ne sait au reste guère ce qui se passe, que je viens de lui renvoyer une vingtaine de prisonniers. Ce sont de pauvres habitants des bords de la Save, près de Zabzetch, qui sont venus de ce côté-ci pour cueillir des herbes. Ils ont cru que j'allais leur faire couper la tête devant moi pour m'amuser. Un petit vieux dervis pleurait, seulement de ne plus revoir sa femme et ses enfants, à ce que m'a expliqué mon interprète. Je ne puis pas peindre le plaisir que j'ai eu à voir l'émotion qu'ils éprouvèrent tous en me donnant mille bénédictions, et élevant leurs mains vers le ciel, en criant et en invoquant Allah pour moi.

Je ne sais pas si j'ai trop bien fait de passer la Save avec une grosse escorte pour reconnaî-

tre Belgrade du côté de Vidin et Nissa : je me suis avancé jusqu'au mont Havala, d'où j'ai été repoussé par l'odeur du repaire des aigles qui l'habitent, et qui y apportent toutes les bêtes mortes qu'ils trouvent.

J'ai manqué me repentir de cette promenade : quatre cents Spahis étaient sortis de la ville pour couper les têtes de quelques émigrants cachés dans les bois, et qui voulaient s'établir en Syrmie. Tout en cherchant à leur échapper, et faisant faire de petites patrouilles de droite et de gauche, je pensais que si j'avais eu à faire à des chrétiens, je leur aurais laissé des prisonniers pour éviter d'être prisonnier moi-même; mais abandonner aux Turcs un seul housard, aurait été un parricide : apparemment qu'ils avaient *Néboïssé* (mot qui veut dire couper des têtes), car, après avoir repassé la Save, au moment où ils allaient la suivre pour retourner chez eux, je les entendis chanter et pousser des cris de joie, eux qui ne sont pas ordinairement fort gais : ils me tirèrent des coups de fusil d'un bord à l'autre : mon brave et fidèle adjudant-général Bolza ramassa une de leurs balles à mes pieds.

J'ai fait faire une fausse alarme dans Semlin,

pour voir si chacun savait son poste, et avait étudié mes instructions. La grande redoute carrée que Sa Majesté a fait construire, et tous les autres points de défense, ont été garnis et soutenus dans un demi-quart d'heure.

Ils ont célébré leur ramazan * à boulets, presque dans mon camp, mais sans malice. Je le leur rendrai à la première occasion, de même sans malice, comme si c'était aussi notre habitude. Ils n'ont tué personne : leur manière est de tirer des boulets de trois, enveloppés de chiffons, dans une pièce de vingt-quatre : il y a eu de ces boulets qui ont passé au-dessus de ma maison.

* Carême des Turcs.

LETTRE
AU MARÉCHAL DE LACY,

AU MOIS D'OCTOBRE 1789.

De Semlin.

Belgrade, le Bacha, la Servie, mes troupes et moi, nous sommes abîmés de fatigue, mon cher maréchal : de vingt-cinq mille hommes que nous avons, cinq mille seulement ont fait le service du siége; et je me suis servi, pour ouvrir la tranchée, de mes cuirassiers de Czartoryski. Darnal me disait, avec son accent gascon : « Je veux essayer une batterie à ricochets; « je veux détruire les défenses. » Et moi, qui ne suis pas si savant, je lui disais : « Détruisez plu- « tôt les défenseurs. » La batterie de mortiers que je plaçai pour prendre en écharpe l'ouvrage à cornes, fit un merveilleux effet. « Bel- « grade est rendu, » dis-je hier à Darnal, qui, comme vous savez, est sourd. « A demain, « me dit-il, encore de bons ricochets. — Nous « n'en avons plus besoin, Belgrade est à nous.

« — Ah! mon Dieu, que me dites-vous? me ré-
« pond-il; quelle besogne auraient fait aujour-
« d'hui mes ricochets! »

N'ai-je pas fait un peu des querelles d'Allemand à ce bon Osman Bacha, en lui écrivant les lettres suivantes? voici la première:

« La confiance que j'avais en votre exacti-
« tude à garder strictement l'armistice, ayant été
« trompée, je vous en demande satisfaction et
« réparation. Comptant sur la bonne foi des mu-
« sulmans, je ne pouvais pas m'attendre à la lâ-
« cheté d'une Tschaïque turque qui, près de
« l'embouchure de la Temesch, a tiré à cartou-
« ches sur une des Tschaïques impériales qui
« faisait tranquillement sa patrouille.

« Si c'est un prétexte, il vaut mieux n'en pas
« avoir, et dire que vous avez envie de rompre
« la trève. Il ne faut ni finesse, ni prétexte, entre
« un Bacha qui, je crois, a de l'honneur, et un
« chef de chrétiens, tous deux employés dans
« des postes si éminents par nos sublimes cours.

« Si vous voulez conserver l'union, donnez
« des ordres pour qu'aucun de vos soldats ne
« mette le pied sur mon territoire. C'est, vous le
« savez, la rive gauche du Danube et de la Save.

« J'ai dissimulé jusqu'à présent, et je n'ai

« voulu ni vous demander, ni faire couper les « têtes de ceux qui ont embarqué, il y a trois « jours, de mon côté, près de la Zigeuner-Insel; « mais que ceci vous serve d'avertissement et « à vos Turcs aussi.

« Si vous voulez reprendre les armes, je mé- « riterai votre estime; si vous les laissez repo- « ser, je vous donnerai des preuves d'amitié : « l'un ou l'autre dépend de votre réponse ; je « l'attends avec l'impatience d'un soldat et la « franchise d'un voisin. »

Voici ma seconde lettre :

« J'ai été si étonné, Osman Bacha, de vos es- « pèces de menaces, dont vous ne sentez pas la « valeur, que j'ai relu deux fois votre lettre.

« Regardez par votre fenêtre, vous verrez « ma réponse. Ma flottille s'approche; et mon « armée, ennuyée de ce ridicule demi-armi- « stice, vous prie de venir démolir ma redoute « de Semlin.

« Votre premier coup de canon décidera de « ma résolution et de votre sort. Je ne le provoque « pas, car ma sublime cour ne veut pas que je « commence; mais je l'attends et je le désire. »

Quelques jours après, les Tschaïques vinrent se promener trop près de Kriegs-Insel. Oh ! il

faut les en corriger, dis-je à mon fils, qui travaillait tantôt à l'attaque dirigée par le maréchal Loudon, et tantôt à celle dont j'étais chargé. Aussitôt Charles, avec sa gaîté ordinaire, se jeta dans une de mes barques avec mes aides-de-camp, et s'en alla, suivi de quarante autres petits bâtiments, attaquer les Tschaïques des Turcs. Je dirigeai la bataille de ma fenêtre, malgré un accès de fièvre diabolique; et après m'être tué de crier à un Italien qui commandait ma frégate la Marie-Thérèse, *alla larga*, et des mots que je n'ose pas écrire, j'allai d'impatience gagner et achever ma drôle de bataille navale moi-même : je ne perdis personne. On dit que trois Tschaïques turques, qui offrent plus de surface que les miennes, ont été maltraitées.

Croyez-vous, mon cher maréchal, que nous nous brouillâmes pour cela, Osman et moi ? Point du tout; je ne pouvais être que tout-à-fait bien, ou tout-à-fait mal avec lui. Le lendemain j'allai en voiture à l'embouchure de la Donavitz, à quarante toises de la place, entouré de tant d'officiers d'ordonnance, d'aides-de-camp et de hussards, que nous valions bien un coup de canon. Point du tout; je fis tirer à boulets sur la ville mon *Te Deum* pour une bataille gagnée

par Cobourg; huit Turcs furent tués devant les cafés: pas plus d'humeur pour cela qu'auparavant.

Enfin Votre Excellence verra par mes rapports comme tout s'est passé. Le maréchal Loudon, à qui je me suis plaint des excès commis sur notre territoire, est parvenu à traverser la Save, ainsi que je l'ai désiré. On est bien brave, ou bien peu brave, comme on voudra l'entendre, quand on est malade. Plutôt que de fatiguer mes jambes dans les broussailles de la Sanspitz, où j'étais allé placer une division pour soutenir la tranchée contre les sorties, je préférai, l'autre jour, d'essuyer les balles de quelques Turcs qui me visaient dans une embrasure de canon, d'où je les regardais. Si je m'étais bien porté, je n'aurais pas quitté la tranchée: je n'y allais qu'environ deux heures tous les jours. Étant ainsi plus général que soldat, j'ai pu faire de meilleurs arrangements, et imaginer de placer une batterie dans la Kriegs-Insel, deux cents toises en avant de celle du prince Eugène. C'est là que je fus le plus exposé, car j'y travaillais en plein jour, et j'y fis tuer entre autres vingt braves ouvriers Syrmiens.

Enfin, nous voilà tous contents, et moi sur-

tout, de ce billet du maréchal Loudon. Il m'écrit : « Une grande partie de cette heureuse « expédition étant due à vos talents et à votre « activité dans l'attaque faite sous vos yeux et « par votre commandement, j'ai écrit à Sa Ma- « jesté tout ce que vous méritiez, et sans doute « elle saura rendre justice à vos services distin- « gués dans la prise de Belgrade. »

Le maréchal a grondé tout le monde, excepté moi; il a été aussi vif, aussi rapide, que dans son meilleur temps. Il est au feu comme Votre Excellence : c'est tout dire. Vous avez tous les deux le même éclair dans l'esprit, mais il n'a pas votre sang-froid imperturbable; vous ne faites et ne dites jamais rien qui ne soit parfait, jamais rien que vous puissiez vous reprocher : aussi n'y a-t-il jamais eu de mérite supérieur au vôtre, ni d'admiration qui égale la mienne pour mon cher maître.

LETTRE
A L'EMPEREUR JOSEPH,

AU MOIS DE NOVEMBRE 1789.

A Belgrade.

Je suis comblé de joie de la permission que Votre Majesté Impériale vient de m'accorder, d'aller me mettre à ses pieds, et de rester à Vienne jusqu'à ce que je mène en Moravie ou en Silésie, comme je l'espère, l'armée qui revient de Syrmie. Je suis plus sensible, sire, aux graces qu'aux disgraces. Les soins que je n'ai cessé de donner au siége de Belgrade, et la fièvre que le quinquina n'a pu vaincre, m'ont empêché d'éprouver le chagrin que j'aurais dû ressentir de cette terrible phrase : « Attendez-vous aux « preuves de mon mécontentement, n'ayant ni « le goût ni l'habitude de me laisser désobéir. »

Je m'étais bien trouvé de ma conduite, sire, il y a onze ans, dans la guerre de Bavière; et vous m'en aviez remercié : cette fois-ci Votre Majesté m'avait ordonné par le retour de mon

courrier, le capitaine Jakobiska, de ne lui envoyer que des estafettes, parce que les ministres étrangers sont toujours à l'affût des nouvelles ; et si j'ai fait partir mon aide-de-camp, c'est parce que le comte de Choiseul a écrit de Constantinople de faire passer bien sûrement et bien directement sa dépêche très importante au marquis de Noailles, qui doit en faire part au prince de Kaunitz.Mon courrier s'est arrêté à Luxembourg : ainsi son arrivée n'a pas fait de bruit à Vienne. Les estafettes dorment, s'enivrent ou sont assassinés. On m'a rapporté, l'autre jour, des dépêches couvertes du sang et de la cervelle d'un pauvre diable qui avait été tué dans le Bannat.

Je vous demande pardon, sire, de n'avoir pas été plus inquiet de votre colère ; c'est que je connais encore mieux votre justice. J'ai regretté profondément les lettres pleines de confiance et d'amitié que Votre Majesté m'écrivait l'année dernière; mais je n'ai pas douté du retour de ses bontés, même après l'ordre sévère de choisir pour mon quartier d'hiver ou Belgrade, ou Esseck, ou Petervaradin, au lieu de me permettre d'aller à Vienne remettre ma santé. Je me suis dit : « Un voyage qu'un de mes aides-de-camp

« a fait mal-à-propos dans les Pays-Bas, au plus « fort de la révolte, fait croire peut-être à Sa « Majesté que j'y étais pour quelque chose, et que « j'avais quelque rapport avec les mécontents; « cela ne sera pas long. Sa Majesté se ressou- « viendra d'abord, et puis trouvera que cela est « impossible. »

Pendant ce temps-là je me vengeais de vous, sire : j'écrivais à la reine de France pour la supplier de vous envoyer le docteur Seyffert, dont le grand talent est de guérir promptement le mal qui fait souffrir Votre Majesté : je souhaite qu'elle n'en ait pas besoin, ou que cet homme arrive tout de suite. Rien ne m'intéresse plus, sire, que votre gloire et votre vie, pour laquelle je donnerais la mienne; et je l'exposerai du moins bien volontiers devant Neiss, si, comme le maréchal Loudon le désire, on lui permêt de se porter sous les murs de cette place, pour empêcher le roi de Prusse de se mêler de nos affaires, et de faire le médiateur, ce qui me paraît sa folie.

LETTRE
AU MARÉCHAL DE LACY,

EN DÉCEMBRE 1789.

De Belgrade.

Ce n'est pas pour me faire valoir, mon cher maréchal, car mon devoir ne me coûte rien; mais je suis assommé de propositions pour me mettre à la tête des Flamands. Je n'ai répondu qu'une seule fois, pour dire que je ne répondrais point : je leur ai fait entrevoir la sottise et l'impuissance de leur révolte (grace à leur pauvre tête); car ils pourraient bien empêcher d'un côté le passage de la Sambre, et de l'autre celui de la Dyle, par les bords escarpés qui se trouvent de leur côté : et après leur avoir démontré qu'ils ne savaient pas lire le Bourguignon du bon duc, auteur de leur *joyeuse entrée*, j'ai ajouté que je les remerciais des provinces qu'ils m'offraient, mais que je ne me révoltais jamais pendant l'hiver.

Je n'ai pas même honoré Van-Dernoot de cette mauvaise plaisanterie, et n'ai pas répondu à sa

sommation, de venir défendre nos priviléges, ni à ses menaces si je ne m'y rendais pas tout de suite.

Je prie Votre Excellence de ne pas dire un mot de tout cela à l'Empereur, que je plains d'avoir cru peut-être que je m'intéressais à la révolte belgique; car je m'imagine que c'est pour cela que je suis ici dans une espèce d'exil. Comme il revient aisément des impressions qu'il prend, je suis sûr qu'il me fera sortir bientôt de cette situation, en rétractant l'ordre de choisir pour mon quartier d'hiver Belgrade, Esseck ou Petervaradin.

Si j'y reste, je m'en vengerai en refaisant ce qu'on appelle le chemin du prince Eugène, une belle communication de Semlin à Belgrade, en achevant en Syrmie un canal commencé par les Romains : j'y emploierai tout mon corps d'armée.

Le Tefterdar que j'ai eu chez moi en otage, et qui, oubliant Mahomet, a fait semblant de prendre le vin de Hongrie pour du sorbet, m'a dit l'autre jour quel était l'acharnement des ministres de Prusse et d'Angleterre pour faire continuer la guerre.

Ces deux puissances, par une politique infernale et mal entendue, veulent faire perdre les

Pays-Bas à la maison d'Autriche, et l'Angleterre veut faire perdre la France à la France. Qu'on se dépêche à Vienne de conclure la paix. Je sais que les femmes, les abbés et les oisifs d'une grande ville ne la veulent jamais ; mais quand même on aurait toute la Bosnie, très difficile à conquérir à cause des châteaux d'une féodalité musulmane dont le nom est ignoré, on n'en serait pas plus riche. Contentons-nous de Dubitza, Novi, Sabacz, Belgrade et Choczim, et que la Russie se contente d'Oczakow. Courons au plus pressé ; qu'on éteigne l'incendie des Pays-Bas, et qu'on prévienne celui de la France ; bientôt il n'en sera plus temps.

On ne peut penser à rien à Pétersbourg que quand on est en paix avec Constantinople. Le jour qu'on y apprit que Bulgakoff était aux Sept-Tours, l'Impératrice en était presque fâchée. C'est une Souveraine pour l'histoire bien plus que pour le roman, quoiqu'on ne le croie pas. Le prince Potemkin, qui tenait à l'une et à l'autre, est bien revenu du roman.

La France sera punie par où elle a péché ; elle sera punie d'avoir fait révolter l'Amérique et d'avoir accoutumé la Turquie à l'inimitié avec l'Autriche. Les pauvres Turcs, peu au fait

de ce qui se passe en Europe, croient peut-être qu'ils seront soutenus par leurs alliés; et les Anglais se repentiront de ne pas appuyer le trône du malheureux et vertueux Louis XVI. Mon Dieu! que je plains la pauvre reine aux Tuileries! Tous les détails que Votre Excellence me donne de cette arrivée à Paris m'ont fait fondre en larmes.

LETTRES
AU PRINCE DE KAUNITZ.

A BELGRADE, CE 10 NOVEMBRE 1789.

PREMIÈRE LETTRE.

MON PRINCE,

C'EST parce que les estafettes sont négligents, lents, paresseux, ivrognes, et quelquefois assassinés, comme un des miens, dont on m'a rapporté la malle et tous les papiers ensanglantés, que j'ai envoyé un de mes adjudants à S. M. l'Empereur.

Il m'a écrit là-dessus la lettre la plus dure, en assez mauvais français. Je m'en suis consolé aisément, parce que je suis sûr qu'il en est fâché, et que je me suis rappelé ce passage d'une lettre de Fréderic-le-Grand, à un général qu'il aimait beaucoup : « Je maudis, Monsieur, le « jour où je vous ai pris à mon service. » Il lui en demanda pardon ensuite.

J'ai exécuté les ordres de V. A. au sujet des précautions à prendre pour que cet envoi de courriers de M. de Choiseul à moi soit bien secret. Quoique l'Empereur n'ait pas été content du *mezzo-termine* que j'ai pris de n'envoyer mon officier que jusqu'à la dernière poste, je m'applaudis de mon expédient, puisqu'il est impossible que les ministres étrangers en soient informés et que M. de Choiseul m'a encore recommandé la plus prompte et la plus sûre expédition.

C'est parce que la France existe encore un peu, que je crois qu'on peut s'en servir pour une bonne paix. Elle pourrait se faire avant que la Porte sût que le Roi est détrôné ; car Louis XVI aux Tuileries est même en chemin pour l'échafaud. Pensée horrible ! et chose si incroyable, que j'ai assuré à l'archiduc que cela n'était pas vrai. Ce n'est que lorsqu'il m'a montré la lettre de l'Empereur, que je l'ai cru.

Raison de plus, mon Prince, pour faire la paix. Tout ce que l'Impératrice redoute, c'est la médiation de la Prusse. Elle se ferait à son insu. Le Tefterdar de Belgrade, qui est chez moi en ôtage, m'assure qu'on le désire au Divan.

Quand même les Russes prendraient Ismaël,

Praïlow et Galacz; quand même nous prendrions Giurgewo, Widden et Nissa, nous n'en serions pas plus avancés, car on ne pourrait pas les garder.

Dussions-nous même rendre Belgrade (dont le nom plaît à Constantinople), pourvu que nous conservions Orsova qui va tomber par le blocus (la clef du Bannat), Sabretsch qu'il faudrait encore fortifier, Sabacz, Berbir, Dubiza et Novi, avec l'Unna et la Save, nous aurons une excellente frontière. Le Danube serait celle des Turcs. La tête du pont de Sabretsch servirait à passer pour les châtier, si l'on était mécontent.

Avec Bender, le Niester sera aussi la frontière naturelle des Russes.

Pardon, mon Prince, d'oser vous parler de tout cela : c'est parce que j'ai vu, la campagne passée, les orages du Nord qui se préparent; que, depuis que la France a soutenu une révolution en Amérique, essayé une en Hollande, elle en éprouve une elle-même; et graces à l'imbécillité des généraux des Pays-Bas, qui ne savent pas qu'au lieu de se fourrer dans une ville, c'est en faisant des sorties qu'on en reste le maître, que je crois qu'il faut retourner chez

soi pour que ce maudit esprit révolutionnaire ne gagne pas.

Celui qui existe toujours en Hongrie, et dont on parle à présent plus que jamais, n'est pas à craindre. Il faudrait que six esprits opposés se réunissent; les grecs, les protestants, le clergé catholique, les grands seigneurs, les gentilshommes et les paysans. Il sera toujours aisé à la cour d'avoir plus de la moitié de cela à soi.

DEUXIÈME LETTRE.

EN DÉCEMBRE 1789.

De Petervaradin.

Je souhaite, prince, qu'on vous entende aussi bien que je vous entends; c'est-à-dire que l'on comprenne votre loyauté par votre supériorité. Cette petite correspondance de Turquie et de France, que votre cour sait ou ne sait pas, et dont je suis malgré moi l'entremetteur, me déplaît beaucoup, ainsi qu'à Votre Altesse, qui n'aime pas les cachotteries, les demi-moyens et les demi-mesures. Sans avoir les mêmes droits que vous, j'ai déja dit la vérité dans ma vie à cinq ou six têtes couronnées, qui ne m'en ont pas voulu. Avec une volonté plus déterminée, cent cinquante mille hommes tout de suite en campagne, et quelques cajoleries au grand Frédéric, que n'aurions-nous pas fait! Nous aurions eu, l'année passée, la Servie et la Bosnie, et cent mille hommes menaçant la Prusse si elle voulait se mêler de nos affaires. Elle n'est plus ce qu'elle était : les trésors, la discipline et l'enthousiasme n'y sont plus. Ce que j'ai dit pour

notre guerre de l'Escaut, que je voulais et pouvais commencer par la prise de quatre petites forteresses et sept vaisseaux dans un jour, n'a servi qu'à me faire perdre un procès en France : M. de Vergennes y a mis de la malice. Et ce que j'ai écrit sur la Prusse m'empêchera de réussir dans une affaire que me donne ma petite souveraineté dans le cercle de Westphalie, dont le Roi est directeur.

Je voudrais, prince, que notre devise fût *tonner et étonner*, vis-à-vis des Turcs et des chrétiens, surtout si d'ici à quelque temps nous nous brouillons avec cette nouvelle France. Il n'y a rien de pis que ces courriers, ces armistices, ces indécisions, enfin, qui ne sont ni la paix, ni la guerre.

L'armée autrichienne doit être invincible. Si c'est un inconvénient de n'être pas tous de la même nation, il en résulte un avantage, c'est l'émulation qui règne entre les Hongrois, les Polonais, les Bohémiens, les Tyroliens, les Allemands, les Wallons et les Italiens. J'ai été, à mon attaque de Belgrade, très content de ceux-ci, dont on n'a pas toujours su tirer parti. Je leur ai donné, entr'autres, trois médailles d'or, d'après la belle nouvelle institution de notre

Empereur. Les Croates, gardes perpétuels de nos camps, sont excellents. Quinze mille déserteurs français se battent à merveille dans nos rangs.

J'ai formé ici le corps de Michalovicz, appelé Manteaux rouges, qui ne sont pas les plus honnêtes gens du monde, mais bien braves; et je les ai exercés à la turque, criant à leur manière, et par la plus grande chaleur du jour; si l'on nous attaque à midi, comme cela arrive quelquefois, ils y sont tout préparés.

Je sais, prince, qu'on croit à Vienne les Hongrois dangereux. On devrait, à la vérité, leur ôter les employés allemands, qu'ils n'aiment pas, mais qu'on ne craigne pas la révolte dans un pays où, comme je vous l'ai dit, il y a six partis puissants qui se détestent; le clergé catholique, grec et protestant, les magnats, les gentilshommes et les paysans. Il est bien aisé, je le répète, d'en avoir au moins quatre pour la cour.

Je défie les émissaires prussiens, quand même ils apporteraient beaucoup d'or avec eux, de réussir à troubler la Hongrie. Quelle pauvre politique que celle de l'or et de la rebellion! Louis XIV s'est perdu dans mon esprit par ces deux moyens qu'il a employés parmi nous. Je

connais dans plus d'une famille des portraits de ce Roi enrichis de diamants, et des lits brodés comme le sien à Versailles.

Voici ce qui vaut mieux que tout cela, parce que c'est beaucoup moins sérieux.

Il y a des sorciers dans ce pays-ci, renommé d'ailleurs par les vampires et les prédictions des Égyptiens; mais cette fois-ci c'est un juif qui a jeûné quatre jours de suite, a fait et envoyé une cabale sur moi au grand-maître de la loge de *Philadelphie*, et une autre à celui du *Grand Caire*. Il m'en apporte la réponse, qui s'accorde avec ses calculs. Je vivrai, dit-il, jusqu'à quatre-vingt-quatorze ans. Tant mieux pour vous, mon prince, qui m'aimez. Le juif n'y met qu'une condition, que l'âge pourra m'aider à remplir; c'est de ne pas réussir auprès des femmes qui sont bien avec leurs maris; les autres me sont permises. C'est donner assez de latitude à sa prédiction de longue vie et de bonheur : j'en fais consister une partie dans la continuation des bontés de Votre Altesse pour moi.

LETTRES

SUR LA DERNIÈRE GUERRE DES TURCS.

PREMIÈRE LETTRE *.

AU MOIS DE DÉCEMBRE 1787.

Du Fort d'Élisabeth.

Me voici, mon cher S....., avec l'uniforme russe de général en chef, qui me fait grand plaisir, et un sabre turc au côté : en attendant que je m'en serve, comme général ou même comme volontaire, j'ai une plume autrichienne à la main ; je suis jockey diplomatique du meilleur des ambassadeurs, de notre Cobentzel, qui ne pense nuit et jour qu'à la gloire des deux empires.

Je suis très heureux de pouvoir les servir à la fois de deux manières, *consilio manuque.* Mais me voici, en attendant, dans une chambre qui a un pied de moins que moi en hauteur, et où je pourrais de mon lit ouvrir la porte, si elle se fermait ; le poële, si j'avais du bois

* Au comte de Ségur.

pour le chauffer ; et ma fenêtre, si, au lieu de vitres, il n'y avait pas du papier et point de châssis.

Séparé du monde entier, sans lettres à écrire ni lettres à recevoir, excepté par les courriers que j'enverrai lorsque j'aurai quelque chose à dire, je chasse le souvenir de ce que j'ai laissé à douze cents lieues, et je me fais des romans de succès dans un autre genre.

Je me dis quelquefois : les bals de la Reine commencent peut-être aujourd'hui ; oui, mais nous chasserons peut-être demain les Tartares, qui peuvent passer le Bog, car il est gelé : cette rivière s'appelait autrefois Hypanis. Quel beau nom pour l'histoire ! L'Ingul même, qui passe près d'ici, est plus piquant que la Seine.

Jouissez de la présence réelle, du bonheur ineffable, d'admirer et de voir de près Catherine-le-Grand. Je n'ai pu la quitter que pour elle. Je vais combattre ses ennemis, et je ne la laisse pas au milieu des miens.

Dans quelques jours je continuerai ma lettre : comme les jours sont longs ici, cela veut dire dans quelques mois; et de même en disant *nos voisins*, nous entendons ceux qui demeurent à quelques centaines de lieues de nous.

CE 15 FÉVRIER 1788.

Point de nouvelles depuis le commencement de ma lettre, que j'envoie enfin, car il ne me paraît pas que les Tartares, qu'on nous annonce toujours, arrivent jamais; mais en revanche il nous est arrivé de Paris un prince de Nassau qui vous a *détartarisé*, en engageant votre M. de Montmorin à retirer M. de la Fitte, et à changer le système protecteur de la France en faveur des Turcs. Sa ténacité en négociation, comme aux coups de fusil, lui vaudra toujours des succès. Sa réputation, sa considération, et la logique qu'il sait, sans avoir eu le temps de l'étudier, ont bien servi vos désirs dans cette occasion importante.

Ne l'ai-je pas vu avant-hier, sabre en main, me sauver la vie? Il n'est jamais deux jours comme un autre. Voici le fait: Je me remettais de quelques accès de fièvre, car heureusement ici nous n'avons point de médecin: on me dit qu'il y avait du soleil; c'était lui que j'attendais pour ma guérison. Nassau guide mes pas hors de la triste forteresse, grande comme la main; mes gens me portent sur leurs bras, et me couchent sur l'herbe. Je m'endors aux premiers

rayons du soleil. Un serpent à qui ces mêmes rayons redonnaient la vie, aussi bien qu'à moi, veut me l'ôter, ou tout au moins m'entortiller dans ses anneaux. J'entends du bruit; c'était le prince de Nassau qui frappait sur ce serpent tant qu'il pouvait, et qui le coupait en vingt parties qui toutes remuaient encore, quoique séparées les unes des autres. On nous a amené aujourd'hui quelques prisonniers turcs : ils sont aussi ennuyeux que ceux du bal de l'Opéra. J'ai bien eu de la peine à me mettre dans la tête que ce n'étaient point des masques, et que nous étions réellement en guerre avec eux.

Hier j'ai gagné 600 ducats aux dames : il n'y en a pas d'autres ici dont je puisse m'occuper. Adieu, bon jour. Je puis vous écrire comme ce mari à sa femme : « Je n'ai personne, personne « ne m'a ; je souhaite qu'il en soit ainsi de « vous. »

Quand j'apprendrai quelque chose d'intéressant... je ne vous le manderai pas : je me souviens que je suis dans les affaires, et qu'il faut être discret. Jusqu'à présent notre secret, à tous, est bien gardé. Bon soir.

DEUXIÈME LETTRE.

ce 8 mai 1788.

D'Élisabeth-Gorod.

Ah ! mon ami, laisse-moi pleurer un instant, et lis :

Kelenack, ce 25 avril 1788.

« Nous venons de prendre Sabacz. Notre perte « a été peu considérable. Le feldzeugmeister « Rouvroy, dont vous connaissez la valeur, a « eu à la poitrine une blessure légère qui ne « l'empêche pas de s'habiller et de sortir. Le « prince Poniatowski a reçu à la cuisse un coup « de feu qui, sans toucher l'os, est pourtant « assez sérieux. Mais il faut, mon cher prince, « que je vous fasse part d'autre chose qui vous « causera d'autant plus de plaisir, que vous y « reconnaîtrez votre sang; c'est que votre fils « Charles a, en grande partie, contribué à la « réussite de cette entreprise, par les peines in- « finies qu'il s'est données en traçant les tra- « vaux de tranchée pour l'établissement des bat- « teries, et qu'il a été le premier à grimper le

« parapet, pour y faire arriver le monde : aussi « l'ai-je nommé lieutenant-colonel, et lui ai-je « conféré l'ordre de Marie-Thérèse. Je sens un « vrai plaisir à vous donner cette nouvelle, par « la certitude où je suis de la satisfaction qu'elle « vous donnera, connaissant votre tendresse « pour votre fils et votre patriotisme. Je pars « demain pour Semlin. »

JOSEPH.

Quelle modestie ! l'Empereur ne parle pas de lui : il a été au milieu du feu. Et quelle grace et quelle bonté dans le compte qu'il me rend ! Sa lettre commence par des instructions qu'il me donne, des nouvelles politiques qu'il m'apprend, ou qu'il me demande; des réflexions sur les évènements passés et à venir : elle finit par ce morceau, qui, en le relisant, me fait fondre en larmes.

Le courrier a vu l'Empereur essuyer des coups de fusil de bien bonne grace dans les faubourgs de Sabacz, et le maréchal Lacy arracher lui-même quelques palissades pour placer un canon qui, tirant sur une tourelle d'où il partait un feu continuel sur mon Charles, protégea son assaut. Le maréchal l'aurait fait pour tout

autre, à ce que je crois, mais cela avait l'air d'une bonté personnelle et paternelle.

Le maréchal était un peu fatigué : l'Empereur lui chercha un baril, le fit asseoir, et se tint debout, avec tous les généraux qui l'entouraient, pour lui rendre une espèce d'hommage. Voici une lettre de Charles lui-même :

« Nous avons Sabacz. J'ai la croix. Vous sen-
« tez bien, papa, que j'ai pensé à vous en mon-
« tant le premier à l'assaut. »

Qu'y a-t-il de plus touchant au monde ! Que n'ai-je été à portée de lui donner la main ! Je vois bien que j'ai son estime, par ces mots : *j'ai pensé à vous;* mais je l'aurais encore mieux méritée. Je suis trop ému pour continuer. Je vous embrasse, mon cher comte.

CE 15 MAI.

Solvitur acris hiems, gratâ vice veris. Le prince Potemkin est à Cherson; il installe Nassau à la tête de sa flottille, dont je me promets des merveilles. C'est encore un grand mérite du prince, de l'avoir imaginée, créée et équipée si vite.

On m'envoie des chiffres. Ah ! mon Dieu, la

drôle de chose que vous avez, vous autres ! Le diable m'emporterait cent fois plutôt que d'y rien comprendre. J'aime mieux envoyer des courriers, ou me servir de cosaques; en général cela me plaît, d'écrire tout simplement par la poste; on est lu par son Souverain sans lui adresser la lettre : c'est un moyen de risquer des confidences. On fait savoir ainsi sa joie ou son mécontentement : cela sauve de la flatterie ou de la satire; c'est un *mezzo termine* entre le madrigal affadissant et la mordante épigramme; cela dispense des représentations et des conseils, et cela ne compromet point. D'ailleurs je sais que je n'aurais que du bien à dire; et puis, j'aurai beau faire, je serai toujours facile à déchiffrer.

Je pars pour aller demander quatre pièces de vingt-quatre et quatre bataillons pour le prince de Cobourg, au maréchal Romanzow, qui est encore à sa campagne en Ukraine, ou qui arrive, je crois, en Pologne. Adieu.

Vale, et me ama.

TROISIÈME LETTRE.

DU 1 JUIN 1788.

Au Camp devant Choczim.

Vous attendez-vous à une lettre bien militaire? Il ne tient qu'à moi. Je pourrais vous parler des préparatifs du siège, qui a même un peu commencé. Voulez-vous que je vous prédise que, par la bonne intelligence et l'intelligence du prince de Cobourg, notre général autrichien, et du comte Soltikoff, notre général russe, la place sera prise? je vous le prédis; mais ne me demandez pas comment. L'on fera sauter quelques magasins, l'on donnera quelque assaut. Nous aurons Choczim, j'en suis sûr; que cela vous suffise. Et quand cela sera arrivé, je pourrai dire : « Et j'ai même à sa prise un peu contri-« bué; » car c'est grace à mes instances et à mes voyages d'une armée à l'autre, et même à plusieurs petits corps détachés, que j'ai obtenu six mille Russes pour nous y aider. Je ferai comme celui qui, entendant faire l'éloge d'un beau sermon, dit : « Eh bien, messieurs, c'est moi qui « l'ai sonné. » Déja nos braves housards ont

soumis et balayé la Moldavie; ils en ont pris l'Hospodar et la capitale. Quatre compagnies de héros, dont le plus jeune a soixante-cinq ans, ont repoussé, battu, défait, un corps de quatre mille Turcs.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde qui vient de me mener reconnaître Choczim, à une demi-portée de canon. Je crois même que les janissaires ont eu la vue assez bonne pour trouver que madame de Witte était meilleure à enlever qu'un général autrichien. Nos chasseurs ont tué deux Turcs qui voulaient passer le Niester à la nage pour nous voir de plus près. Tremblant pour les jours de la plus belle créature qui existe, j'ai obtenu d'elle, avec bien de la peine, qu'elle me reconduisît à sa forteresse polonaise. Vous aurez de la peine à entendre d'ici la trompette des combats, car vous êtes bien loin; mais celle de la renommée arrivera, j'espère, jusqu'à vous.

QUATRIÈME LETTRE.

CE 2 JUILLET 1783.

Au Camp devant Oczakow.

Nous sommes arrivés ici le même jour que le maréchal Munich, il y a quarante-un ans ; et si l'on voulait, comme lui, ne douter de rien, nous serions de même dans trois jours dans la place, quoiqu'elle soit tout à la fois à présent un camp retranché et une forteresse. Mais qu'y a-t-il de difficile pour des Russes ? Quel beau jour que celui de notre arrivée ! Nous avons fait rentrer bien vite les Spahis qui étaient dehors, et nous avons tout reconnu. Un plus beau jour encore, c'est celui où j'étais comme l'ange de l'*Apocalypse*, un pied sur l'eau, pendant le combat naval, et l'autre sur terre. Pendant ce temps-là la ville était en feu, et deux vaisseaux turcs sautaient en l'air. Quelle belle et affreuse illumination ! C'était un peu avant le jour. On n'a jamais vu une si magnifique horreur, un spectacle si imposant et si terrible. Nous en avons tous les jours de gais et qui ne sont heureusement pas si superbes : comme, par exemple, des escar-

mouches de Spahis, des chasses de *Guirlanghis*, etc. Voulez-vous un triste exemple de la prédestination? Le prince Potemkin me dit : « Allons voir une expérience de nouveaux mor-« tiers. J'ai ordonné qu'une chaloupe vînt nous « chercher pour nous conduire au vaisseau sur « lequel l'expérience doit se faire. » Nous cherchons sur le bord du Liman ; point de barque, on avait oublié d'en commander une. L'expérience commence et réussit. Mais on croit apercevoir que quelques chaloupes ennemies, attachées à des anneaux, sous les murs de la place, s'en détachent pour venir à nous. On veut se mettre en défense : on ne réfléchit pas à la poudre étendue sur le pont et couverte seulement par une voile; on en prend sans précaution pour tirer sur ces barques, qu'aux premiers rayons de l'aurore on croyait voir s'avancer. Le feu prend : le vaisseau, un lieutenant-colonel, un major et soixante hommes sautent en l'air, sous nos yeux; et le Prince et moi, nous en aurions fait autant si le ciel, m'a-t-il dit tout de suite avec autant de confiance que de dévotion, ne faisait un cas particulier de lui, et ne veillait pas nuit et jour à sa conservation.

Je suis charmé de cette attention du ciel pour

lui, et d'en avoir profité; je souhaite qu'elle dure, car vous savez combien j'aime ce prince, un homme rare, toujours occupé de notre grande Impératrice, et bien utile à son immense empire, dont il est l'emblème. Il est aussi composé de déserts et de mines d'or et de diamants.

Voulez-vous que je vous fasse pitié? Nous n'avons pas d'eau; nous sommes mangés des mouches; nous sommes à cent lieues d'un marché. Voulez-vous que je vous fasse envie? Nous faisons une chère excellente; nous ne buvons que du vin, et du bon. Nous nous couchons quatre heures après dîner. Nous avons ici trois des plus belles femmes de l'Empire qui sont venues voir leurs maris. Nous nous réveillons pour prendre des glaces et du sorbet excellent. Le soir, nous avons toute la musique du Prince, cette musique nombreuse et singulière, dirigée par le fameux et admirable Sarti. Mais combien cela durera-t-il? une mauvaise nouvelle, et l'amour et l'harmonie iront au diable.

Ne l'ai-je pas dit? On a perdu un peu de monde par une sortie de l'ennemi. Le Prince a mis son mouchoir, trempé dans de l'eau de lavande, autour de son front; signe, comme vous

savez, d'hypocondrie et de mal de tête, vrai ou supposé. Tout le monde est parti : et nous voilà plus tristes que jamais.

Vous m'avez écrit, mon cher S..., deux lettres charmantes. Recommencez donc ; j'en ai plus besoin que jamais. Mais le moyen d'en avoir ! On attend à Pétersbourg nos courriers. Le Prince les fait attendre, un mois souvent, à la porte de sa tente, pour signer leur *podoroch*, et remet ce prodigieux travail d'un jour à l'autre.

Adieu : et par cette raison-là, ma lettre ne partira peut-être que dans six semaines. Dites au comte Cobentzel que les femmes qui sont ici, et tous les hommes de l'armée, et tout ce qui le connaît enfin, l'aime à la folie, pour son amabilité et son obligeance, comme ceux qui servent bien l'Empereur doivent l'aimer pour les services qu'il rend à son maître. Partagez-vous tous les deux les assurances de ma tendre amitié.

CINQUIÈME LETTRE.

CE 1 AOUT 1788.

Au Camp sous Oczakow.

C'EST dans ma tente, sur le bord de la mer Noire, pendant une nuit brûlante qui m'empêche de dormir, que je me retrace toutes les choses extraordinaires qui se passent sous mes yeux. Je viens de voir gagner quatre batailles navales à un volontaire qui, depuis l'âge de quinze ans, a su acquérir de la gloire par des aventures brillantes : brave et joli petit aide-de-camp d'un général qui l'employa beaucoup, lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons, courtois chevalier, vengeant les injures des femmes, ou redressant les torts de la société; quittant, pour faire le tour du monde, tous les plaisirs, dont il est dédommagé un instant par la Reine d'*Otaïti*, en Asie; tuant des monstres, comme Hercule : de retour en Europe, colonel d'un régiment d'infanterie française et d'un régiment de cavalerie allemande, sans savoir l'al-

lemand; chef d'une expédition, capitaine de vaisseau, presque brûlé et noyé au service d'Espagne, major-général de l'armée espagnole, officier-général au service de trois pays dont il ne sait pas la langue, et le plus brillant vice-amiral qu'ait jamais eu la Russie. On lui refuse l'existence qui lui est due, et il s'en est fait une en attendant que les lois lui accordent celle qui lui appartient.

Nassau-Siegen par la naissance, est devenu *Nassau Sieger* par ses exploits. Vous savez que *Sieger*, en allemand, signifie *vainqueur* en français. Il a été reconnu à Madrid ancien Grand d'Espagne, sans s'en douter; en Allemagne, il est prince de l'Empire, quoique ses États aient été donnés à un autre. Si l'injustice ne l'en avait pas privé, il aurait dépensé pendant quelque temps, sur des sangliers, et peut-être des braconniers, son caractère fougueux; mais son goût pour le danger l'aurait bientôt averti de ce qu'il pouvait valoir à la guerre.

Quelle est donc sa sorcellerie? Son épée est sa baguette de sorcier; son exemple est son grimoire. Et puis, son épée est encore son interprète, car il s'en sert pour indiquer la ligne la plus courte quand il s'agit d'attaquer. Des

yeux, quelquefois aussi terribles pour les amis que pour les ennemis, achèvent l'explication. Sa manœuvre est dans son coup d'œil, son talent dans une expérience que son ardeur lui a fait chercher; sa science dans des ordres courts, concis et clairs, qu'il donne un jour de bataille, et qui sont toujours faciles à traduire et à comprendre; son mérite, dans la justesse de ses idées; ses ressources, dans un grand caractère bien prononcé qu'on lit sur sa figure; et ses succès, dans un courage, sans égal, de corps et d'esprit.

Je vois un commandant d'armée (le prince Potemkin), qui a l'air paresseux, et qui travaille sans cesse; qui n'a d'autre bureau que ses genoux, d'autre peigne que ses doigts; toujours couché, et ne dormant ni jour, ni nuit, parce que son zèle pour la Souveraine, qu'il adore, l'agite toujours, et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'inquiète, par l'idée qu'il coûte la vie à quelques uns de ses soldats. Peureux pour les autres, brave pour lui; s'arrêtant sous le plus grand feu d'une batterie pour y donner ses ordres, cependant plus *Ulysse* qu'*Achille;* inquiet avant tous les dangers, gai quand il y est; triste dans les plaisirs; malheu-

reux à force d'être heureux, blasé sur tout, se dégoûtant aisément; morose, inconstant; philosophe profond, ministre habile, politique sublime, ou enfant de dix ans; point vindicatif, demandant pardon d'un chagrin qu'il a causé, réparant vite une injustice; croyant aimer Dieu; craignant le diable, qu'il s'imagine être encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin; d'une main faisant des signes aux femmes qui lui plaisent, et de l'autre des signes de croix; les bras en crucifix au pied d'une figure de la Vierge, ou autour du cou d'albâtre de sa maîtresse; recevant des bienfaits sans nombre de sa grande Souveraine, les distribuant tout de suite; acceptant des terres de l'Impératrice, les lui rendant ou payant ce qu'elle doit sans le lui dire; vendant et rachetant d'immenses domaines pour y faire une grande colonnade et un jardin anglais, s'en défaisant ensuite; jouant toujours ou ne jouant jamais, aimant mieux donner que payer ses dettes; prodigieusement riche sans avoir le sou; se livrant à la méfiance ou à la bonhomie, à la jalousie ou à la reconnaissance, à l'humeur ou à la plaisanterie; prévenu aisément pour ou contre, revenant de même; parlant théologie à ses généraux, et guerre à ses

archevêques ; ne lisant jamais, mais sondant tous ceux à qui il parle, et les contredisant pour en savoir davantage ; faisant la mine la plus sauvage, ou la plus agréable ; affectant les manières les plus repoussantes, ou les plus attirantes ; ayant enfin tour-à-tour l'air du plus fier satrape de l'Orient, ou du courtisan le plus aimable de Louis XIV ; sous une grande apparence de dureté, très doux en vérité dans le fond de son cœur ; fantasque pour ses heures, ses repas, son repos et ses goûts ; voulant tout avoir comme un enfant, sachant se passer de tout comme un grand homme ; sobre, avec l'air gourmand ; rongeant ses ongles, des pommes ou des navets ; grondant ou riant, contrefaisant ou jurant, polissonnant ou priant, chantant ou méditant ; appelant, renvoyant, rappelant vingt aides-de-camp sans leur rien dire ; supportant le chaud mieux que personne, en ayant l'air de ne songer qu'aux bains les plus recherchés ; se moquant du froid en ayant l'air de ne pouvoir se passer de fourrures ; toujours sans caleçon ; en chemise, ou en uniforme brodé sur toutes les tailles ; pieds nus, ou en pantoufles à paillons brodés ; sans bonnet ni chapeau, c'est ainsi que je l'ai vu une fois aux coups de fusil ;

tantôt en mauvaise robe de chambre, ou avec une tunique superbe, avec ses trois plaques, ses rubans et des diamants gros comme le pouce autour du portrait de l'Impératrice : ces diamants semblent placés là pour attirer les boulets; courbé, pelotonné quand il est chez lui, et grand, le nez en l'air, fier, beau, noble, majestueux ou séduisant quand il se montre à son armée, tel qu'*Agamemnon* au milieu des rois de la Grèce.

Quelle est donc sa magie? Du génie, et puis du génie, et encore du génie : de l'esprit naturel, une mémoire excellente, de l'élévation dans l'ame, de la malice sans méchanceté, de la ruse sans astuce ; un heureux mélange de caprices dont les bons moments, quand ils arrivent, lui attirent les cœurs ; une grande générosité, de la grace et de la justesse dans ses récompenses ; beaucoup de tact, le talent de deviner ce qu'il ne sait pas; et une grande connaissance des hommes.

Je vois un cousin de l'Impératrice *, qu'on croirait le plus mince officier de son armée, à sa modestie et à sa simplicité sublime : il est

* Le Prince d'Anhalt-Bernbourg.

tout, et ne veut rien paraître; il réunit tous les talents, toutes les qualités imaginables : amoureux des coups de fusil et de ses devoirs; s'exposant une fois plus qu'il ne le doit; faisant valoir les autres, leur attribuant ce qui lui est dû; plein de délicatesse dans l'ame et dans l'esprit; du goût le plus fin et le plus sûr; aimable, doux, ne laissant rien échapper; prompt à la repartie et à la conception; rigide dans ses principes; indulgent pour moi seul, mais sévère pour lui et pour les autres; prodigieusement instruit, enfin un véritable génie pour la guerre.

Je vois un phénomène de chez vous, et un joli phénomène : un Français de trois siècles. Il a la chevalerie de l'un, la grace de l'autre, et la gaîté de celui-ci. François Ier, le grand Condé, et le maréchal de Saxe, auraient voulu avoir un fils comme lui. Il est étourdi comme un hanneton au milieu des canonnades les plus vives et les plus fréquentes, bruyant, chanteur impitoyable, me glapissant les plus beaux airs d'opéra, fertile en citations les plus folles au milieu des coups de fusil, et jugeant néanmoins de tout à merveille. La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolie ardeur, comme on l'est à la

fin d'un souper. Ce n'est que lorsqu'il porte un ordre, et donne son petit conseil, ou prend quelque chose sur lui, qu'il met de l'eau dans son vin. Il s'est distingué aux victoires navales que Nassau a remportées sur le Capitan-Bacha : je l'ai vu à toutes les sorties des janissaires et aux escarmouches journalières avec les Spahis; il a déja été blessé deux fois. Toujours Français dans l'ame, il est Russe pour la subordination et pour le bon maintien. Aimable, aimé de tout le monde, ce qui s'appelle un joli Français, un joli garçon, un brave garçon, un seigneur de bon goût de la cour de France : voilà ce que c'est que Roger de Damas.

Je vois des Russes à qui l'on dit, soyez cela, et qui le deviennent; qui apprennent les arts libéraux comme le *Médecin malgré lui* a fait ses licences; qui sont fantassins, matelots, chasseurs, prêtres, dragons, musiciens, ingénieurs, comédiens, cuirassiers, peintres et chirurgiens.

Je vois des Russes, qui chantent et dansent dans la tranchée, où ils ne sont jamais relevés, et au milieu de coups de fusil et de canon, de la neige et de la boue; adroits, propres, attentifs, respectueux, obéissants, et cherchant à lire dans les yeux de leurs officiers ce

qu'ils veulent ordonner, pour les prévenir.

Je vois des Turcs, qui passent pour n'avoir pas le sens commun à la guerre, et qui la font avec une espèce de méthode : éparpillés pour que l'artillerie et le feu des bataillons ne puissent pas être dirigés sur eux; visant à merveille, et tirant toujours sur des objets réunis; dissimulant par cette tiraillerie leur espèce de manœuvres; cachés dans tous les ravins, les creux, ou sur des arbres, ou bien s'avançant au nombre de quarante ou cinquante avec un drapeau qu'ils courent vite planter en avant, pour gagner du terrain : ils font tirer les premiers le genou en terre, ils les font aller en arrière recharger leurs armes, et se succéder sans cesse ainsi, jusqu'à ce qu'ils courent encore porter leur tourbillon et leurs drapeaux en avant. Ces drapeaux sont dans une espèce d'alignement, pour qu'aucune tête de ces petites troupes n'en couvre une autre. Imaginez des hurlements affreux, des cris d'*Allah*, encourageant les Musulmans, effrayant les chrétiens, et des têtes coupées ajoutées à cela, qui font, à ce qui me semble, un terrible effet. Où diable mon père et trois oncles, qui ont fait la guerre aux Turcs, ont-ils pris qu'ils marchaient comme volent les

oies, en tête de porc, ou dans la forme du *cuneus* des anciens, comme cela :

Je n'ai rien vu qui me fasse croire que cela ait jamais existé. Tout ce que je vois n'est-il pas assez singulier ? N'est-ce pas l'extraordinaire que je vous ai annoncé ? J'ai parlé dans ma première lettre à un courtisan russe, et à un ministre français ; à mon ami, dans la seconde ; à un homme de lettres, dans la troisième. Je vais parler dans la sixième à une espèce de militaire, car je crois que vous portez encore quelquefois l'uniforme.

SIXIÈME LETTRE.

CE 1 SEPTEMBRE 1788.

Au Camp devant Oczakow.

Après avoir beaucoup réfléchi sur la manière de conserver l'offensive et la défensive à la fois vis-à-vis des Turcs, il me semble que je viens d'en trouver le moyen, en évitant les reproches qu'on me fait pour mon goût des masses, que je n'ai, au reste, que proportionnément à mon antipathie pour les carrés.

Leur angle mort, défectueux comme capitale d'un bastion, l'impossibilité de marcher en conservant ces angles, et de ne pas avoir un carré déjeté par conséquent, et ouvert en quelque endroit; l'impossibilité que ce carré puisse passer partout, et que les deux flancs marchent d'un pas égal; le vide qui s'y trouve, malgré les chevaux, les chariots, les valets, les officiers d'état-major, les généraux qui ne peuvent qu'augmenter encore la confusion; le peu de profondeur des trois rangs, si aisés à percer par des Spahis, que quelques gouttes d'opium et

l'ardeur des chevaux suffisent pour emporter : tout cela suffit pour me faire prendre les carrés en guignon.

Les Turcs m'ont fait faire une autre réflexion très importante. Ils courent, ils grimpent, ils sautent, parce qu'ils sont armés et habillés à la légère. Le poids que portent les sots chrétiens les empêche presque de se mouvoir.

Qu'ils aient un fusil extrêmement léger et court; et au lieu d'une baïonnette lourde qui, toujours au bout de leur fusil, incommode plus les voisins que les ennemis, qu'ils aient une espèce de baguette pliée en deux, dans les bois du canon, dont la moitié soit affilée en pointe très longue et puisse servir de pique. Avec un ressort on fera partir cette moitié pointue qui dépassera le bout du fusil de plus de deux pieds et demi, de sorte que même celle du troisième rang dépassera le premier.

Puisqu'on sait à présent la nécessité de marcher aux Turcs à l'arme blanche, il faut donc en inventer une autre que celle qu'on a employée jusqu'ici, car le deuxième et le troisième rang n'en peuvent pas faire usage.

Qu'on ait en bandoulière un sabre comme les *handschar* des janissaires, avec la tête de la

poignée creusée, pour appuyer le fusil et bien viser. Un sabre inspire l'élan du courage au moment où on le tire du fourreau. Que l'on fonce sur l'ennemi, ou que l'on saute dans un retranchement, le fusil en bandoulière; car on a souvent besoin alors de ses deux mains.

On m'avait dit que les Turcs combattaient les bras nus, pour les avoir plus libres, et mieux faire sauter les têtes. Je le crois bien : ils n'ont ni chemises, ni bas, souvent même ils n'ont pas de souliers, et, à la réserve d'un petit gilet et d'une grande culotte, ils sont nus tout à fait, sans doute pour être plus lestes dans les grandes chaleurs des pays où ils font la guerre. Mais comme la réflexion n'est pas leur fort, ils ne s'habillent pas autrement dans les plus grands froids, quand on les enferme dans leurs villes, ou quand on fait une campagne d'hiver.

Lorsque notre soldat sera plus léger, plus beau, plus paré, plus élancé, plus tôt vêtu, et avec les cheveux en tresse ou retroussés, il sera bien plus brillant un jour de bataille. Il aura l'avantage sur les Turcs, qui ont mal à propos un fusil bien long, deux ou trois pistolets, deux sabres et un poignard; et sur les chrétiens, qui

se servent d'armes gênantes dont je voudrais les débarrasser.

Ayons des tentes aussi bien entendues que celles des Musulmans, la même foi à la prédestination, s'il est possible, et tâchons de donner de même des outils à la cavalerie, qui, allant plus vite que l'infanterie, construit les retranchements, afin que celle-ci, en arrivant, n'ait qu'à les garnir en s'y campant.

Qu'il soit défendu à l'armée de prononcer *Néboïsse*, ce mot qui veut dire : *n'ayez pas peur*, et que les Turcs, qui n'ont pourtant pas l'air plaisant, prononcent en coupant la tête. J'ai remarqué qu'il fait un effet étonnant sur les chrétiens. D'ailleurs cette coutume de couper les têtes ne fait pas grand mal aux morts, et fait quelquefois grand bien aux blessés : elle doit empêcher du moins qu'on ne se rende prisonnier.

Qu'on en parle une fois, si l'on veut, au soldat, pour lui faire concevoir ce que je viens de dire ; et puis qu'il n'en soit plus jamais question. Qu'on le prévienne des hurlements des infidèles, et de leurs caracolades, inutiles pour nous et nuisibles pour eux : avec mon ordonnance, nous pourrons, sans crainte, nous laisser en-

tourer de ces nuages de Spahis, qui bourdonnent autour de nous comme des guêpes. Cela ne sert qu'à fatiguer leurs chevaux; et, après leur avoir laissé faire leurs courbettes, leurs sauts, leurs lançades, leur espèce de manège et de croupe au mur, ils ne sont plus en état de résister à une attaque. C'est comme cela que les Turcs estropient tous leurs chevaux, et qu'au bout de deux heures ils sont sur les dents. C'est aux housards et aux cosaques à les exciter à ce manège en les agaçant. En général, je crois qu'il ne serait pas mauvais d'attaquer l'infanterie. Les janissaires chargent si lentement qu'ils n'auraient pas le temps de faire une seconde décharge. Quand même des fantassins blessés, ou fatigués, ou en désordre, seraient attaqués par des Spahis dans une plaine, ils n'ont qu'à se réunir quatre ou cinq, se mettre dos à dos, présenter la baïonnette, et se retirer ainsi : il est impossible qu'ils soient sabrés. Il faut vis-à-vis de toutes les troupes du monde, conserver sa tête, mais surtout vis-à-vis de ces gens-ci; car si on la perd au moral, c'est alors qu'on la perd au physique. Tout ce qu'on dit de leur opium et de la fureur qu'il inspire, est un conte. Peut-être que les officiers s'en servent

quelquefois, mais il est trop cher pour le simple Turc, et je n'en ai jamais vu qui en eussent pris.

La mine et le costume des fiers Ottomans sont plus respectables que l'air gêné et souvent le mauvais visage des Chrétiens. Les Turcs sont tout à la fois l'ennemi le plus dangereux et le plus méprisable qu'il y ait au monde : dangereux si on le laisse attaquer, méprisable si on le prévient. Sur les hauteurs comme dans les bois, ils ont jusqu'à présent l'avantage sur nous, parce qu'ils courent à l'attaque avec confiance, sachant que nous n'en avons pas en nous-mêmes quand nous sommes ainsi postés. Nos soldats, allégés comme je le propose, se tireraient aussi bien d'affaire que les Turcs. Ceux-ci ne sont pas en état de connaître l'avantage de leur position, ou si, par hasard, ils le sentent, ils seront étonnés de s'y trouver attaqués : on aura alors aussi bon marché d'eux qu'en plaine. Je crois que le grand art, dans une guerre comme celle-ci, est d'étonner et de frapper des coups inattendus.

Ils ne connaissent que deux ruses de guerre, et se croient bien fins quand ils les emploient. L'une est de faire tirer tous les canons en signe de réjouissance d'une prétendue bataille qu'ils

ont gagnée, ou d'une ville qu'ils ont prise, je ne sais où ; et l'autre, de faire prendre un de leurs courriers avec la fausse nouvelle que dix ou trente bachas arrivent pour les renforcer de deux ou trois cent mille hommes. En compensation de ces deux enfantillages, ils ont deux usages excellents : l'un, c'est de faire retrancher leurs camps par les Spahi, ainsi que je l'ai dit ; et l'autre de faire des trous dans la terre ou dans un retranchement, pour se mettre à couvert des boulets de canon. Chaque homme a son creux, où il reste tapi jusqu'à la fin de la canonnade.

On ne peut pas dire positivement ce qui est infanterie et cavalerie. Le Spahis qui a perdu son cheval va se ranger parmi les fantassins. Le fantassin qui en a gagné, pris ou acheté un, va se ranger parmi les Spahis. Aussi ceux-ci tirent à merveille : et quand ils voient que leur feu peut faire effet, ils se servent beaucoup de leurs fusils ; mais ils ne s'y prennent pas comme la cavalerie chrétienne, qui a toujours tort quand elle en fait usage. Le Spahi saute légèrement à bas de son cheval, tire son coup de fusil et remonte à cheval avec la même agilité.

Ce qui fait que nous voyons souvent de grands

traits de courage de la part du Musulman, c'est qu'il ne se bat jamais sans en avoir envie. Ce n'est qu'en bonne santé, en bonne humeur, et souvent après avoir pris du café, qu'il s'arme pour aller au combat. Il attend même souvent un beau jour, et un beau soleil. Au commencement du siège, je me levais à la pointe du jour, qui, dans nos armées européennes, est souvent l'heure d'une entreprise. A présent je ne me gêne plus. La bonne compagnie, que je reconnais aux beaux chevaux et aux couleurs tranchantes des vêtements, ne sort jamais avant dix heures, pour engager une affaire. De tout le siège, les Turcs n'ont fait qu'une seule petite entreprise de nuit, parce qu'apparemment ils avaient besoin d'une tête de général, qu'ils sont venus couper à M. Maximowitz.

L'Autrichien et le Russe ne sont pas consultés sur l'heure; la liberté qu'on laisse aux Turcs à cet égard fait que la moitié de leur armée ne se trouve pas à la bataille, dont le sort dépend toujours des premiers *Bravi*, qui, lorsqu'ils sont dégoûtés, dégoûtent tout de suite ceux qui les suivent.

Leur artillerie, dans les sièges, est servie par les premiers soldats qui se lèvent, et qui vont

tirer leur coup de canon pour s'amuser. L'instinct des Turcs, qui vaut souvent mieux que l'esprit des Chrétiens, les rend adroits et capables de faire tous les métiers à la guerre; mais ils n'ont que la première réflexion, ils ne sont pas susceptibles de la seconde, et, après avoir dépensé leur moment de bon sens, assez droit, assez juste, ils tiennent du fou et de l'enfant. J'en ai examiné la cause. C'est, je crois, l'usage immodéré et continuel d'un café épais, et le nuage de fumée de tabac dans lequel ils sont toujours. Cela interrompt et abat toutes les facultés de l'esprit.

Leur ferveur religieuse redouble à mesure du danger. Leurs cris de *hechter-allah* (c'est-à-dire un seul Dieu) augmentent tous les jours, et l'on est sûr que, quelque bruit qu'on fasse en ouvrant la tranchée, on n'est pas entendu. On a toujours pour soi la première nuit, qui certes est la plus intéressante.

Je crains de vous déplaire en vous disant du mal des Infidèles, et de choquer un ministre d'un roi très chrétien en lui parlant de guerre et de mécréants. Je finis, et vous embrasse de tout mon cœur.

SEPTIÈME LETTRE.

CE 1 OCTOBRE.

Du même Camp.

Nous ne serions plus ici, si les deux grandes armées des deux empires n'avaient pas été si long-temps en compliments, à qui passerait l'une le Bog, et l'autre la Save; et, si j'avais été cru, elles se donneraient à présent la main à Nicopoli, au centre des états du Grand-Seigneur. Tâchez d'attraper quelque part mes relations.

Sait-on à Pétersbourg la mort d'Ivan Maxime? pour qui la rime et la raison vous ont inspiré ce joli couplet, qui finissait par :

Son cœur peut être à la vertu,
Mais son visage est bien au crime.

Il a été tué derrière nous, d'un boulet de canon qui a passé entre le prince Potemkin et moi.

J'ai vu, il y a quelques semaines, le prince de Nassau arriver bien à propos avec les chaloupes canonnières, car il a sauvé mon cher prince

d'Anhalt, qui, sans lui, aurait été tourné et battu, malgré tout ce qu'il avait fait d'héroïque.

On est pris en se promenant, par les canonnades, comme par la pluie : elles commencent, pour la plupart, aussi ridiculement qu'elles finissent, sans savoir pourquoi, après avoir duré quatre ou cinq heures.

Quand elles ont lieu de nuit, c'est le plus superbe des spectacles. C'est au peintre que je parle à présent. Imaginez deux lignes de feu qui déchirent le firmament, deux rideaux enflammés, tout l'air embrasé, et un ciel qui ressemble diablement à l'enfer.

Votre vie, mon cher S..., ressemble, en revanche, au paradis. Vous n'avez brûlé que pour de jolies femmes : et moi j'ai grillé six mois, absolument grillé pour ces vilains Turcs. Quand j'entendais un peu de vent, j'ouvrais ma porte : et comme ce vent ne m'apportait que des bouffées de fournaise ardente, je la refermais au plus vite. Les serpents, les lézards et les tarentules se glissent quelquefois dans ma tente, à travers les herbes, plus hautes que moi, qui nous entourent. Une de ces tarentules a piqué dernièrement un officier de chevau-légers, à qui on a été obligé de couper le bras. Le tonnerre a

tué un autre officier dans sa tente, ainsi que plusieurs soldats : il tombait presque tous les jours dans le camp.

A présent nous avons un froid de chien. Le bois pour faire la cuisine commence à nous manquer. Je brûle déja tous mes chariots : un timon pour me faire à dîner, et une petite roue pour mon souper.

Je reçois de fort mauvaises nouvelles de chez nous. Quelques généraux se sont trompés dans le Bannat. Heureusement que le maréchal Lacy, par son activité et son intrépidité ordinaire, a tout réparé, sauvé, raccommodé. Il voulait même encore, en revenant, prendre Belgrade.

Faut-il vous raconter des accidents? J'ai vu sauter un magasin à poudre à Kinburn : plusieurs officiers-généraux d'état-major, et plus de quatre ou cinq cents hommes, ont été tués ou blessés. J'ai vu sept chasseurs qui dormaient sur le bord de la mer, près de ma tente, tués par l'imprudence de quelqu'un qui s'est approché avec une lumière d'un canon qu'il ne croyait pas chargé. Voulez-vous du pittoresque? Quatre-vingts voiles que le Capitan-Bacha s'est donné la peine de nous amener près de l'île fortifiée de Berezan. Je l'ai vu, l'autre jour, lui-

même, très près de la côte, avec sa belle barbe blanche, la sonde à la main, comme s'il voulait nous tourner par une descente. Il nous annonce aujourd'hui à grand bruit les mauvaises nouvelles dont je vous ai parlé, et qui sont déja réparées. Il est plaisant de faire une si longue canonnade pour cela! Elle me donne de l'humeur. Je finis : je crois que je m'en vais à l'armée du maréchal Romanzow, en Moldavie, pour tâcher qu'on nous aide un peu dans ce pays-là, en nous faisant prendre encore cette année la Valachie, chose fort aisée; on pourrait même s'emparer d'Ismaël, de Braïlow, et de Galatz, chose fort possible pour une armée de héros, c'est-à-dire une armée de Catherine-le-Grand. Je vous embrasse de tout mon cœur.

HUITIÈME LETTRE.

CE 1 DÉCEMBRE 1788.

Au Camp devant Robaiaï-Mohilaï
ou plutôt à Jassy, où j'ai mon
Quartier.

Ton ami, respirant du fracas dês conquêtes,
Parlera de Boyards qu'il invite à ses fêtes.

JE comptais faire une belle relation d'une victoire aisée à remporter sur le Sultan Gheraî, prince *in partibus* de la Crimée, sur Ibrahim Nazir, et sur le seraskier d'Ismaël. Les Turcs, qui ont toujours, ainsi que le gibier, les mêmes passages et les mêmes retraites, se rassemblent au commencement de chaque guerre dans le camp de Robaiaï-Mohilaï, camp fameux à la vérité. Cette fois-ci ils ont eu l'adresse de l'occuper tout de travers, et y auraient été facilement pris et battus si l'on avait voulu. J'avais compté sur la fête de saint Grégoire, patron du prince. Mais je suis toujours *vox clamans in deserto*.

Je pourrais vous envoyer un portrait aussi piquant que les autres, mais je le garde pour

moi. Les quinze ou vingt mille hommes qu'on faisait passer pour cinquante, viennent de partir. Je me trouve dans un pays qui me paraît enchanté, après la nouvelle Servie, la patrie des Nogays et des Budgiack, la Tartarie et les environs de la Bessarabie, que je viens de quitter.

Un hiver affreux, dans une chaumière située au milieu d'une redoute de boue et de neige : une campagne de six mois, sans voir autre chose que le ciel, la mer, et des herbes dans une plaine de trois cents lieues, en voilà assez pour me faire trouver tout superbe après cela.

Depuis mon départ d'Élisabeth-Gorod, je n'avais pas rencontré une maison, ni un arbre, excepté dans les jardins du Bacha, près du retranchement d'Oczakow : j'ai embrassé là quelques arbres sous le plus grand feu de la place, tant j'ai eu de plaisir à les revoir ! J'y ai même cueilli et mangé d'excellents abricots.

Une eau verte comme les cadavres de cinq mille Turcs tués, brûlés, noyés par le prince de Nassau, étaient la seule boisson que nous eussions eue pendant cinq mois : ou bien de l'eau de la mer Noire, qui n'est pas aussi salée que celle des autres mers.

Vous faites-vous une idée de mon bonheur,

de trouver une fontaine charmante, sur la hauteur, avant de descendre dans Jassy? J'ai baisé l'eau avant de la boire, et je l'ai dévorée des yeux avant d'en arroser mes lèvres, qui, depuis si long-temps, n'avaient été mouillées par rien d'agréable. Je suis logé dans un de ces superbes palais que les boyards bâtissent dans un goût oriental, et dont plus de cent cinquante s'élèvent au dessus des autres édifices de la capitale de la Moldavie. Lisez-en la description dans mon ouvrage sur les jardins.

Des femmes charmantes, presque toutes de Constantinople et d'anciennes familles grecques, sont assises négligemment sur leurs divans, la tête tout-à-fait en arrière ou soutenue par un bras d'albâtre. Les hommes qui leur font des visites sont presque couchés à côté d'elles. Une jupe extrêmement légère, courte et serrée, couvre légèrement leurs charmantes formes, et une gaze dessine à merveille les jolis contours de leur sein. Elles portent sur leur tête une étoffe noire ou couleur de feu, éclatante par les diamants qui ornent cette espèce de turban ou de bonnet. Les perles du plus beau blanc parent leur cou et leurs bras : elles les entourent aussi quelquefois avec des réseaux de gaze, garnis

de sequins ou de demi-ducats : j'en ai vu jusqu'à trois mille sur le même habit. Le reste de leur vêtement oriental est d'étoffes brodées ou travaillées en or et en argent, et bordé de pelisses précieuses, ainsi que l'habit des boyards, qui ne diffère de celui des Turcs que par le bonnet qu'ils mettent au-dessus de leur calotte rouge, et qui ne ressemble pas à un turban.

Les femmes des boyards ont sans cesse à la main, ainsi que les sultanes, une espèce de chapelet de diamants, de perles, de corail, de lapis-lazuli, d'agate ou de bois rare, qui leur sert de maintien, comme l'éventail pour nos femmes. Elles jouent avec cela, entretiennent l'agilité de leurs doigts, dont les ongles sont peints en carmin, comptent les grains, et s'en sont fait, à ce qu'on dit, un langage pour leurs amants. J'ai cru même surprendre quelques regards de maris, curieux de savoir peut-être si je ne connaissais pas déja un peu ce joli alphabet de galanterie. Les heures d'un rendez-vous s'apprennent ainsi fort aisément. Mais comment peut-il y en avoir? Sept ou huit serviteurs des boyards et autant de jeunes filles qui servent leurs femmes; les uns et les autres, jeunes et d'une figure charmante, sont toujours dans les appar-

tements ; leur costume ne diffère qu'en richesse de l'habillement des maîtres de la maison. Chacun et chacune a son département : l'un d'eux apporte, dès qu'on entre pour faire une visite, une et jusqu'à quatre pipes. L'une d'elles apporte une soucoupe et une petite cuillère avec des confitures de rose. Un autre brûle des parfums, ou verse des essences qui embaument le salon. L'un d'eux apporte une tasse de café, l'une d'elles un verre d'eau; et cela se répète chez vingt boyards, le même jour, si l'on va les voir. Ce serait une grande malhonnêteté de se refuser à ces politesses.

On est bien couché ici; il y fait chaud. Je suis habillé comme les boyards. Je vais souvent chez eux pour penser sans distraction, car je ne sais que quelques mots valaques, et point du tout le grec que parlent ces dames ; elles méprisent la langue de leurs époux. D'ailleurs, les boyards parlent peu. La crainte qu'ils ont des Turcs, l'habitude d'apprendre de mauvaises nouvelles, et l'empire qu'exercent sur eux le divan de Constantinople et l'hospodar, les ont accoutumés à une tristesse invincible. Cinquante personnes, qui se rassemblent tous les jours dans une maison ou dans l'autre, ont l'air d'attendre

le fatal cordon, et on entend dire à tout moment : « Ici mon père fut massacré par ordre de « la Porte, et ici ma sœur par ordre du prince. »

Quand je dis que je vais chez les boyards pour penser, j'y vais plutôt pour ne pas penser; car à la quatrième pipe, je deviens tout-à-fait Turc. Je suis nul, je n'ai plus d'idées : et c'est ce que je puis faire de mieux, étant loin de vous et de ce que j'aime.

J'estime assez l'air religieux avec lequel les jeunes gens, souvent des deux sexes, laissent leurs babouches au bas du premier gradin, pour ne pas gâter les beaux tapis et souiller le sanctuaire où reposent leurs maîtres. Après avoir fait l'office de leur charge, ils s'en retournent à reculons reprendre leurs babouches et s'asseoir dans un coin, sur leurs genoux. J'aime qu'on n'ait point à sonner ou à crier sans cesse après des valets. Si, par hasard, ils sont tous en commission, on les appelle, comme au sérail, en frappant des mains, en manière d'applaudissement.

Constantinople donne le ton à Jassy, comme Paris à la province, et les modes arrivent encore plus tôt. Le jaune était la couleur favorite des sultanes; elle est devenue à Jassy celle de toutes

les femmes. Les grandes pipes bien longues, de bois de cerisier, avaient remplacé à Constantinople les pipes de bois de jasmin. Nous n'avons plus que des pipes de cerisier, nous autres boyards. Ces messieurs ne vont jamais à pied. Ils sont tous paresseux comme les Turcs.

Les femmes pourraient se dispenser d'avoir autant de ventre. C'est si bien reconnu pour une beauté dans le pays, qu'une mère m'a demandé pardon de ce que sa fille n'en avait pas encore. « Mais cela viendra bientôt, me dit-elle, car à « présent c'est une honte; elle est droite et mince « comme un jonc. » Les costumes, les manières asiatiques, rendent les jolies plus jolies encore, mais enlaidissent les laides, qui, à la vérité, sont très rares dans ces pays-ci. Il m'est arrivé, à cause de la manière qu'ont les femmes de s'asseoir ou de se coucher en rond, de les prendre, lorsque l'appartement n'est pas bien éclairé, pour des pelisses qu'on avait oubliées sur le divan.

Les filles des boyards sont enfermées comme les femmes turques, dans des harems grillés en bois, souvent doré : elles peuvent, au travers de ces grilles, regarder les hommes et se choisir un mari; mais ceux-ci ne les voient que pour

passer la nuit avec elles, après la petite cérémonie de l'église grecque.

Je viens de donner une fête charmante qui a réussi à merveille. Cent boyards et leurs femmes à souper, un bal où l'on a dansé la *pyrrhique* et d'autres danses grecques, moldaves, turques, valaques et égyptiennes; on y voit l'origine d'un divertissement qui est si bête lorsqu'il n'a pas d'objet. Il ne pouvait avoir que deux motifs : les réjouissances après la victoire, ou la volupté dans des temps plus tranquilles. On est paisible à Jassy, malgré les alarmes de la guerre dont cette ville est toujours le théâtre dès que l'étendard de Mahomet se déploie aux yeux du peuple ottoman.

On se tient par la main, pour ne plus se quitter; on fait quelques pas en rond, mais beaucoup l'un vis-à-vis de l'autre. On se fait des mines, on se sépare presque, on se retient, on s'approche je ne sais comment; on se regarde, on s'entend, on se devine, on a l'air de s'aimer... Cette danse-là me paraît fort raisonnable.

Pour moi, je me suis amusé à merveille à rester sans rien dire à côté de quelques boyardes. Après quelques tasses de confiture, quelques potions et libations de rose, et six pipes, pour

le moins, je m'aperçois que j'étais tout seul.

Rien ne ressemble à la situation de ces gens-ci. Soupçonnés par les Russes d'avoir de la préférence pour les Autrichiens, suspects à ceux-ci qui les croient attachés aux Turcs, ils désirent autant le départ des uns, qu'ils craignent le retour des autres. O vous, arbitres des destins des pauvres mortels, à qui vous avez souvent mis les armes à la main, réparez les maux que vous faites à l'humanité; vous en êtes plus responsables que nous, qui ne sommes que les exécuteurs de vos hautes-œuvres. Servez cette humanité et en même temps la politique de plusieurs empires, en laissant en paix ces pauvres Moldaves: leur pays est si beau, que toute l'Europe crierait si l'on voulait s'en emparer. Rendez-les indépendants des tyrans de l'Orient. Qu'ils se gouvernent eux-mêmes; et au lieu de leur hospodar, qui est forcé d'être un despote et un fripon pour faire sa cour à la Porte Ottomane, qu'on leur donne pour les diriger deux boyards amovibles tous les trois ans. Rentrant, au bout de ce temps-là, dans la classe commune, ils n'oseront pas abuser de leur autorité, car on le leur ferait payer bien cher ensuite.

Qu'à la paix les cours médiatrices s'amusent

à leur faire un petit code de lois, bien simple, qui surtout ne soit pas tracé de la main de la philosophie, mais par quelques jurisconsultes bonnes gens, qui connaissent le climat, le caractère, la religion et les mœurs du pays, et qui donnent une autorité bien souveraine aux deux grands et puissants seigneurs chargés de l'administration.

Quelle carrière pour votre ame et votre esprit! mais devenez Montesquieu et Louvois, si vous pouvez, sans cesser d'être Racine, Horace et La Fontaine. Travaillez pour mes chers Moldaves, de quelque façon que ce soit. Ils me traitent si bien! J'aime tout en eux, et surtout leur langage, qui rappelle qu'ils descendent des Romains. C'est un mélange harmonieux de latin et d'italien. On dit *szluga*, au lieu de *je vous souhaite le bon jour.* On dit *formos coconitza*, pour dire *une belle fille ; sara bona*, pour dire *bon soir ;* et *dragua mi*, pour dire *je vous aime.* Puis-je mieux finir ma lettre que par cette vérité, que je saurais vous dire en douze langues au moins, et que vous me rendez, j'en suis sûr, en bon français.

NEUVIÈME LETTRE.

LE 1 JUIN 1789.

A mon Quartier-général de Semlin.

J'AURAIS pu vous écrire pendant l'hiver ce que vous ne saviez pas; et, depuis ce temps-là, ce que vous savez. Mais je n'écris avec plaisir que lorsque j'ai la réponse au bout de quelques heures. A Paris, je n'aimais et n'écrivais jamais de l'autre côté des ponts. C'est ainsi que, voguant avec vous sur le Borysthène, séparé de vous par une cloison de taffetas chiné, dans une des superbes galères de ce voyage triomphal et magique, je n'attendais que quelques minutes pour recevoir votre billet du matin.

Une espèce d'armistice, ou plutôt de convention de bonne compagnie, me laisse le temps de donner aux Turcs, dans une superbe tente, turque aussi bien qu'eux, des concerts sur ma rive du Danube. Toute la garnison de Belgrade vient les entendre sur l'autre rive. Ainsi que le roi d'Espagne qui a fait chanter pendant quarante ans, tous les jours, le même air à *Fari-*

nelli, je me fais jouer tous les soirs *la Cosa rara*, qui, comme vous voyez, cesse de l'être. De très belles Juives, Arméniennes, Illyriennes, ou Serviennes, y assistent. C'est la grande noblesse de Semlin.

Quand quelques Turcs passent les frontières, je les corrige : Osman Bacha m'en remercie, et dit qu'il ne peut pas se faire obéir. Comme j'aime mieux le taquiner que de me contenter de lettres d'excuse, l'autre jour, devant faire un feu de réjouissance pour une petite victoire dans la Moldavie ou le Bannat, j'ai fait charger à boulets toute mon artillerie, pour venger une tête coupée à une sentinelle de Mychalowicz. Cela a réussi : il y a eu huit curieux de tués au pied de la forteresse. Le bacha a trouvé cela apparemment tout naturel. J'avais espéré qu'il se fâcherait. Je ne me plains pas de quelques coups de fusil qu'on me tire quelquefois, par gaîté, quand je me promène.

Mais un lieutenant-colonel de nos postes avancés, du côté de Pantschowa, ayant désapprouvé qu'on en eût fait autant à un capitaine de Branakocsky, s'en plaignit à Aga Moustapha, qui lui répondit ainsi :

« Je te salue, voisin Terschitz. Tu dis qu'il y a

« un armistice; je ne m'y connais pas. Tu me « parles du bacha de Belgrade; je ne veux pas « dépendre de lui. Tu m'offres tes secours en cas « que j'aie des besoins; apprends que la sublime « Porte ne me laisse manquer de rien, et que je « n'ai d'autre besoin que de boire ton sang. Tu « dis que je puis me fier à toi; sache que, dans « ce temps-ci, il ne faut se fier à personne. Je te « salue, voisin Terschitz. »

Voici la réponse que je fis au nom du voisin Terschitz.

« Je te salue, voisin Moustapha : ta lettre est « bien celle d'un Turc. Je suis bien aise, car j'ai « cru qu'il n'y en avait plus. Tu dis que tu veux « boire mon sang : je ne me soucie pas du tien, « car qu'est-ce que le sang d'un aga? Fais ce que « tu veux. Viens quand tu peux. J'ai ordonné à « mes gens de t'amener prisonnier à la première « occasion. J'ai assez envie de te voir. Bonjour, « Aga Moustapha. »

J'ai fait une petite légèreté l'autre jour. J'avais à écrire à Osman Bacha, au sujet d'un courrier de M. de Choiseul, qui m'en envoie quelquefois. Je portai moi-même la lettre, c'est-à-dire que, dans une petite barque à drapeau blanc, signe de pourparler, j'allai avec mon

truchement au pied de la forteresse, reconnaître le côté de mon attaque, qui, à ce que j'espère, aura lieu dans un mois ou deux au plus tard. J'eus le temps de tout examiner, jusqu'à ce qu'une barque chargée de plus de douze figures superbes ou atroces (car chez eux il n'y a pas de milieu) vint me reconnaître, et prendre ma lettre, que je leur remis de ma part. Je les caressai; je leur dis trente mots turcs que je sais. Cela fit sourire deux ou trois moustaches; mais les autres me firent une terrible peur en me considérant. Je me souvins qu'ils pouvaient m'avoir vu tirer à leur barbe, sur les bords de la Save, des aigles et des hirondelles de mer. J'avais un grand manteau blanc, un mauvais chapeau rabattu. J'entendis qu'ils demandaient à mon interprète qui j'étais. Il répondit que j'étais le secrétaire du séraskier de Semlin, pour la correspondance française. Le plus vilain des Turcs, avec une mine infernale, me prit ma lettre assez brusquement, pour la porter au bacha. J'en fus quitte pour être un moment assez mal à mon aise, et je m'en retournai, à force de rames, le plus vite que je pus.

Adieu, mon cher S.....; je vous quitte pour voir dix beaux et longs bataillons de renfort qui

m'arrivent d'Autriche. Puissé-je bientôt m'en servir! Je voudrais qu'on me permît de passer la Save à Sabatsch, pour aller voir s'il y a réellement un Abdy Bacha, comme on me l'annonce toujours, ainsi que l'arrivée prétendue du bacha de Trawnick et du fameux Mahmoud de Scutari: je voudrais balayer la plaine jusque sous le canon de Nissa. Sans l'inquiétude que nous cause cet Abdy Bacha, notre siège irait bien mieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DIXIÈME LETTRE.

LE 18 OCTOBRE 1789.

De Belgrade.

Nous y voici, dans ce rempart de l'Orient, dont nous n'avons pas ouvert les portes avec des doigts de rose, comme l'Aurore, mais avec des doigts de feu. La hardiesse et la promptitude du passage de la Save, la rapidité de la marche et de l'entrée dans les lignes du prince Eugène, l'audace de la reconnaissance, faite jusqu'à la palissade, tout cela est l'ouvrage d'une quinzaine de jours, et c'est vraiment digne du plus beau temps du maréchal Loudon. Il nous montait la tête et démontait celle des Turcs : je ne démontais que leurs canons. Il a attaqué Belgrade sur la rive droite de la Save, et moi sur la rive gauche, où j'étais l'aigle de ce Jupiter dont je portais la foudre.

La prise de la forteresse a été assurée par celle de la ville, qui est due à la plus brillante, la plus éclairée et la plus active des valeurs, à celle du comte de Browne, digne neveu du ma-

réchal Lacy. Je faisais, pendant cette superbe et vigoureuse entreprise, une diversion avec ma flotte, sur le Danube ; et ensuite, pour réparer la perte de quelques jours et de bien du monde à l'attaque du chemin couvert, je redoublai le feu de mes batteries, et j'en établis une nouvelle dans une île, à cent cinquante toises de la forteresse, qui capitula tout de suite.

Je voyais avec un grand plaisir militaire et une grande peine philosophique, s'élever dans l'air douze mille bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres Infidèles ; j'entendais leurs cris d'effroi, car ceux des blessés étaient étouffés par le feu et la mort. Écartons ces objets d'horreur. J'ai parlé assez long-temps au colonel de dragons : c'est maintenant au grand-prêtre du temple de la paix que je m'adresse.

Quelle source de réflexions ! A peine le mot capitulation avait été prononcé, que dix mille vaincus se mêlaient déja avec autant de vainqueurs. La férocité faisait place à la douceur, la fureur à la pitié, la ruse guerrière à la bonne foi, l'acharnement à la bienveillance. On prenait du café, on vendait, on achetait. Le Turc, loyal dans ses marchés, fixait un prix, livrait ses effets précieux cachés dans les casemates,

allait à ses affaires, et sans empressement recevait son argent, quand par hasard il rencontrait son acheteur. Philosophes sans le savoir, les riches propriétaires fumaient sur les débris de leurs maisons et de leur fortune. Osman-Bacha, le sot gouverneur de Belgrade, fumait au milieu de sa cour, rangée en cérémonie, comme s'il commandait encore, et comme s'il ne s'attendait pas à rencontrer un Capidgi-Bachi pour lui demander de la part du sultan Selim ce qu'il n'a pas, sa tête, car elle était déja perdue à notre premier coup de canon. La beauté et la variété des couleurs riches et tranchantes des janissaires, nos bonnets de grenadiers, leurs turbans; notre garnison; les spahis, point abattus, quoique battus; leurs superbes armes, leurs chevaux, fiers comme eux; leur air ferme, jamais bas, malgré le malheur; les rives du Danube et de la Save, bordées de ces figures pittoresques, récréaient les yeux et réjouissaient l'ame; on était seulement un peu attristé de voir emporter par terre et par eau les cadavres d'hommes, de chevaux, de bœufs et de moutons, qui pendant le siège n'avaient pas pu être enterrés. On sentait à la fois le mort, le brûlé et l'essence de rose; car il est extraor-

dinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux à la barbarie.

Le Maréchal a demandé pour moi la croix de commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. L'Empereur me l'a déja envoyée. On dit qu'ils ont été contents de ma promptitude, et surtout de l'effet de ma dernière batterie, qui a décidé les Turcs à capituler. Il n'a manqué à mon bonheur que l'arrivée d'Abdy-Bacha pour secourir la place. C'eût été un plaisir vif pour moi de passer la Save, de contribuer à battre le bacha, et de revenir ensuite continuer mon attaque. Cet Abdy-Bacha étant toute l'espérance de la garnison; si elle ne s'était pas rendue, j'avais pensé à une ruse enfantine, qui, malgré les plaisanteries qu'on en eût faites, comme des stratagèmes de Polyène et de Frontin, eût, je crois, bien réussi.

J'aurais voulu que le Maréchal eût caché, pendant la nuit, quelques bataillons avec des canons dans une vallée, à une demi-lieue du camp; qu'il eût fait sortir au point du jour de ses lignes ou de celles d'Eugène (car ces deux noms se lient à présent à merveille) les troupes destinées à attaquer cet Abdy-Bacha, s'il était venu pour nous faire lever le siège. On aurait

fait un feu d'enfer toute la journée, de part et d'autre, sans boulets. On serait revenu dans les lignes avec de grands cris de joie; on aurait tiré de la tranchée, de l'armée et de mon Corps un grand feu de réjouissance, et la place aurait capitulé.

Je vous aurais écrit pendant le siège; mais j'avais peur que ma lettre ne devînt posthume, et je ne voulais pas vous dire ce qui se passait dans ma tête, avant de savoir si on me la laisserait sur les épaules. Adieu, l'ami de mon cœur.

ONZIÈME LETTRE.

Qui veut connaître les Turcs? Les voici, bien différents de l'idée qu'on s'en est faite. C'est un peuple d'antithèses : braves et poltrons, actifs et paresseux, libertins et dévots, sensuels et durs, recherchés et grossiers, sales et propres, conservant dans la même chambre des roses et un chat mort. Si je parle des grands de la cour, de l'armée et des provinces, je dirai : hauts et bas, méfiants, ingrats, fiers et rampants, généreux et fripons. Toutes ces qualités, bonnes et mauvaises, dont les premières l'emportent sur les secondes dans le gros de la nation, dépendent des circonstances et sont recouvertes d'une croûte d'ignorance et d'insensibilité qui empêche ces pauvres gens d'être malheureux.

Il est clair que s'ils n'étaient pas sous le joug des monstres qui les étranglent pour avoir leurs fils, leurs filles ou leurs trésors, ils ne seraient pas si familiarisés avec les coutumes qui leur donnent l'air d'être barbares.

Ils sourient tout au plus, et répondent de

la tête, des yeux, ou des bras et de la main, qu'ils ne remuent jamais sans noblesse; mais ils ne parlent presque pas. Ils n'ont rien de vulgaire, ni dans ce que je me fais expliquer lorsqu'ils parlent, ni dans leurs manières. Le petit serviteur d'un janissaire, quoiqu'il ait les pieds et les jambes nues, et qu'il ne porte point de chemise, est coquet à sa façon, et a l'air plus distingué que les jeunes seigneurs des cours européennes; les plus pauvres des soldats turcs n'ont rien pour se vêtir, mais leurs armes damasquinées sont couvertes d'argent. Je les ai vus en refuser deux cents piastres, craignant moins d'expirer de faim que de honte.

Les Turcs sont sensibles à la reconnaissance et aux bons traitements, et tiennent, dans toutes les circonstances de leur vie, soit à la guerre ou ailleurs, constamment leur parole, d'autant plus, m'ont-ils dit quelquefois, qu'ils ne savent pas écrire.

Les Turcs ont quelques rapports avec les Grecs, et beaucoup avec les Romains. Ils ont les goûts des uns et les usages des autres. Leurs ouvrages sont charmants, remplis de goût, et supposent des idées : quand ils en ont, elles

sont fines et délicates. Ils ont l'esprit fleuri dans le peu qu'ils disent ou qu'ils écrivent. Ils sont graves comme les Romains, et ne se donnent pas la peine de rire ni de danser. Les uns et les autres ont des bouffons. Ibrahim Nazir, que nous avons chassé de la Moldavie, avait cinq ou six esclaves fort jolis, habillés superbement, et montant à cheval avec lui. Les Turcs m'ont expliqué qu'il leur était agréable de ne voir en se réveillant que de belles figures destinées à leur porter leur café, leur pipe, leur sorbet, leur bois d'aloès à brûler, leurs parfums d'ambre et leurs essences de rose. Ils se moquent de nous, de ce qu'un vilain frotteur ou un vieux domestique de confiance vient faire le feu ou ouvrir nos rideaux. Ils sont sans cesse couchés comme des Romains, qui (je n'en doute pas) avaient, de même que les Turcs, des divans où ils mangeaient et se reposaient toute la journée. Les tuniques et les pantoufles prouvent que ces deux nations n'aimaient pas la promenade. Il n'y a rien de si emporté et de si colère que les gens froids et phlegmatiques. Les Turcs comme les Romains, surtout ceux d'aujourd'hui, font cas de la vengeance ; à cela près, ils sont doux. Ils ne disputent ni ne se

querellent jamais. Si le gouvernement populaire n'apportait pas toujours avec soi l'esprit de parti, l'intrigue, la jalousie et les crimes qui en sont la suite, les Romains auraient été de bonnes gens ; si l'excès opposé, le despotisme d'un sultan et de deux ou trois grands-officiers de l'empire, ne les alarmait pas sans cesse, les Turcs seraient aussi les meilleures gens du monde.

Ignorants par paresse et par politique, superstitieux par habitude et par calcul, ils sont guidés par une impulsion naturelle et heureuse. Que deviendraient les peuples de l'Europe si un marchand de savon était premier ministre, un jardinier grand-amiral, et un laquais commandant des armées ? Ou trouverait-on des gens tout à la fois propres à combattre à pied, à cheval, et sur l'eau, adroits à tout ce qu'ils entreprennent, et individuellement toujours intrépides ? Les états étant confondus, personne n'étant classé, chacun a des droits à tout, et attend la place que le sort lui destine.

Observateurs, voyageurs, spectateurs, au lieu de faire des réflexions triviales sur les nations de l'Europe, qui se ressemblent toutes,

à peu de chose près, méditez sur tout ce qui tient à l'Asie, si vous voulez trouver du neuf, du beau, du grand, du noble, et très souvent du raisonnable.

LETTRES
A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LE 21 FÉVRIER 1790.

PREMIÈRE LETTRE.

Il n'est plus, Madame; il n'est plus, le prince qui faisait honneur à l'homme, l'homme qui faisait le plus d'honneur aux princes. Ce génie ardent s'est éteint comme une lumière dont l'enveloppe était consumée; et ce corps si actif est entre quatre planches qui l'empêchent de se remuer. Après avoir accompagné ses restes précieux, j'ai été un des quatre qui l'ont porté aux Capucins. Hier je n'aurais pas été en état d'en rendre compte à Votre Majesté Impériale. Joseph II est mort avec fermeté, comme il a vécu : et c'est avec ce même esprit méthodique qu'il a fini et commencé. Il a réglé le cortège qui devait accompagner le Saint-Sacrement qu'on portait à son lit de mort. Il s'est levé pour savoir si tout était comme il l'avait or-

donné. Quand le coup le plus accablant pour lui, le dernier coup du sort * mit le comble à ses malheurs, il demanda : « Où mettrez-vous « le corps de cette princesse ? » On lui répondit, « à la Chapelle. — Point du tout, dit Joseph II, « c'est ma place, on serait obligé de la déranger: « mettez-la dans un autre endroit où elle soit « exposée tranquillement. »

Ces détails me donnent de la force : je ne croyais pas pouvoir continuer un tel récit. Il choisit et régla les heures pour les prières qu'on lui lisait. Tant qu'il le put il en lut aussi lui-même quelques unes ; et en accomplissant ses devoirs de chrétien, il avait l'air d'arranger son ame comme il avait voulu tout arranger lui-même dans son empire. Il a fait baron le médecin qui lui dit la dernière vérité : il l'aimait tant qu'il le pria d'accompagner sa pompe funèbre jusqu'au tombeau; il lui demanda de lui déclarer le jour et presque l'heure où il devait y descendre, et le médecin ne prédit que trop juste. L'Empereur me dit, peu de jours avant sa mort, et à mon arrivée de l'armée de Hongrie, que j'avais menée en Silésie : « Je n'ai pas été en état

* La mort de l'archiduchesse née Vürtemberg.

« hier de vous voir. Votre pays m'a tué: Gand « pris a été mon agonie; et Bruxelles abandon- « née, ma mort. Quelle avanie pour moi ! (il ré- « péta plusieurs fois ce mot.) J'en meurs : il fau- « drait être de bois pour que cela ne fût pas. « Je vous remercie de tout ce que vous venez « de faire pour moi, ajouta-t-il. Loudon m'a dit « beaucoup de bien de vous : je vous remercie « de votre fidélité. Allez aux Pays-Bas: faites-les « revenir à leur Souverain; et si vous ne pouvez « pas, restez-y: ne me sacrifiez pas vos intérêts, « vous avez des enfants. »

Toutes ces paroles m'ont si vivement ému, et sont tellement gravées dans ma mémoire, que Votre Majesté Impériale peut être sûre qu'il n'y en a pas une qui ne soit de lui. Ma conduite sera ma réponse : il est inutile que j'en rapporte les mots entrecoupés de pleurs. « A-t-on répandu quelques larmes quand j'ai « été administré? » dit l'Empereur à madame de Chanclos qu'il vit un instant après. « Oui, « répondit-elle; j'ai vu, par exemple, le Prince « de Ligne tout en pleurs. — Je ne croyais pas « valoir tant que cela, » dit l'Empereur, presque gaîment.

Du reste, Madame, le dirai-je, à la honte de

l'humanité ? j'ai vu périr quatre grands Souverains : on ne les regrette qu'un an après leur mort ; on espère les six premiers mois, et l'on fronde les six autres. Cela se passa ainsi quand Marie-Thérèse mourut. On sent bien peu la perte que l'on fait. Les curieux, les indifférents, les ingrats, les intrigants, s'occupent des nouveaux règnes. Ce n'est que dans un an que le soldat dira : « Joseph II a essuyé bien des coups « de canon à la digue de Beschania, et des coups « de fusil dans les faubourgs de Sabatsch : il a « imaginé des médailles pour la valeur. » Le voyageur dira : « Quels beaux établissements « pour les écoles, les hôpitaux, les prisons et « l'éducation ! » Le manufacturier : « Que d'en- « couragement ! » Le laboureur : « Il a labouré « lui-même. » L'hérétique : « Il fut notre défen- « seur. » Les présidents de tous les départements, les chefs de tous les bureaux, diront : « Il était notre premier commis et notre sur- « veillant à la fois. » Les ministres : « Il se tuait « pour l'État, dont il était, disait-il, le pre- « mier sujet. » Le malade dira : « Il nous visitait « sans cesse. » Le bourgeois : « Il embellissait « nos villes par des places et des promenades. » Le paysan, le domestique, diront aussi : « Nous

« lui parlions tant que nous voulions. » Les pères de famille : « Il nous donnait des conseils. » Sa société dira : « Il était sûr, aimable; il ra-
« contait plaisamment; il avait du trait dans la
« conversation : on pouvait lui parler avec vérité
« sur tout. »

Voilà, Madame, que je vous entretiens de la vie de l'Empereur, et je comptais ne vous raconter que sa mort. Votre Majesté Impériale m'a dit en voiture, en allant à Czarskozelo, il y a dix ans : « Votre Souverain a un esprit tourné
« toujours du côté de l'utile; rien de frivole dans
« sa tête : il est comme Pierre Ier, il permet qu'on
« le contredise; il ne s'offense point de la résis-
« tance à son opinion, et veut convaincre avant
« d'ordonner. »

PORTRAIT DE JOSEPH II.

S'il suffisait, pour obtenir le nom de grand, d'être incapable de petitesse, on pourrait dire *Joseph-le-Grand* : mais je sens qu'il faut plus que cela pour mériter ce titre; il faut un règne glorieux, éclatant, heureux; d'illustres exploits de guerre, des entreprises inattendues, de superbes résultats, et peut-être des fêtes, des

plaisirs et de la magnificence. Je ne sais pas plus flatter après la mort que pendant la vie. Les circonstances ont refusé à Joseph II de brillantes occasions pour se faire connaître. Il ne put pas être un grand homme, mais il fut un grand prince, et le premier parmi les premiers. Il ne s'abandonna point à l'amour ni à l'amitié, peut-être parce qu'il s'y sentait trop porté; souvent il mêla trop le calcul aux affections : il s'arrêta sur la confiance, parce qu'il voyait d'autres Souverains trompés par leurs maîtresses, leurs confesseurs et leurs ministres ou leurs amis. Il s'arrêta sur l'indulgence, parce qu'il voulait, avant tout, être juste : il se fit sévère malgré lui, en croyant n'être qu'exact. On obtenait peut-être son cœur sans le mériter, mais on était sûr de ne jamais manquer son estime. Il avait peur de passer pour partial dans la distribution de ses graces : il les accordait sans y joindre aucune manière aimable, il les refusait de même. Il exigeait plus de noblesse de la part de la noblesse, et la méprisait plus qu'une autre classe quand elle n'en avait pas; mais il est faux qu'il ait voulu lui faire du tort. Il voulait la plus grande autorité, pour que d'autres n'eussent pas le droit de faire du mal. Il se privait de tous

les agréments de la vie, pour engager les autres au travail : ce qu'il détestait le plus au monde, c'était les oisifs. Il avait un moment d'humeur quand on lui faisait une réponse ou une représentation un peu piquante ; il se frottait les mains, et puis revenait écouter, répondre lui-même, et puis discuter comme si de rien n'était. Il était avare du bien de l'État, et généreux du sien ; généreux même n'est pas le mot, c'est bienfaisant. Il savait faire le Souverain, et tenait bien sa cour quand il le fallait absolument ; il donnait alors à cette cour, qui avait l'air d'un couvent ou d'une caserne toute l'année, la pompe et la dignité du palais de Marie-Thérèse. Son éducation avait été, comme celle de bien des Souverains, négligée à force d'être soignée ; on leur apprend tout, excepté ce qu'ils doivent savoir. Joseph II, dans sa jeunesse, ne promettait point d'être aimable ; il le devint tout-à-coup à son couronnement de Francfort. Ses voyages, ses campagnes, et la société de quelques femmes distinguées, achevèrent de le former. Il aimait les confidences, il était discret, bien qu'il se mêlât de tout. Ses manières étaient fort agréables, et jamais il n'y mêlait de la pédanterie. Je l'ai vu écrire, sur une de ces gran-

des cartes qu'il avait toujours en poche, des leçons de morale, de douceur et d'obéissance, à une jeune personne qui voulait quitter une mère qui la faisait enrager ; des leçons de musique à une autre, parce qu'ayant assisté à celles que lui donnait son maître, il n'en avait pas été content. Il voyait d'abord dans le monde si l'on était mécontent de lui, pour quelque ordonnance, quelque entreprise, ou quelque punition; il faisait des frais pour se remettre bien dans la société, et redoublait de charmes dans sa conversation, et de galanterie vis-à-vis des femmes; il leur approchait un fauteuil, ouvrait la porte, fermait la fenêtre, enfin il faisait, par son activité, tout le service de la chambre. Sa politesse était une sauve-garde contre la familiarité. Il entendait bien les petites nuances : il n'avait point cette affabilité dont tant d'autres souverains font métier, et qui leur sert à marquer leur supériorité; il cachait celle qu'il avait dans plusieurs genres : il racontait gaîment, et avait beaucoup d'esprit naturel.

Il ne savait ni boire, ni manger, ni s'amuser, ni lire autre chose que des papiers d'affaires. Il gouvernait trop et ne régnait pas assez. Il se faisait de la musique à lui-même tous les jours.

Il se levait à sept heures, et pendant qu'il s'habillait il riait quelquefois; et sans familiarité il faisait rire son grand-chambellan, son chirurgien et ses gens, qui l'adoraient. Il se promenait, depuis huit heures jusqu'à midi, dans ses chancelleries, où il dictait, écrivait, corrigeait tout lui-même; puis il allait au spectacle.

En passant de son appartement à son cabinet, il rencontrait vingt, trente, jusqu'à cent individus mal vêtus, hommes ou femmes du peuple; il prenait leurs mémoires, causait avec eux, les consolait, y répondait par écrit, ou autrement, le lendemain à la même heure, et gardait le secret sur les plaintes quand il ne les trouvait pas justes. Il n'écrivait mal que lorsqu'il voulait trop bien écrire; ses phrases étaient longues et diffuses. Il savait à merveille quatre langues, et encore deux autres passablement.

Sa mémoire, ménagée dans sa jeunesse, en devint peut-être plus excellente ensuite; car il n'oubliait ni un mot, ni une affaire, ni une figure : il se promenait dans sa chambre avec celui à qui il donnait audience, lui parlait presque avec effusion et d'un air riant, le prenait par le coude, puis il paraissait s'en repentir, et il reprenait l'air sérieux. Il s'interrompait

souvent pour mettre une bûche dans la cheminée, ou prendre les pincettes, ou aller un moment à la fenêtre. Il n'a jamais manqué de parole: il se moquait du mal qu'on disait de lui. Il alarma le Pape, le Grand-Turc, l'Empire, la Hongrie, la Prusse et les Pays-Bas. La crainte d'être injuste et de faire des malheureux, en soutenant à main armée ce qu'il avait commencé, arrêtait ses projets, qui étaient presque toujours l'effet de son premier mouvement.

C'est à l'agitation du sang de Joseph II qu'il faut attribuer l'inquiétude de son règne : il n'achevait ni ne polissait aucun de ses ouvrages, et son seul tort a été de tout esquisser, le bien comme le mal.

Cette lettre de Joseph II fera mieux juger son ame que tout ce que je pourrais en dire :

LETTRE DE JOSEPH II,

LE JOUR DE SA MORT.

Vienne, le 19 février.

« Mon cher maréchal Lacy, l'impossibilité « seule qui m'empêche de tracer ce peu de lignes « de ma main tremblante, m'engage à me servir

« d'une main étrangère. Je vois approcher à « grands pas le moment qui doit nous séparer. Je « serais bien ingrat si je sortais de ce monde sans « vous réitérer ici, mon cher ami, tous les senti- « ments de reconnaissance que je vous dois à tant « de titres, et que j'ai eu le plaisir de faire valoir « vis-à-vis de toute la terre. Oui, si je suis devenu « quelque chose, je vous le dois, car vous m'avez « formé, vous m'avez éclairé, vous m'avez fait « connaître les hommes, et, outre cela, toute « l'armée vous doit sa formation, son crédit et sa « considération.

« La sûreté de vos conseils dans toutes les cir- « constances, cet attachement personnel pour « moi, qui ne s'est jamais démenti dans aucune « occasion, petite ou grande, tout cela fait, mon « cher Maréchal, que je ne puis assez vous réité- « rer mes remercîments. J'ai vu couler vos larmes « pour moi : celles d'un grand homme et d'un « sage sont une belle apologie. Recevez mes « adieux. Je vous embrasse tendrement. La seule « chose que je regrette de quitter dans ce monde, « c'est le petit nombre d'amis dont certainement « vous êtes le premier. Souvenez-vous de moi, « de votre plus sincère ami et affectionné

« JOSEPH. »

DEUXIÈME LETTRE.

Vienne, en 1790.

MADAME,

JE ne suis pas plus content que de raison de la lettre de Votre Majesté Impériale, sur une indiscrétion prétendue : ce reproche qu'elle me fait revient un peu trop souvent. Il ne faut pas bouder un homme qui n'a pas quatre cent mille hommes à lui envoyer pour s'expliquer.

Un jour un de nos très aimables roués, le baron de Bezenval, qui s'était enivré avec M. le Duc d'Orléans le père, mettait le feu à son escalier à Bagnolet. Celui-ci voulut l'en empêcher : « Voilà ce que c'est que les princes, dit-il; ils « sont toujours princes, on ne peut pas jouer « avec eux. »

Mais moi, Madame, je n'ai rien brûlé; je me suis laissé aller, apparemment sans le savoir, au plaisir de laisser admirer vos lettres par dessus mon épaule.

Cependant, Madame, j'en suis désolé si cela déplaît à Votre Majesté Impériale. Ce n'est pour-

tant pas au grand homme que je demande pardon, c'est à une grande Impératrice. Quelle épigramme ! Votre Majesté me la pardonne-t-elle ? N'importe, je me suis vengé ; et me voilà encore à ses pieds avec tout mon fanatisme pour Catherine-le-Grand.

TROISIÈME LETTRE.

CE 14 JUILLET 1790.

A Altitschein, sur les frontières de la Silésie, en attendant l'ouverture de la campagne.

MADAME,

JE plains Votre Majesté Impériale d'être obligée de faire face à tout; voilà que je m'en mêle, et je vous serai plus incommode que le roi de Suède : voici ce dont il s'agit. Comme je vis depuis trois ans en Tartarie, Moldavie, nouvelle et vieille Servie, Sirmie, Moravie et presque Silésie, je viens seulement de lire les lettres de Votre Majesté Impériale à Voltaire, et de Voltaire à Votre Majesté Impériale; j'ai ri et j'ai admiré : vous voyez, Madame, que j'ai cru vous entendre. Il m'a été impossible de ne pas me mêler de la conversation, moi indigne, qui devrais toujours écouter sans dire mot; mais c'est mon cœur qui est un bavard, et non pas mon esprit. J'en ai bien plus que M. de Voltaire, le soir en me couchant : car il ne dort pas, dit-

il, quand il lit dans les gazettes des critiques ou des mensonges; et, grace à Dieu, les méchants ou les sots ne m'empêchent pas de dormir. J'aurais beau me voir blâmé dans une relation signée Gustave, que je croirais seulement que ce n'est ni Vasa, ni Adolphe qui l'ont écrite. Selim au moins écrit fort peu, à ce qu'il semble; et cela me fait ressouvenir de quelqu'un qui demandait, en ma présence, à Belgrade, au Tefterdar: « Les Turcs qui ne savent pas écrire « ne font-ils pas une croix pour signer? »

Les deux cents et quelques roubles que M. de Voltaire demande à Votre Majesté Impériale pour ses montres de Ferney, et la crainte qu'il a de déranger ses finances par cette somme, et de l'empêcher de continuer la guerre, m'ont bien amusé. Que dirait-il s'il voyait les mêmes petites finances fournir à une guerre depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Baltique (en faisant un crochet à la mer Noire et à la Méditerranée), et *le petit ménage* aller toujours son train?

Quel dommage qu'il n'ait pas vu les nouveaux prodiges des armées victorieuses de Votre Majesté! Elle les lui aurait racontés si simplement que, sans s'en douter, elle aurait fait une histoire

aussi célèbre que la guerre même. Si je n'avais lu avec quelle bonhomie Votre Majesté assure M. de Voltaire qu'elle a encore un peu d'argent, quoiqu'elle ait acheté quelques tableaux, je me la serais représentée plus grande de quatre pouces, se tenant encore plus droite que de coutume, le menton presque en l'air, un grand panier, et n'étant seulement digne que d'admiration, ce qui est bien fatigant. A propos de cela, oserais-je bien lui demander si elle s'est ressouvenue de se défaire de ce buste si peu ressemblant qui est sur le chemin de l'hermitage? A propos de cet hermitage, qui n'en est pas un, j'en fais bâtir un véritable sur la plus haute montagne, à une lieue de Vienne : il s'appelle *mon refuge*, puisque je n'y suis pas plus exposé aux progrès de la philosophie qu'aux inondations. La liberté est une si belle chose! Celle des Pays-Bas me ruine tous les jours davantage; celle de la France me coûtera le quart de mes revenus. J'ai été assassiné et presque jeté à l'eau en Hollande, lapidé en Suisse, *boxé* en Angleterre, et au moment d'y être pris pour matelot par la liberté de la *presse*. J'ai été aimé à Venise par la mère du doge; j'ai manqué d'être pris sur un vaisseau par les Ragusains, qui ont

la liberté de piller partout. Je ne connais pas assez Lucques et Saint-Marin pour en parler. Je m'imagine que Gênes porte dignement son nom. C'est une très belle chose que la liberté, mais la voilà en bonnes mains : des manants qui sefont ministres d'un roi prisonnier! des curés législateurs! des avocats politiques! et des jeunes gens qui ne peuvent pas payer le mémoire de leur tailleur, veulent payer les dettes de l'État!

J'en reviens aux lettres de Voltaire. Pourquoi insulte-t-il Votre Majesté Impériale sur son nom de Catherine que je protège, et qui n'est pas effrayant comme celui de Pallas, dont il parle?

Ce qui m'a encore bien diverti dans ce volume de lettres, c'est d'y trouver déja vos aveux d'ignorance, vos impossibilités de faire des vers, et la grande maxime, que, lorsqu'il s'agit de coups, il vaut mieux en donner qu'en recevoir.

Votre Majesté Impériale me pardonne-t-elle d'avoir ri? Sans cela j'aurais pleuré de ne plus lui entendre dire de ces choses-là, qui, avec cent mille autres, rendaient les fleuves, les déserts, les palais, les campagnes, les résidences, les châteaux gothiques et autres, les fêtes, les gondoles et les galères, si agréables.

Elle sera débarrassée de moi, c'est-à-dire de

me lire et de me répondre, à peu près en même temps que de Gustave et de Selim, qui vaut bien le Moustapha de Voltaire, mais non pas son Mahomet. Elle leur répondra : Je vous donne la paix, en même temps qu'elle daignera me dire : Je vous donne le bon soir. L'exactitude de Votre Majesté à me répondre m'embarrasse, quoique ses lettres fassent mon bonheur et soient des titres que l'Assemblée nationale ne peut pas m'ôter. On voit bien que je ne suis pas janséniste, car ces messieurs n'approchent de la Divinité qu'une fois par an, ou deux tout au plus, et je m'aperçois que voilà deux fois que cela m'arrive depuis quatre mois, et trois fois depuis neuf. Je vais m'arrêter jusqu'au mois de janvier 1791. Quelle différence de ces bonnes lettres de votre auguste bonhomie, avec l'esprit lourd ou diffus, ou le vague et l'alambiqué de Jordans, de d'Argens et même de d'Alembert et de ses correspondants!

Il me semble que la massue d'Hercule ne s'appesantira pas sur nous; il n'appartient pas à tout le monde d'être magnifique. Il y a des pays où l'on peut, dans sa cour et dans ses armées, réunir l'or des Perses au fer des Macédoniens; mais quand on ne peut se soutenir

qu'en ressemblant à Sparte, on a tort d'avoir cent chariots de bagages et deux troupes de comédie, qui me font croire que les autres troupes ne serviront point à la tragédie héroïque.

Je demande pardon à Votre Majesté Impériale de l'entretenir de ma douleur, qui est bien vive. J'apprends dans ce moment la perte que nous faisons. Le maréchal de Loudon vient de mourir dans son quartier de Neutisschein, à une lieue du mien, après des souffrances terribles, dont j'ai été témoin pendant onze jours de suite. Il y a eu un mieux qui nous rend notre malheur encore plus sensible. Faut-il qu'un héros, et même un grand homme, sans avoir fait de mal qu'aux ennemis, souffre tant, et disparaisse ensuite de cette terre qu'il a tant honorée! Je veux penser bien vite au bonheur que j'aurai, quand les circonstances me permettront de me mettre aux pieds de Votre Majesté Impériale, pour écarter toutes ces idées affligeantes pour l'humanité.

J'attends à tout moment, de la Baltique ou de ses bords, des nouvelles d'une victoire et non pas d'un combat. Le voyage de Votre Majesté a fait la plus grande sensation en Europe. Je me souviens de lui avoir dit, un jour qu'elle m'or-

donnait d'avouer ce que je pensais d'elle, qu'outre son imperturbabilité elle avait aussi la science des à-propos.

Comme je l'étudie, cette science, voici le moment de l'employer. Je crois qu'il est à propos que je finisse, et que je présente à Votre Majesté Impériale les assurances, etc.

QUATRIÈME LETTRE.

MADAME,

JE ne puis l'emporter sur Votre Majesté Impériale que par la longueur de mes lettres. Si j'ai sur elle un avantage quelconque, je suis plus puissant que toutes les puissances de la terre, qui ne peuvent pas même l'égaler en rien, ni en bienfaisance, ni en justice, ni en générosité, ni en grandeur d'ame. Mes lettres sont long-temps en chemin. Votre Majesté peut toujours se flatter d'un silence de trois mois quand elle craint une réponse.

Je dévore les lettres de Votre Majesté, et puis, de peur de les perdre, je les cache dans un sachet, car je n'aime pas les gens à porte-feuille; et, grace à Dieu, j'ai le même bureau que le Prince, c'est-à-dire mes genoux: ensuite j'écris à Votre Majesté ce qui me passe par la tête; si c'était ce qui se passe dans l'ame, ce serait une expression de sensibilité ou d'admiration qui l'ennuierait : et comme l'ennui est le seul souverain dont elle ait peur, c'est le seul avec qui

je lui conseille un *statu quo ;* elle ne sait pas ce qu'elle peut avoir à craindre de moi. Ma mémoire, malheureusement pour la modestie de Votre Majesté Impériale, est excellente. Je me souviens de mille choses plus simples, plus gaies, plus naïves, plus sublimes les unes que les autres. Parmi celles-ci, il y en a une que moi, administrateur d'une grande province (grande pour ce petit reste d'Europe qui n'est pas votre Empire), je me rappelle sans cesse : « J'ai « pour principe de louer tout haut et de gron- « der tout bas. » Mes nuances sont moins fines ; je lave les têtes qu'on aurait dû couper ; et assez dur en particulier vis-à-vis de certaines personnes, je suis doux pour elles lorsqu'on pourrait m'entendre.

C'est encore grace à cette mémoire, que je me rappelle les conseils que Votre Majesté a donnés à son illustre frère, courtisan et admirateur, Joseph II, à Sebastopol. Je ne suis pas suspect de ne pas aimer et même admirer cet infortuné monarque ; mais s'il avait suivi un de ces conseils, dont je me souviens, les révolutionnaires belges ne lui auraient pas coûté la vie.

Si l'enthousiasme dont M. de Meilhan est

saisi pour tout ce qu'il voit et entend, le fait votre historiographe, je serai son garçon : je me suis blasé sur les grandes choses; je me suis accoutumé à tout cela : je vois et j'entends Votre Majesté de sang-froid; je ne la juge que comme on jugeait les Rois d'Égypte, après leur mort. On dit qu'il n'y a pas de héros pour son valet-de-chambre. J'ai eu le bonheur de me trouver plus avec Votre Majesté pendant six mois, que votre valet Brabançon, mon compatriote, pendant toute sa vie. Il fait semblant d'arranger vos cheveux, mais il les dérange par deux ou trois diamants gros comme mon poing, dont il croit vous parer. Mon héros femme, différent des héros connus, s'est montré tel depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir; mais je suis devenu un aigle, sans m'en douter. J'ai fixé le soleil ; il ne m'a pas assez ébloui pour que je ne puisse pas être cru lorsque je dirai qu'il est sans tache. Ainsi, M. de Meilhan, je vous contrôlerai, je vous examinerai de près.

C'est une bien singulière manière que d'attendre la paix en gagnant des batailles malgré soi. Il me semble que Votre Majesté ne se réjouit de ses victoires que par l'idée qu'elles

avancent cette paix. Je souffre de voir Belgrade nous échapper, après la peine que je me suis donnée pour contribuer à la prendre. J'aurais réclamé mes quatre mois, très brillants à la vérité, mais abondants en canonnades, sorties et expéditions sur terre et sur mer, si jamais Oczakow avait dû retourner au Croissant.

J'ai appris à plusieurs ministres anglais et prussiens qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient quand ils prétendaient qu'Oczakow était la clé de la mer Noire; et cela m'a fait réfléchir à toutes ces paix réglées par des commis qui, faute d'être instruits par les généraux employés dans la guerre, décident des limites sans connaître la géographie militaire et politique. C'est cependant des froids bureaux de ces habiles gens que sont partis tant de traités, à commencer par le Roi Nemrod, qui, à la vérité, ne fit pas les siens au nom de la Sainte-Trinité.

J'ai vu le Roi de Suède avec bien plus d'intérêt qu'auparavant; il m'a dit assez plaisamment, « que s'il avait été roi d'un autre royaume, il « n'aurait pas été si mauvaise tête, qu'à peine il « aurait été brave: » Je lui dis: «Sire, comme gen- « tilhomme peut-être, ou tout au plus comme « chevalier. — C'est cela, me dit-il avec sa vivacité

« assez aimable ; mais comme soldat, il faut être « roi de Suède pour prendre ce genre-là. — Je « conçois, Sire, lui dis-je, que vos deux Gustave « et Charles XII ont gâté le métier. — Je ne puis « régner, me répondit-il, que par l'opinion que « je donne de ma personne; et j'ai voulu ap- « prendre à mes sujets, plutôt qu'aux ennemis, « que je ne craignais pas le danger; ma puis- « sance n'est rien en comparaison de celle « de mes voisins. Il fallait donc qu'on dît : si le « roi de Suède fait quelques sottises, Gustave III « les soutient et les répare. J'ai peut-être cru « mal à propos que j'étais offensé; mais l'Impé- « ratrice estime ceux qui ne souffrent pas les « offenses. Cependant, qu'en savez-vous ? que « vous a-t-elle dit ou écrit ? — Rien, Sire; je ne « l'ai pas vue depuis cette époque; mais lors- « qu'elle m'envoya votre manifeste, le nom de « Pugatscheff me parut l'avoir irritée, et la mo- « dération dont vous vous vantez, parce que « vous n'avez pas aidé ses adversaires à la détrô- « ner... — C'était un trait d'humeur de ma part, « interrompit-il avec mouvement : je m'en suis « repenti, mais point d'avoir déclaré la guerre. « J'ai voulu savoir ce que j'avais de moyens « et de talents. On m'a peut-être nommé avec

« quelque éloge: j'ai occupé la scène : il y a plus « de gloire à résister à Catherine II, qu'à battre « Pierre Ier, comme l'a fait Charles XII. » Sa conversation, un peu trop abondante, à la vérité, a pourtant toujours du trait, du piquant et une nuance intermédiaire entre l'esprit et le génie : il brûle de commander des armées si on fait la guerre à la France; mais qui est-ce qui lui en confiera ? J'ai voulu lui ôter cette idée par une petite flatterie, en lui disant ce que Cynéas disait à Pyrrhus. Enfin le successeur de la catholique, voyageuse et bizarre Christine, m'a demandé plus de cent fois, si je ne croyais pas qu'il eût perdu dans l'esprit de Votre Majesté ? Je l'ai rassuré en lui disant qu'il y avait toujours deux manières de réussir auprès d'elle, la valeur et la bonne foi. Votre Majesté Impériale n'est pas effrayante dans sa manière de juger; au bout de huit jours j'ai su à quoi m'en tenir avec elle.

Après avoir arrêté la fermentation dans mon gouvernement civil et militaire, en assurant que cette fermentation n'existait pas ; après m'être moqué de la poltronnerie, de la politique, de la dilapidation des Van-Dernootistes, et du prétendu royalisme des très mauvais sujets qu'on

appelle Vonckistes; enfin après avoir humilié ceux qui portent encore la tête trop haute, je retournerai passer l'hiver à Vienne, si je ne suis pas assez heureux pour aller prêcher en France, avec quelques assistants, la religion des Rois. Qu'on commence vite et fort, pour finir bientôt; mais que le ciel nous préserve d'une guerre où l'on donnerait le temps à cette nation de se reconnaître et de s'aguerrir. Votre Majesté Impériale m'écrit qu'il faut faire un cordon autour de la France, comme contre la peste : c'est un conseil sublime; mais qui saura comprendre tout ce qu'il renferme? Je me hâte de finir, Madame, et d'assurer Votre Majesté Impériale du respect, etc.

CINQUIÈME LETTRE.

EN 1792.

A Vienne, après une petite querelle, l'assaut d'Ismaël et le cordon de S.-George de la 3e classe.

MADAME,

MON cœur qui va toujours le premier, et si vite que je ne puis jamais l'arrêter, saura-t-il exprimer toute sa reconnaissance du bienfait accordé par Votre Majesté Impériale à mon excellent et heureux Charles? Je ne publierai point la lettre que vous avez daigné m'écrire : je me contenterai de ne l'oublier jamais. Je ne sais pas si on en a retenu des fragments, mais je donne ma parole qu'elle n'a jamais été copiée, et néanmoins, en y réfléchissant, Votre Majesté Impériale trouvera que si j'avais eu le courage de rendre public ce chef-d'œuvre de génie, j'aurais eu le mérite d'ajouter, s'il est possible, à sa gloire.

Qu'y a-t-il de plus inoui, de plus éclatant, que de dire, deux mois avant la prise de Tulzi,

d'Issachi, de Braïlow, de Kilia, d'Ismaël, et les exploits aquatiques et terrestres du brave et spirituel Ribas: « Pour nous, nous continue-« rons à battre les Turcs, selon notre louable « coutume, par mer et par terre. »

Qu'y a-t-il jamais eu, Madame, comme votre petit tableau de l'Europe? On voit bien que ce n'est pas un manifeste politique; fait à l'usage des pauvres chancelleries des autres états, qui ne sont que des esclaves de celles de Votre Majesté. C'est un coup-d'œil philosophique jeté en passant sur tout ce qui bourdonne autour d'elle; et il s'y est trouvé tant de justesse et de profondeur, qu'on en a été aussi frappé que des victoires de Votre Majesté Impériale.

Cette lettre sublime a donné à penser à tant de gens, que moi, qui n'entends pas les affaires, je m'en suis réjoui pour les affaires, en qualité de jockey diplomatique à la suite des armées et des ambassades russes, d'associé secrétaire des missions, et de conseiller-voyageur. On a cru trouver dans votre lettre des encouragements ou des corrections sans amertume, mais indulgentes et magnanimes. Il me semble qu'il n'y a pas grand mal à cela. Je prends la liberté, Madame, de n'être pas de votre avis sur

la nation hongroise. Le zèle de Votre Majesté pour nous arrive trop tard; elle ne nous fera jamais assez de bien pour réparer le mal que nous ont fait l'affreux Reichenbach et les Belges; ils auraient dû être gens de guerre au lieu de gens de loi, sabrer leurs correspondants et venger le Souverain avant de le chicaner. Toutes les nations dégénèrent, excepté celle que Votre Majesté électrise. Qui aurait cru qu'on parlât lumières à Varsovie, où il n'y en a pas, et où l'on voit aussi mal dans les rues que dans les affaires?

Moi indigne, moi qui ne suis pas prophète dans mon pays, et pas grand sorcier dans les autres, j'ai dit, il y a long-temps, que si l'on n'avait pas chassé les jésuites, l'on ne verrait pas ce maudit esprit d'indépendance, de chicane, de définition, de sécheresse, se répandre comme un torrent qui renverse ou menace les trônes de toute l'Europe, excepté la Russie.

Je suis bien mécontent des Anglais et des Prussiens. Leurs ministres ne m'ont pas cru: j'ai conseillé à tous ceux que j'ai vus d'attaquer Votre Majesté Impériale, parce qu'ils seraient perdus de réputation s'ils ne le faisaient pas; et je vois, à mon grand regret, qu'elle n'ordon-

nera pas le même jour à sa flotte de la mer Noire de bombarder le sérail, à sa flottille de la Baltique de brûler les vaisseaux anglais, et à son armée de terre de détruire les Potsdamites.

Je voyais déja Votre Majesté, après avoir mis tranquillement l'adresse à ces trois lettres, faire au billard une triple carambole, puis tourner et retourner trois ou quatre médailles, puis faire une petite scène sur les illuminés, et puis en aller admirer une de Molière.

Je me rends pourtant, comme dit Vanezura; je conviens de votre ignorance, Madame; il faudra la paix pour que Votre Majesté se remette même à avoir de l'esprit : car voilà près de quatre ans qu'elle n'a que de l'ame et du génie. Mon Dieu, qu'il y en a dans la lettre à mon bon Charles ! *l'honneur et la valeur*, *synonymes précieux aux oreilles héroïques*, etc., etc. J'ai peur que mon Charles n'en devienne fou. J'ai arrangé son ruban de la même manière que le portait autrefois le prince Potemkin, lorsque Joseph II, l'allié si tendre et si zélé de Votre Majesté, lui dit en voiture : « Usez ce ruban, « vous en aurez bientôt un autre. »

Je suis heureux d'avoir assisté à plusieurs jours glorieux pour le Prince et pour les braves

Russes sous les murs d'Oczakow, et de m'être trouvé à des promenades très vives par mer et par terre. Je suis bien heureux que, dans votre lettre si honorable, vous daigniez, Madame, par votre magie, ensorceler le père autant que le fils. Une phrase de vous me vaut mieux que tous les titres, parchemins et diplomes, nourriture des rats, disait Lisimon; les rats respecteront votre précieuse écriture, comme les chats couronnés qui voulaient attraper quelque chose du grand gâteau, respectent vos couleurs.

Lorsque Fréderic II reprochait à son ennuyeux Anaxagoras de montrer ses lettres, il avait raison; car elles roulaient sur quelques paragraphes de Wolf, qu'il n'entendait pas plus que moi, et sur des plaisanteries assez triviales à l'égard de l'église *soi-disant catholique, soi-disant romaine.*

Voilà donc le chef de cette religion brûlé à Paris, comme à Londres : puissent ces brûlures lui tourner àcompte, pour diminuer celles qui l'attendent peut-être dans l'autre monde.

J'aurais bien voulu qu'au moins les parents et les voisins de la cour de France, au risque d'être brûlés en miniature, eussent renvoyé ou n'eussent pas reçu les ambassadeurs d'un

captif. Je souhaite que l'Empire Germanique fasse son devoir, et je suis fâché de l'éloignement d'un autre empire mieux monté, qui aurait déja, sans cet éloignement, envoyé cinquante mille prédicateurs avec des barbes et des piques, pour soutenir la cause des Rois.

Mais je m'oublie devant le premier des Rois, et le Roi des Rois ; pardonnez-le-moi, Madame, Votre Majesté Impériale est la seule qui inspire la confiance et l'admiration en même temps. Il est bien singulier de pouvoir se livrer ainsi devant celle qui a triomphé des Ottomans. Selim et bien d'autres seraient bien étonnés que j'osasse prendre tant de liberté. Il est vrai que j'en tremble un peu, mais c'est seulement quand il m'échappe quelques vérités qui peuvent blesser votre modestie.

SIXIÈME LETTRE.

CE 17 MARS 1792.

Vienne.

MADAME,

VOTRE Majesté n'a rien à faire : son *petit ménage* est rangé, et, si on l'en avait crue, celui des autres le serait aussi. Dans l'oisiveté que lui donne son activité, Elle n'est presque pas excusable de m'oublier ainsi.

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître les autres Souverains de la Russie ni d'en être *connu*. Je conçois bien que leurs affaires les empêcheraient de me répondre si j'avais pris la liberté de leur écrire. L'un serait occupé de plans de campagne, l'autre de ses finances, un autre de ses quartiers d'hiver, un autre de sa cour, un autre de son intérieur, un autre de ses ministres, un autre de ses chiens, un autre de sa famille, de sa femme et de ses enfants : chacun a ses affaires; mais V. M., qui fait les siennes avec quatre lignes, quatre vaisseaux et quatre bataillons, pourquoi ne m'a-t-

elle pas écrit ? aussi j'espère que, pour la première fois de sa belle vie, Votre Majesté Impériale connaîtra le remords. Je suis le seul en état de lui donner l'absolution que le divin Platon et tout le clergé russe, dont j'aime l'instruction, la robe, la barbe et les vertus, n'est point en état de lui accorder. Voilà six mois que je n'ai reçu de lettres de Votre Majesté, et c'est la seule fois que cela me soit arrivé depuis douze ans. N'est-ce pas aussi tyrannique que si elle dépouillait un de ses braves généraux d'un grand gouvernement ? Je parle à sa conscience; je vais parler à sa bonté.

Quoique *le caractère le plus ferme*, *le plus simple et le plus sensible* ne m'ait point donné depuis six mois des marques de souvenir, j'ai besoin de parler à Votre Majesté Impériale. S'il y avait seulement le plus petit grand homme à présent dans les quatre parties du monde, je lui écrirais pour ne pas vous incommoder, Madame; mais il faut que Votre Majesté paie pour elle et les grands hommes qui ont disparu.

Je n'ai pu apprendre en Russie si Pierre I^er^ avait jamais ri de bon cœur. Ainsi je ne suis pas sûr que je me fusse exposé à recevoir un mot

sec de sa part. Fréderic II m'a recommandé trois fois à l'aide de Dieu et à sa sainte et digne garde, comme s'il s'était mis dans le cas d'en faire les honneurs. Louis XIV m'aurait écrasé par sa signature; mais je crois que j'aurais reçu par la poste quelques bons ventre-saint-gris du pauvre Béarnais, s'il avait eu assez d'argent pour affranchir sa lettre.

Alexandre écrivait bien; mais il a eu Quinte-Curce pour secrétaire. Son imitateur suédois parlait un latin gothique. J'aurais pu attraper quelque billet de César ou d'Alcibiade, et j'aurais ouvert avec plaisir et avidité une lettre militaire ou amicale du grand Condé. Une réflexion qui m'arrive à présent (car je m'avise de tout, même de réfléchir), c'est que c'est sous les règnes même les plus durs que l'on a vu des grands hommes en guerre et en littérature; mais je n'en vois point au milieu de l'anarchie et de ses atrocités. Quand Rome a eu des Sylla et des Marius, elle était soumise et partagée. Les Scipions étaient de grands aristocrates; Périclès était une espèce de roi; Horace et Virgile auraient eu peu de succès pendant les guerres civiles. Si Montaigne et le bon La Fontaine avaient vécu de notre temps, l'un avec

ses vérités, l'autre avec ses naïvetés et ses distractions, ils auraient été pendus les premiers.

J'ai fait ma cour une fois à notre jeune Empereur, que je trouve vieux, grace à deux campagnes et à son éducation commencée par Joseph II, le monarque infortuné dont le souvenir de Votre Majesté Impériale fait l'apothéose. J'ai pris la liberté de dire à l'Empereur, au sujet des Pays-Bas, que la vigueur exemptait de la rigueur, et que j'étais sûr que six mois de fermeté, en montant sur le trône, consolideraient son règne pour toute sa durée. La bonté avec laquelle il a bien voulu accueillir un courtisan moraliste qui a osé placer les mots d'élévation et de patriotisme dans sa petite audience, est d'un bien heureux augure.

Qu'on regarde l'étoile du Nord, c'est véritablement celle des rois : elle guide au temple de l'immortalité. Je suis, etc.

SEPTIÈME LETTRE.

EN 1793.

De Bel-OEil.

MADAME,

JE viens de voler à Votre Majesté une vue de Czarskozelo, celle de la colonne de Kagul, à la place de laquelle j'ai mis un obélisque en marbre blanc de la hauteur de quarante-cinq pieds. Sur l'un des côtés est écrit : *A mon cher Charles pour Sabatsch et Ismaël;* l'autre est surmonté par la croix de Saint-Georges et celle de Marie-Thérèse; et sur une autre face on lit : *Nec te, juvenis memorande, silebo;* et sur l'autre: *Sein Muth macht meinen Stolz, seine Freundschaft mein Glück.* Son courage fait mon orgueil, son amitié mon bonheur.

Au bout de cette prairie, qui finit par un vallon rétréci et par un bois d'orangers encaissés dans la terre, il y a un temple de marbre en ruines au-dessus d'une superbe cascade qui tombe nuit et jour. J'ai arrangé, changé, placé moi-même chaque morceau d'architecture sur

le terrain, faute de savoir dessiner, car je n'ai aucun talent, à moins que je ne me permisse de dire, comme Duclos : Mon talent, à moi, c'est l'esprit ; mais qui oserait s'en croire en pensant à Votre Majesté? A propos des nations que je trouve dégénérées, j'ai l'honneur de représenter à Votre Majesté Impériale que je suis presque toujours de l'avis de tout le monde, par paresse, et parce que peu de personnes sont capables d'entendre une discussion. Mais elle m'a fait l'honneur de me dire en voiture, en allant à Czarskozelo, en 1780, qu'une des bonnes qualités de Pierre Ier était qu'on pouvait disputer avec lui.

Je crois, comme Votre Majesté, que depuis la création du monde chinois ou du monde chrétien, il y a les mêmes passions. Il y a peut-être sur la terre la même somme de vertus, de vices, de bien et de mal ; mais il dépend des Souverains de la distribuer inégalement.

Nous avons lu qu'Athènes et Rome avaient disparu. Nous voyons Paris disparaître, et nous admirons le plus haut degré de la gloire, de la puissance et des arts dans Pétersbourg, et trois ou quatre Russies de toutes les couleurs.

Votre Majesté a ramassé quelques matériaux

et des pièces détachées qui n'avaient point été mises en œuvre dans l'atelier de Pierre I^er^; elle a dressé l'édifice en y ajoutant bien d'autres pièces encore; et avec des ressorts dont on ne voit pas le mécanisme, elle a fait aller une machine immense.

Sans vous, Madame, j'ose le dire, votre empire n'aurait été qu'un grand colosse efflanqué. Votre Majesté, en ajoutant encore cependant à sa gigantesque figure, lui a donné la force et la santé pour plusieurs siècles, si vos traces sont suivies.

Mon cher et inimitable, aimable et admirable prince de Tauride, qui fait si bien la guerre aux sots Musulmans, a usé la nature pour long-temps; car elle lui a donné toute l'étoffe qu'elle aurait employée à faire une centaine de gens de cœur et d'esprit, qu'on aurait vus avec plaisir et employés avec utilité.

Si je ne craignais pas qu'au lieu de me lire il ne s'occupât d'une rangée de bachas ou de colonnes, ou de navets, je lui écrirais.

Suis-je encore obligé de parler du profond respect et de l'enthousiasme avec lequel je suis, Madame, de Votre Majesté le plus humble et le plus fidèle sujet russe et tartare?

HUITIÈME LETTRE.

EN 1793.

De Bel-OEil.

MADAME,

QUEL beau nom que ce Caucase ! Que je suis aise que ma lettre y ait été faire un tour! Mais voyez l'injustice du ciel : c'est là qu'il a puni un pauvre diable de Prométhée qui n'a pas fait pis que V. M. I., et il l'a fait triompher dans le lieu même de ce supplice. Un vautour déchirait Prométhée, et vous déchirez les vautours qui voulaient manger les troupeaux de vos belles prairies sur les frontières de votre empire.

Votre Majesté, plus coupable cent fois que ce voleur du feu céleste, se sert du feu de cent pièces de canon qui ébranlent tous ces petits trônes situés dans les creux de ces monts fameux : à la bonne heure, puisque le ciel le veut ainsi, et qu'il est plus sage que le ciel d'alors.

J'ai bien besoin de m'occuper des jours bril-

lants et fortunés de V. M., pour chasser les souvenirs qui me tourmentent sans cesse : une malheureuse princesse que j'ai eu le bonheur et la facilité de voir continuellement pendant douze ans de suite, belle, bonne et calomniée sans relâche....., réunissant tant d'aimables et d'excellentes qualités...; alliée si proche d'un trône puissant, et néanmoins enfermée dans une horrible prison ! Ah, mon Dieu ! mon imagination est si mal en France ! Je me hâte de retourner à Pétersbourg.

Voilà donc encore, grace à V. M., une famille aussi heureuse qu'elle est vertueuse et intéressante. Le comte de Choiseul mérite vos bienfaits à tant d'égards ! et son fils, que je connais beaucoup, est bien digne de son père et des bontés de mon auguste Souveraine.

Il faudra faire bien attention à la date : on ne saura plus de quel pays on parle, car il n'y aura bientôt plus de noms étrangers à Pétersbourg. L'Europe et l'Asie y seront naturalisées ; et la Seine, qui n'a pas l'honneur d'avoir affaire à V. M. I. comme cinq mers de ma connaissance ses très humbles servantes, envoie les habitants de ses rives, jadis fortunées, sur les bords de la Néva. Vos braves soldats, interrogés par

quelques voyageurs, dans quelques années, répondront :

> Nous combattions, Seigneur, avec Montmorency, *Richelieu*, *Langeron*, et ce fameux *Lacy*.

Que manque-t-il, Madame, à présent à votre gloire ? elle égale vos bienfaits : c'est tout dire, etc.

NEUVIÈME LETTRE.

EN 1794.

A mon refuge.

MADAME,

J'AI encore eu occasion de voir que V. M. I. s'entend à tout. Si mes intendants me servaient aussi bien, je serais plus riche du double. Elle sait acheter, vendre, racheter, prêter, donner, redonner. Elle a fait de bonnes spéculations dans ce genre de commerce : car le résultat est toujours de s'enrichir en enrichissant les uns pour enrichir les autres. Il tombe de toutes parts une pluie à verse de bienfaits sur l'empire. Je suis fort content de la petite ondée qui m'en arrive aussi. Voilà une bonne affaire que fait M. le G. M. d'artillerie, et moi de même, mais il ne sait pas que je suis un chicaneur. Il faut bien que je le sois pour chicaner quelqu'un qui ne chicane personne, car tout le monde en dit du bien : et je suis en train de l'aimer, pour peu que je le connaisse.

Que M. le G. M. d'artillerie sache donc que

je ne lui vends pas un certain rocher à trois ou quatre toises dans la mer, que j'ai traversée ayant de l'eau jusqu'à la moitié du corps, pour y graver le nom divin de Catherine-le-Grand, et d'un autre côté (je lui en demande pardon) le nom humain de la dame de mes pensées d'alors.

V. M. peut voir ce rocher dans le dessin que je lui en ai donné de Partenizza : il y avait mes projets de bâtir, que j'aurais exécutés sans Jusuf Bacha, à qui la Russie a l'obligation d'une partie de sa gloire.

Je veux donc, je prétends, j'exige que ce rocher même s'appelle *Rocher de Ligne*. Point de médiation; c'est ainsi que j'ai appris d'une certaine cour à traiter.

Si le bon Selim obligeait V. M. I. à aller à Constantinople, j'irais avec l'uniforme de l'ermitage que j'ai encore, et que j'aime de tout mon cœur. Mon rocher me donne le droit de porter le velours vert et argent; car V. M. marchant avec majesté, grace et lenteur, sur le pont de sa galère, m'a dit un jour, en étendant sa belle main, et sans s'apercevoir que le vaisseau marchait toujours : « Je vous donne, M. le « Prince de Ligne, ces terres sur la rive gauche « du Borysthène. »

La petite Europe occidentale n'est pas près de sortir des Petites-Maisons. On fait des plans, mais je crains qu'avant qu'ils ne passent et repassent la mer, le Rhin et le Danube, les ennemis, par trois attaques différentes sur trois points éloignés l'un de l'autre, ne passent la Meuse, la Sambre et la Lys, et ne préviennent ainsi les rassemblements nécessaires pour attaquer partout, en commençant par sauter, à la russe, dans le camp retranché de Maubeuge. C'est ce que j'ai conseillé pendant tout l'hiver, mais en vain.

Si V. M. I. a du crédit auprès du comte d'Anhalt, je la prie de m'appuyer respectueusement auprès de lui; car je lui écris pour lui demander une grace qui m'intéresse beaucoup. Mais il faudra que V. M. se lève de bien bon matin pour l'attraper, qu'elle aille à son lever, et se fasse annoncer pour lui demander audience.

Je suis, etc.

DIXIÈME LETTRE.

AU MOIS DE SEPTEMBRE 1794.

De Woerlitz, chez le Prince de Dessau.

MADAME,

JE savais bien que la maison d'Anhalt était la première dans l'almanach par ordre alphabétique, et même généalogique; mais je ne lui connaissais pas tant de goût pour les jardins. Quel cousin que ce cousin de V. M. I.! Ceci ressemble beaucoup à Czarskozelo; c'est à peu près le même genre. N'étant pas si grand Souverain, il ne se passe pas tant de caprices; il ne prend pas tant de licences poétiques. Son gothique n'est pas couleur de rose, comme celui que j'ai été assez insolent pour reprocher à V. M. En vérité, quand j'y pense, je suis effrayé d'avoir soutenu quelquefois mon opinion avec tant d'entêtement. Je me ressouviens encore de l'Ukase sur le duel, que j'ai osé attaquer avec tant d'audace, que, tout en le défendant, V. M. m'en a presque proposé un. Je veux même qu'elle se rappelle tou-

tes mes brutalités, mes opiniâtretés et jusqu'à la mauvaise foi que je mettais quelquefois dans la discussion pour me tirer d'affaire. Elle verra que je ne l'ai jamais flattée. Ce que j'ai dit ou écrit à V. M. I., sur ce que j'ai vu en elle d'enchanteur et de bon, était vrai : donc ce n'était pas flatterie; et je m'en serais peut-être encore abstenu, si vous n'étiez pas, Madame, une Impératrice. Je n'aurais pas dit tout cela à un Empereur. Mais les vérités à une femme ont toujours l'air de la galanterie, et l'on peut sans bassesse louer un tel Souverain.

Ce mot m'est échappé : pardonnez ma franchise :
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise ;
L'auguste Élisabeth n'en a que les appas.
Le ciel, qui vous forma pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes :
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

V. M. I. a-t-elle l'esprit de comprendre que, sans le despotisme du vers, j'aurais mis son nom à la place de celui d'Elisabeth? et s'est-elle défendue, en lisant ceci, de penser que cela lui allait beaucoup mieux qu'à la reine d'Angleterre ? Je parie qu'elle a repoussé cette idée par modestie; mais que cependant elle lui est venue dans la tête. Cela est impossible autrement; je

trouve même que la modestie n'est souvent qu'une hypocrite qu'on emploie pour s'attraper soi-même. La modestie est la pudeur de l'éducation, et, par habitude, appartient plus à votre sexe qu'au nôtre. Le grand Condé ne se gênait pas, et a dit :

Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne,
Il suffit de la mériter.

A votre place, Madame, il aurait dit : Je suis celui qui la porte le mieux.

Je reviens à mes moutons du prince de Dessau : ils sautent et mangent sous mes fenêtres les fleurs qui émaillent la plus belle des pelouses. Je suis moins personnel que M. de Voltaire, qui dit : Je n'aime les moutons que lorsqu'ils sont à moi; et moins gourmand que le duc de Nevers, qui dit, en voyant l'abbé de Chaulieu admirer pastoralement un troupeau : « Peut-être que de tous ces gueux-là il n'y en a « pas un qui soit tendre. » Je conseille à V. M. I. d'acheter une nouvelle édition de mon Coup-d'œil sur Bel-OEil, où elle verra la description de Wœrlitz, qui est en vérité l'un des plus beaux lieux du monde.

Si V. M. s'étonne de me voir occupé de foin

au lieu de lauriers, c'est que cette moisson est plus aisée ; j'aurais bien voulu cependant essayer de la plus belle tout comme un autre ; mais apparemment que je suis mort avec Joseph II, ressuscité un moment pour mourir avec le maréchal Loudon, et tomber malade avec le maréchal Lacy.

Mon royaume n'est plus de ce monde : il me semble pourtant que je ne laisserais pas renverser celui des autres. Lorsqu'on a porté un habit vert, parement rouge, on sait d'autant mieux soutenir les trônes, que celui de sa Souveraine n'a pas besoin d'être soutenu.

Le comte de Browne part dans ce moment pour Pétersbourg, et je n'ai que le temps de me mettre aux pieds de V. M., en lui renouvelant, etc.

COPIE D'UNE LETTRE

QUE J'AI ÉCRITE A L'IMPÉRATRICE, A CZARSKOZELO, DE MA CHAMBRE A LA SIENNE.

Votre Majesté Impériale a bien eu tort hier, et très grand tort. Ce n'est pas en action, c'est impossible; mais c'est en parole. Il était trop tard pour disputer : cela n'était bon qu'en voiture; mais il y avait de trop deux ou trois cordons bleus, rouges et bariolés. Qu'auraient-ils dit de voir contredire l'autocratrice des Russies? V. M. a dit en parlant de son gouvernement : *Cela irait bien mieux si j'étais homme.* Eh bien, point du tout. Si les Impératrices Anne et Elisabeth avaient été des hommes, leur règne eût été pitoyable, et cependant ils n'ont pas été sans gloire. Le dernier a eu de l'éclat et a presque fait disparaître la barbarie. Vous parler de cet éclat, Madame, pour vous faire voir votre supériorité, ce serait un pauvre madrigal; et mettre votre règne en parallèle avec le leur, ce serait une épigramme et un mensonge. Un grand homme habillé comme V. M. vaut mieux

qu'un grand homme le sabre au côté, car il est tenté de le tirer. C'est bien fait si son sceptre est près de tomber; mais il vaut mieux le savoir tenir comme vous, Madame, d'une main ferme. Un roi a souvent envie d'être un héros. Cela est bon pour nous autres sujets, mais dangereux pour un Souverain. Dès lors il s'expose à la jalousie de ses généraux, à l'esprit de parti dans sa propre armée, à la ruine ou à l'usurpation. Le grand homme disparaît imperceptiblement, et fait place à l'heureux conquérant, qui finit quelquefois par être conquis. Il rapporte dans sa cour la dureté des campagnes, l'humeur, la méfiance et la présomption. Qui sait ce qui serait arrivé au grand homme-femme si elle avait été grand homme-homme? V. M. aurait voulu être empereur de toutes les gloires comme de toutes les Russies; et si le dieu des armées, ne se souvenant plus de la primitive église, avait favorisé celle de Rome ou de Luther, vous n'auriez jamais capitulé au Pruth, comme le héros qui l'est devenu sans le savoir, ou fui en Turquie, comme Charles XII, son ennemi.

Votre état de femme vous a valu cet aplomb qui donne de la majesté, ce calme qui donne

une certaine mollesse noble sans être inactive, et la méditation, qui en est la suite. Je ne répondrais pas de V. M. à cheval, mais j'en réponds appuyée sur une table où son excellente tête, soutenue par un beau bras, travaille et fait avancer les affaires, tantôt avec lenteur, tantôt avec rapidité, mais toujours avec certitude.

Mes camarades, les Mourza de la Tauride, n'auraient pas aussi bien reçu un homme ; et les Zaporogues, mes voisins dans les terres que V. M. m'a données, auraient dressé une embuscade au sublime Empereur qui aurait voulu tout voir par lui-même. L'homme perd en se montrant, la femme y gagne : en la voyant, on passe de l'étonnement à l'estime, et de l'estime à l'admiration; et si son génie est aimable, l'amitié, l'attachement, viennent se placer au milieu de tout cela, et n'y gâtent rien.

Oserais-je écrire tout ceci à un homme, qui s'imagine toujours qu'on veut le flatter ou le tromper, ou lui montrer un talent qui l'offusque? Les plats courtisans cherchent à rencontrer les yeux du Souverain, qui ne sont souvent pas les plus beaux yeux du monde. On cherche sans bassesse ceux de la Souveraine,

non pour avoir un grand gouvernement, mais un peu de succès dans la société.

Le grand homme à cheval fait trembler généraux, soldats, grands seigneurs et paysans. Le grand homme en calèche avec cinq ou six jolies femmes qui sont ses adjudants, est suivi des acclamations des gens légers, et des bénédictions des gens qui pensent. V. M. aurait cinquante mille hommes et cinq millions de plus si elle était un homme : en vérité ce n'est pas la peine de changer de sexe. Elle a assez de sujets et de roubles ; et c'est d'un des kiosques de son jardin qu'elle a augmenté les uns et les autres, tandis que de sa tente elle les aurait diminués.

Quelle différence de votre regard plein d'aménité et de bienfaisance, au regard farouche que vous auriez contracté en passant en revue vos quatre ou cinq cent mille soldats !

Si par hasard, entraînés par l'enthousiasme, nous nous égarons au point d'en dire plus qu'il n'en faut sur votre enchanteresse et auguste personne, vous vous faites votre part à vous-même, et, sans vous enivrer, vous mettez sur le compte de la galanterie ce qu'un Souverain homme attribuerait à la flatterie des courtisans.

Une Souveraine accoutumée à voir tous les hommes à ses pieds, comme reine et comme femme, est moins sujette à l'humeur. Aurais-je pu témoigner à Fréderic, Pierre, Charles, Louis, mon indignation, comme je le fis l'autre jour devant V. M. lorsqu'elle me dit qu'il y avait une ancienne loi russe qui faisait monter les premiers à l'assaut les gens condamnés à mort, ou les scélérats qui avaient commis quelque crime? Vous m'avez regardé, Madame; vous avez réfléchi, et vous n'avez rien dit. Je parie que V. M. désormais ne me rappellera plus ce trait d'érudition sauvage.

Un Souverain dit toujours qu'il aime la vérité. Celle que la Souveraine apprend lui inspire plus de confiance. Elle dit : « L'on craint tant de « m'ennuyer, de me déplaire, de ne pas être « aussi bien traité dans mon intimité! il faut « certainement que ce soit pour mon bien qu'on « ose me parler ainsi. »

Ce qui n'est que fermeté de la part d'une femme, est souvent entêtement de la part d'un homme. Ce qui n'est qu'indulgence, paresse ou facilité dans l'une, est faiblesse dans l'autre. Que d'accessoires et de petites choses qu'on ne remarque pas, contribuent à des résultats im-

portants ! La belle tunique de velours nacarat brodée que porte V. M. fait plus d'effet que des bottes et une écharpe ; vos cinq gros cailloux de diamans, placés dans les cheveux, éblouissent plus qu'un chapeau, toujours ridiculement grand, ou ridiculement petit. Votre belle main électrise depuis la sentinelle qui la baise, jusqu'aux Héraclius et aux Gherai. La main peut-être sèche et décharnée du grand homme ne me ferait pas éprouver le même enthousiasme, et l'adulateur le plus prompt à la saisir s'y casserait le nez.

Si un fils de Charles VI avait présenté son petit archiduc nouveau-né aux Hongrois, aurait-il inspiré ce beau mouvement qui fit tirer le sabre pour une jeune, belle et infortunée princesse de vingt-quatre ans, comme l'était notre grande Marie-Thérèse ?

Je le répète encore, V. M. I. aurait eu la tête trop vive si elle avait été un homme. Dieu sait et fait bien ce qu'il fait. Remerciez-le, Madame, d'être une femme plus qu'une femme et qu'un homme tout ensemble. Remerciez-le dans les soixante langues du Caucase, le turc de la Crimée, le persan des environs de la mer Caspienne, le chinois des environs de la grande

muraille, le grec de vos Grecs, et non celui de votre rit, qui n'est que du sclavon, l'allemand des temples de Stettin, le français de l'église Vallonne, et le latin de l'église Romaine. Que V. M. I. daigne croire celui qui est son parrain, son peintre et son historien tout à la fois, en la nommant *Catherine-le-Grand.*

FRAGMENT D'UNE LETTRE.

Nous ne sommes pas du même avis sur le roi de Prusse, mon cher monsieur Q.... Si Fréderic II avait été sur le trône de France, il aurait été chevalier comme François Ier, fin comme Louis XI, juste comme Louis XII, bon administrateur comme Louis IX, sans aller faire le paladin; bonhomme comme Henri IV, amant de ses mignons comme Henri III, et magnifique comme Louis XIV. Il aurait fait de meilleurs vers que les siens, et aussi bien que Charles IX, sans faire de Saint-Barthélemy. Il aurait suivi son goût pour les lettres et la musique; il aurait rectifié son goût pour les beaux arts : mais il s'entendait mieux à déployer des colonnes, qu'à en placer dans ses bâtiments, où il y a beaucoup plus de confusion que de goût. Il n'aurait pas aimé les tableaux de Poter et de Watteau, et les meubles couleur de rose, petit vert et argent : il aurait défendu à son cuisinier le musc, la cannelle, l'ambre, et le gingembre.

Le temps et le contenu des lettres du prince

royal, l'annoncent indépendamment de ce que j'ai remarqué moi-même de celui qui, ne pouvant pas être le premier et le meilleur des rois, l'a été des généraux et des soldats. Arrivé à son petit trône du nord et de sable, il voit jour à lui donner une base. Il demande ce qu'il a à prétendre, et offre les secours d'un génie actif et d'une bonne armée à Marie-Thérèse, pour défendre le reste de ses États; on le refuse avec dédain : il prend ce qu'il demande, et plus encore pour s'en venger.

La paix et la Sainte-Trinité, dont il croit que les autres Souverains font plus de cas que lui, lui assurent ce qu'il a pris.

Le prince de Kaunitz avait à se venger des plaisanteries du Roi sur sa toilette, madame de Pompadour sur son air ministériel, l'Impératrice Élisabeth sur sa mauvaise jouissance, le comte de Brühl sur sa garde-robe, l'Empire sur l'inutilité de ses moyens, la Suède sur ce qu'il n'y trouvait plus de Charles XII. Toute l'Europe s'arma pour lui reprendre cette Silésie, en 1757; il la prévient, et commence à la battre en 1756.

Après chaque victoire il offre la paix; il y a dans sa lettre au marquis d'Argens, en 1760,

après la bataille de Liegnitz, les sentiments du prince royal de 1738; toujours victorieux, après avoir lassé l'Europe et s'être lassé lui-même de ses triomphes, il finit, en ne demandant que ce qu'il avait avant la guerre.

Il voit un empire s'élever chaque jour, et prêt à l'engloutir; il lui propose de s'agrandir, en s'agrandissant lui-même (avec cette différence que son acquisition liait tellement ses États, que de puissance secondaire il passait au premier rang), et le rend également coupable d'un partage immoral pour trois cours, impolitique pour les deux grandes Impératrices, dont l'une passait pourtant ses jours au pied des autels.

La probité arrive avec ses moyens; il peut se livrer à son penchant pour la vertu, et dépense, quelques années après, vingt-cinq millions et vingt-cinq mille hommes pour empêcher l'Autriche de prendre toute la Bavière.

Voilà l'histoire de ses trois guerres. On lui en propose une quatrième au sujet de la liberté de l'Escaut; il fait des plaisanteries sur M. de Vergennes et la république de Hollande, et ne s'occupe plus que de bâtir des villages et donner du grain, des outils et des chevaux à ses

défricheurs. Ce n'est pas de sa faute s'il fut mal aidé et entendu pour quelques points de tabac, fermes, impôts et législation; c'était pourtant son unique étude et désir. Il ne punit point l'officier qu'il avait envoyé pour arrêter le baron silésien qui avait voulu le livrer à M. de Loudon, et qui l'avait laissé échapper; il fit donner à un soldat, sur qui on trouva une balle pour le tuer, son congé, en disant que c'était un fou; et il avait eu le courage de commander l'exercice, quoiqu'il le sût. Il avait des amis, et beaucoup de douceur dans la vie privée; il donnait beaucoup et à propos, et a laissé malgré cela, moyennant la plus grande économie, des centaines de tonneaux de ducats. Il répondait lui-même de sa main, et écoutait tout le monde; il ne faisait mourir personne; il adorait les beaux temps et les grands hommes en tous genres de la France, dont la langue était la seule qu'il sût, et dont il trouvait la littérature et le génie au-dessus de toutes les autres nations.

Il eut tort sans doute de se permettre quelques gaîtés sur la religion; mais il s'en déclara le soutien pour ses intérêts et la liaison qu'elle avait avec ses principes de gouvernement.

Il eut plus grand tort encore de douter de son ame : mais il mit en pratique à sa mort la spéculation des autres philosophes; et finissant avec insouciance là-dessus, il mit, mal à propos, sur la même ligne de dédain, les prêtres et les médecins.

LETTRES
SUR CÉSAR.

A M. DE LAHARPE.

Vos notes, M. de Laharpe, sont bien peu de chose; je dis plus, sont tout ce que j'ai vu de plus mauvais; vous êtes même encore pire, à mon avis, que votre historien Suétone. Qu'est-ce que cette histoire de César ? Un libelle diffamatoire. Ce n'est pas comme cela qu'il fallait voir ce grand homme. Qu'est-ce que cette comparaison avec Henri IV? Il n'est pas possible de se moins ressembler. César ne ressemble à personne plus qu'au roi de Prusse. Henri IV, dans sa vie privée, sa gaîté, son honnêteté, sa douceur, sa loyauté, son air de gentilhomme, ressemble au prince Charles de Lorraine. En gouvernement il ressemblait un peu au bon empereur que nous avons perdu. Comme lui, il avait le désir de rendre tout le monde heureux par sa justice et son économie. Il ne m'appar-

tient pas de savoir si François a aimé; mais je parie, si cela est, que ses lettres étaient tendres comme celles de Henri, qui demandait toujours la charité à ses maîtresses. Il avait l'air de prier qu'on l'aimât pour l'amour de Dieu.

César est toujours vainqueur. Fréderic aussi. Titurius est défait. C'est Foucquet à Landshut. César jure de s'en venger, et s'en venge; c'est la bataille de Liegnitz. Le roi ne laissa pas croître sa barbe, voilà la seule différence. Aurunculeius est Finck à Maxen. Cicéron est le prince de Bevern à Breslau. Ces deux grands hommes, en arrivant, rétablissaient les affaires gâtées par leurs lieutenants.

Cicéron, l'orateur, ne croyait pas que César devînt quelque chose. Son air efféminé..... Sa coquetterie..... M. de Voltaire, que je ne crois pas plus brave que Cicéron, mais qui a autant d'esprit, m'a dit qu'il ne s'était jamais attendu à tout ce qu'on a vu du roi. Il avait l'air de ne pas se soucier des affaires, encore moins du militaire. Il polissonnait à la parade avec les jeunes officiers, dessinait dans le sable avec sa canne, par distraction, quand la garde passait. César et Fréderic lisaient beaucoup au même âge, et acquirent la grande connaissance des

hommes, à ce qu'on dit. Catulle fit des vers là-dessus. César n'en dînait pas moins avec lui. Les beaux esprits français, attirés à Berlin, firent de mauvaises plaisanteries sur le goût de Fréderic pour la lecture. Il n'en soupait pas moins avec eux. César et Fréderic pardonnèrent des outrages bien plus sanglants, même des perfidies. Le premier ne chercha pas à trouver les auteurs de plusieurs entreprises contre lui. Le second n'a pas fait mourir son baron silésien, qui voulait nous le livrer. César prit dans le Capitole trois mille livres pesant d'or. Fréderic prit une vaisselle d'or à l'abbaye de Melck. César y substitua une pareille quantité de cuivre doré. Ephraïm de Fréderic s'est servi utilement de ce métal; et l'alliage le soutient contre nos alliés.

César punit la neuvième légion à Plaisance; Fréderic, le régiment de Bernbourg à Dresde. César inspirait de l'enthousiasme à ses soldats, témoin Acilius, et un certain centurion, dont le nom commence par une S, et que j'ai oublié....

César battu à Durazzo, Fréderic à Kolin, ne songent qu'à consoler leurs armées. Ils s'accusent du malheur de la journée; ils la réparent à merveille.

César appelait ses soldats ses compagnons; Fréderic, ses enfants. Ils sont durs sur la désertion, la désobéissance; ils ferment les yeux sur le reste. Ils leur laissent la liberté, et permettent quelquefois le pillage pour se faire aimer, et récompenser des fatigues extraordinaires.

César aime mieux grossir les difficultés et les forces des ennemis. Il apprend à son armée la marche de Juba, le nombre considérable de ses troupes et ses desseins. Fréderic instruit la sienne de la victoire du prince Charles, de la prise du général, du camp, de la ville, et de toute la Silésie. Il fait entrevoir à ses soldats des efforts presque surnaturels, des impossibilités; la supériorité des Autrichiens, la fortune, l'habitude de vaincre depuis six mois. Il dit que ceux qui ont peur n'ont qu'à sortir du camp. On pleure, on s'anime, on marche, on nous bat, on nous chasse en Bohême.

César rallie lui-même. Fréderic ramène sa cavalerie entre le petit bois et le village de Czeczor. César est surpris près de la Sambre, et bat ceux qui l'ont surpris. Fréderic fait de même à Trautenau.

Les *Mémoires* de *Brandebourg* valent bien les

Anti-Catons. Les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*, l'*Analogie*, l'*Art de la Guerre*, le *Voyage* et l'*Instruction aux Généraux*, valent les *Commentaires.*

Asinius Pollion en parle comme quelques frondeurs m'ont parlé de ceux du roi. Les mêmes reproches précisément. Il prenait de l'argent quand il pouvait; mais c'était pour le distribuer: Fréderic aussi. Enfin tous deux ont réformé les lois, ont été sobres, braves, poètes, orateurs, et ce que vous savez. Oui, encore une fois, le roi se bat, écrit et aime comme César. Ils étaient beaux tous les deux dans leur jeunesse, ils s'avançaient le toupet tous les deux quand ils en avaient, et ont réparé par leur art ce qui leur manquait de cheveux. Il y a une sorte de coquetterie militaire dans la manière de se mettre.

On faisait des chansons militaires sur César; les soldats qui appellent Fréderic, Fritz, nom d'amitié, lui disent les choses les plus fortes, dont il ne fait que rire.

Il aimerait les fêtes et la magnificence, s'il osait; mais il n'a pas la cent-millième partie des richesses de César. Il aime aussi les spectacles.

L'un et l'autre on fait servir la religion à leurs desseins.

La seule différence qu'il y a entre ces deux demi-dieux, c'est que César fut c... et assassiné, et que Fréderic ne sera ni l'un ni l'autre.

AU MÊME.

Encore un parallèle de César avec Henri IV. C'est donc une gageure. Personne n'aime plus ce prince que moi; et je sais bon gré à la nation douce, sensible et enthousiaste qui l'a assassiné, de s'être amourachée de lui depuis quatre ans.

Mais César avait bien plus de moyens. Une plus grande étendue de génie, plus de connaissances, plus de talents, plus de séduction, plus de magie.

Henri était plus honnête, aussi brave, plus naïf; il avait une manière de dire les choses qui n'a jamais ressemblé à personne. Il n'avait pas eu le temps d'avoir de l'éducation; il était ignorant et Gascon en propos, autant qu'en origine. Quelle différence dans leur façon d'aimer! César méprisait les femmes, et j'ai vu le moment que Henri allait estimer même la sienne. Personne ne servait César; Henri était bien servi par Sully. César excitait plus l'admiration, Henri plus de confiance. César plus d'enthousiasme, Henri plus d'amitié. César a de plus

grandes choses, Henri en a de meilleures. César savait qu'on voulait le tuer et s'en moquait; Henri en parlait un peu trop souvent. Victimes tous les deux du fanatisme, ils doivent avoir part à nos regrets et à nos éloges. Ce n'est presque que là que je les retrouve. Dieu me préserve des jugements de M. de Laharpe!

A M. SCHOEPFFLIN *.

J'ai eu peur de vous, monsieur; je n'aime pas les savants qui ne sont que savants. J'ai peu de considération pour ces messieurs, parce qu'il me semble qu'il n'y a qu'à s'enfermer chez soi pour le devenir. Je ne connais personne qui ne sût parfaitement une chose, dont il s'occuperait pendant six mois de suite. Il n'a fallu rien moins que l'aménité de vos mœurs et votre philosophie douce et consolante, pour me rassurer sur votre compte. J'ai oublié que vous aviez cette profondeur de connaissances qui vous met au dessus des autres. Et je m'instruis tous les jours avec vous sans y penser.

Vous aimez César, qui est tout ce que j'aime. Vous voulez que je vous en parle. Si je vous disais tout ce que je pense de vous, vous vous en fâcheriez. Les égards que la place que vous occupez vous force d'avoir pour les préjugés,

* Célèbre antiquaire, et historiographe allemand.

m'empêchent de vous dire que j'ai été bien étonné de ne vous en trouver aucun. Votre fermeté sur quelques articles, et votre insouciance sur celui de la mort, qui tourne la tête à tous les vivants, m'a transporté pour vous. Vous me dites déja : *aut Cæsar, aut nihil.* Eh bien, monsieur, je ne vous parlerai que de lui.

Je ne vous dirai même rien du respect que je partage avec tous ceux qui vous connaissent autant que moi. J'ai l'amour-propre de croire, à la vérité, que je vous connais mieux que les autres.

AU MÊME.

J'ai dit, monsieur, qu'au lieu de vous apprendre quelques choses, je vous en demanderais beaucoup. Je commence déja. Au commencement du second livre de la *Guerre des Gaules*, je vois Labienus écrire de Franche-Comté en Lombardie; il était aussi utile à César d'être promptement instruit que d'arriver promptement. Voudriez-vous m'apprendre les arrangements qu'on faisait pour cela? Il n'y a pas longtemps que les postes sont établies. Nous voyons, avant ce temps-là, les rois et les grands seigneurs voyager très longuement à cheval. Et depuis cette vitesse des Romains à parcourir l'Europe et l'Asie, je n'en ai plus trouvé d'exemple.

Je voudrais que vous voulussiez bien m'éclairer au sujet des *missarii*. C'était ce que nous appelons *messagers* à présent. Il devait y avoir des relais et des lieux fixes pour la correspondance. Je n'en ai rien pu trouver. Nous connaissons la nature des chevaux qu'ils avaient; ils n'étaient point différents des nôtres. Les Numides, dont Annibal se servit si habilement contre eux,

et qu'ils eurent ensuite, ressemblaient à nos housards. Ils étaient montés aussi légèrement. C'était la même façon de servir. Les postes, les avant-gardes, les escortes, les escarmouches, les harcèlements, les poursuites, le désordre, les rapports, les courses, etc., et c'était la seule espèce de chevaux qui pouvait faire beaucoup de chemin dans un jour.

Ce fut l'an 697 de la fondation de Rome, sous le consulat de je ne sais qui, que César vint s'emparer de la Gaule-Belgique. Elle était composée des *Nervii*, des *Atrebates*, *Ambiani*, *Morini*, *Menapii*, *Aduatici*, *Segni*, *Condrusi*, *Eburones*, qui furent remplacés par les *Tungri*, *Cœrisi*, *Pœmani*. Il ne parle point des Hollandais dans ses *Commentaires*, parce que je m'imagine que nos provinces maritimes étaient si marécageuses, que personne n'y demeurait.

Que ne ferait-on pas pour fuir l'oppression et la cruauté? Sans les horreurs des Espagnols, on aurait laissé ces provinces submergées; et c'est à la valeur et ensuite à l'industrie qu'elles doivent leur naissance. Cependant, au commencement du quatrième livre, César dit qu'il a défait les peuples de Bergue et de Zutphen: je ne sais trop pourquoi il met les uns avec les

autres ; car si les traducteurs et les géographes ont raison, il y a tout ce que j'ai nommé tantôt, entre le pays de Bergue et cet autre qui fait à présent partie de la Hollande. C'est à la persécution qu'elle dut ses premiers habitants, puisque les Souabes firent alors ce que les Espagnols firent depuis. Et il est clair qu'ils n'existaient pas lorsque César vint la première fois chez les Belges, car il nous aurait dit qu'il les avait soumis comme les autres.

Il était bien difficile de ne pas l'être par lui. Il ne connaissait point d'obstacles. Cette manière d'abattis, par exemple, qu'il fit dans ces forêts où les peuples de Térouanne et de Gueldre se retirèrent, est ce que le roi de Prusse nous a appris, cette guerre-ci, à mettre en usage.

Je voudrais tirer au clair tout ce que nous ne savons que par la tradition. Ce qu'on appelle dans ce pays-ci la Flandre *flamingante*, prétend, malgré tout ce que je viens de dire, avoir résisté à César. Sur quoi cela est-il fondé? Je n'en sais rien. C'est ce petit pays qui tient aux Morins, aux Ménapiens, aux Nerviens. Cela me paraît incompréhensible. J'ai deux villages dans ma forêt qui prétendent avoir été

nommés par César, l'un, *Stagnum Bruti, Estambruges* en wallon, ce qui vient d'un étang immense qui est connu sous le nom de mer d'Estambruges; et l'autre, *Campus equorum*, Quévaucamp. On a trouvé plusieurs fois dans mes terres de l'ancienne monnaie des Romains, mais rien qui pût satisfaire mon envie d'avoir quelques particularités sur le séjour qu'ils firent chez moi. Toutes mes chaussées Brunehault me mènent fort mal, et ne me mènent à rien.

Je vous suis obligé, monsieur, de m'avoir assuré ce que je croyais et que je n'osais pas dire. Comment une reine barbare, d'un pays alors bien barbare, aurait-elle été se charger de raccommoder des chemins qui valent mieux que tous ceux qu'on a faits depuis? Comment les successeurs de cette Brunehault, toujours plus puissants, ne les auraient-ils pas entretenus? Cela était bien plus aisé, le plus fort étant fait.

Renouvelés après les dégâts des Goths, des Huns et des Vandales, ils devenaient nécessaires au commerce, que, je m'imagine, on chercha à introduire dès qu'on fut un peu en repos; et à la communication nécessaire, quand

même ce n'eût été que pour les voyageurs. Il serait bien singulier que cette Brunchault, dont on a fait Bruno, pour avoir raison, en eût plus su que tout le monde jusqu'au commencement de ce siècle qu'on a fait en France ces grands chemins qui annoncent si bien la grandeur du royaume et celle du monarque.

Je ne sais pourquoi M. de Rohan dit que la ville des Aduatiques est Bois-le-Duc. On est d'accord que c'est Namur, et cela est bien plus naturel, car cette fameuse bataille de la Sambre s'est donnée près de là. Et un confluent comme celui de cette rivière avec la Meuse, était trop intéressant pour ne pas être occupé. D'ailleurs c'est un pays de postes : il est clair que les Aduatiques y avaient des villes dans le voisinage des Nerviens. Je fais ici, monsieur, sans m'en douter, des commentaires. Il est bien hardi d'en faire sur M. de Rohan, qui en a fait sur César, qui en a fait sur lui. Ils sont trop courts l'un et l'autre; mais qui osera être long, si des gens comme cela en ont peur ? Comment dire qu'ils ont eu tort?

J'en meurs d'envie cependant quelquefois. César ne prenait pas toujours assez de précautions. Je loue sa clémence; je suis fâché même

qu'il en ait manqué en Gascogne; mais je ne lui passe pas de partir d'un pays, après en avoir battu les habitants, sans être sûr de les avoir soumis. Il devait prendre leurs armes, emmener tous leurs chefs, faire des colonies ailleurs, mêler toutes les nations, etc.

Ce M. de Rohan dit trop de bien des retranchements. Nous sommes tous d'accord à présent qu'ils sont toujours emportés, et qu'on est perdu quand on ne compte que sur cela. Nous aimons mieux un beau terrain bien rasant, une pente légère, quelques redoutes de temps en temps, et, si l'on veut, en deuxième ligne, par exemple; mais si l'on s'enfermait à présent comme du temps de César, on serait obligé souvent de mettre bas les armes.

AU MÊME.

Ah ! monsieur, qu'il en coûte pour vous faire sa cour ! Je viens de fatiguer mes pauvres yeux à chercher ce que je n'ai pas trouvé. Les titres fastueux des livres en imposent. J'ai cru que celui des grands chemins de l'empire romain allait me mettre au fait de tout plein de choses. Des fables, des chroniques de moines, quelques mots grecs, pas même une mauvaise traduction dont je fais encore plus de cas. Des préjugés, des croyances à l'auteur : voilà tout. Il nous assure que César n'a point trouvé de villes dans ce pays-ci ; il ne lui accorde que celle des Aduatiques, parce qu'il n'a lu que le troisième livre de ses *Commentaires* apparemment. Comment peut-il supposer que des provinces qui mettaient cent mille hommes sous les armes, n'eussent point d'habitations, et nier l'existence de Bavai ? Qu'avons-nous besoin de son Bavo, de ses dieux, de ses démons, et du roi Brunehault ?

Je ne crois pas plus aux uns qu'aux autres ; mais il est bien singulier qu'on ait trouvé du

gravier dans ce pays-ci. Je ne sais si les Romains peut-être avaient une manière de calciner les pierres, de les réduire en poussière pour fortifier leur ciment. Tout ce que l'on dit des œufs qui entraient dans leur composition, est un conte. C'eût été une façon bien chère de bâtir.

Je savais sans lui que Suétone nous parlait des coureurs à pied institués par Auguste, et ensuite des coureurs à cheval; mais tout cela n'est pas clair, et ne fait rien d'ailleurs à ma question sur les moyens qu'employait César long-temps avant ce temps-là.

L'expédition de Corbulon en Hollande est la seule chose que ce livre m'ait rappelée. J'avais oublié aussi le canal de Drusus. C'est à présent l'endroit que le Rhin a choisi pour son lit.

C'est avec tant de respect que je vois encore sur quelques uns de nos grands chemins les pyramides de terre, que je suis persuadé que ce sont les mânes respectables des anciens qui me l'inspirent. C'est encore à vous, monsieur, que j'aurai recours. Est-ce, comme on l'a pensé, le tombeau de quelques généraux? et cette montagne se faisait-elle comme on l'a cru, c'est-à-dire que chaque soldat portait de la terre dans

son casque pour en couvrir le corps d'un de ses chefs ?

Il est malheureux de ne savoir en quel auteur avoir confiance. L'amour du merveilleux perd tous ceux qui écrivent. Il est dur de trouver dans Dion que le sang sortit de dessous terre, que des spectres se faisaient voir aux ouvriers qui travaillaient à la jonction de la Grèce au Pèloponèse ; et dans Pline, que Néron et tous ceux qui s'en mêlèrent firent une mauvaise fin.

Les prêtres anciens et modernes ont de tout temps défiguré l'histoire. Le peu de ceux de notre Église à qui l'oisiveté permettait d'en ouvrir les archives, a été intéressé à toutes les fables qui se sont débitées; la superstition les a fait croire. L'ignorance a empêché d'y substituer autre chose, et la paresse de chercher la vérité; de là ce chaos de doutes immenses sur l'histoire de ce pays-ci.

Nous ignorons même jusqu'à l'origine de nos noms. Personne ne peut dire pourquoi celui de *Wallons* nous est venu; c'est ce que les Romains appelaient *Nerviens*, et ce ne peut être que cela. Mais, par l'usage que l'histoire en a fait depuis, il paraît qu'on a appelé ainsi tout ce qui parle

français dans les Pays-Bas autrichiens; et les voisins des Nerviens, comme les Éburons, les Aduatiques, y sont compris. De là ces anciennes bandes wallonnes si fameuses autrefois; les gardes-wallonnes qui se sont fait tant d'honneur à un service où on se connaît en bravoure, et les régiments wallons qui ont servi avec tant d'honneur dans nos armées. Il y en a qui portent ce nom encore dans celles de Naples, de France et de Hollande. On dit, dans ce pays-là, l'église wallonne; et wallon, qui vient de je ne sais où, est assurément bien connu. Dans le pays où l'on parle wallon, c'est-à-dire mauvais français, on prononce *ouallon*, parce qu'on l'écrit par un *w*.

Depuis cette expédition de César, on ne voit plus que quelques courses de barbares, qu'on dit toujours avoir ruiné tout ce qui a rapport aux sciences. On leur fait faire encore plus de mal qu'ils n'en ont fait. On croit ici que ce sont les Sarrasins, comme si ces gens-là avaient su seulement que ce pays existât !

Tout ce que l'on nous apprend des seigneurs particuliers de nos tristes villes particulières, tous ces Souverains de Brabant et comtes de Louvain, et puis ces Baudouins de Flandre et

de Hainault qui couraient aux Croisades, nous prouvent qu'ils étaient si mauvaise compagnie, qu'on ne s'est guère soucié de savoir ce qui les regardait. On les a punis du peu de soin qu'ils ont mis à nous faire parvenir ce qu'ils pouvaient plutôt savoir de gens qui valaient mieux qu'eux. La bonté d'un duc de Bourgogne, la bravoure et la magnificence de l'autre, mille traits particuliers de la vie privée de Charles-Quint, né parmi nous; les cruautés de son monstre de fils, la force d'une partie de ses sujets, la faiblesse de l'autre: tout cela nous a rendus plus intéressants. Mais c'est aussi tout ce qu'on sait sur notre compte. Me voilà bien loin, monsieur, du point d'où je suis parti. Les chaussées Brunehault, et les grands chemins de l'empire romain, m'ont mené en Palestine, et puis à tous ces champs de bataille arrosés du sang des défenseurs de la liberté.

Ce moment glorieux de notre histoire a été défiguré par le superstitieux et fanatique Strada, mal expliqué par le politique Bentivoglio, et méritait un historien militaire. On voit de belles actions de guerre, mais on ne sait pas comment elles se sont faites. Avant cela je vois Saint-Quentin, et Gravelines, du comte d'Egmont.

Mais où sont ses ordres de bataille et ses manœuvres? J'aurais voulu regretter au moins un homme de guerre, qui était un bien mauvais homme d'état, qui est mort en bon chrétien, mais en pauvre citoyen, et ni en soldat, ni en grand seigneur, demandant pardon des torts qu'il n'avait pas eu la force d'avoir. Sa lettre, son bonnet par dessus les yeux, sa question à don Julien de Roméro... Tout cela m'a brouillé avec lui. J'aurais été plus content de Jean de Ligne, premier comte d'Aremberg, s'il ne s'était pas rendu à la demande de sa petite armée, pour aller s'enfoncer avec elle et périr dans les marais. Nos bons vieux parents étaient bien braves, mais j'aurais mieux aimé qu'on eût eu de grands généraux et une école de guerre dans ce pays-ci, que notre école flamande de peinture.

J'en suis d'autant plus fâché, que je ne connais point de nation plus courageuse que la nôtre; que je crois qu'il y a eu de grands hommes qui savaient se battre et qui ne savaient point écrire. D'ailleurs ils n'en auraient pas eu le temps, ils étaient toujours à cheval. Mais pourquoi n'a-t-on su ni transmettre ni détailler ce

qu'ils ont fait ? Retournons à César, nous ferons mieux.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre très humble, etc.

AU MÊME.

Je suis bien porté, monsieur, à admirer les faits d'armes et les relations de César. Mais je crois qu'il s'est surpassé dans son second livre de la *Guerre des Gaules*. C'est celui où je le trouve meilleur général et meilleur historien. Quel feu il met à combattre et à écrire ! On croit y être. Je voudrais bien savoir pourtant comment la dixième légion, avec laquelle il combattit d'abord (puisque ce fut là qu'il arracha un bouclier), se trouva tout d'un coup sous les ordres de Labienus. Apparemment qu'après s'être battue d'abord avec lui, elle passa la Sambre. Car le camp des Nerviens était de l'autre côté, et c'est de là qu'elle courut au secours de celui des Romains, qui avait été pillé en même temps qu'ils pillaient celui de ces pauvres malheureux qui périrent tous à cette bataille.

On y prend tant de part, qu'on s'imagine qu'il n'en paraîtra plus. Cependant on les voit reparaître plus brillants que jamais, dans le livre cinquième. Ils punirent César de son trop de

confiance. Quoiqu'il ne mît pas ses troupes en garnison, que chaque légion passât son hiver dans un camp retranché, et que ce fût vraisemblablement pour la facilité des vivres, il ne devait pas tant les séparer. César dit, pour s'excuser, qu'elles n'occupaient que vingt-cinq lieues, mais il y en avait davantage; et quand même il n'y en eût eu que quinze, c'était encore trop. Ambiorix alla trouver des Nerviens et des Aduatiques. C'est à Tongres qu'il défit Titurius Sabinus, et Aurunculeius Cotta. On voit encore à présent des restes de leur camp retranché. Le pays des Éburons est ce qui rappelle le mieux l'histoire de ce temps-là. Le camp de Saint-Pierre, près de Mastricht, est fameux aujourd'hui comme il l'était alors. Le château de Caster, qui y est situé, est un ancien poste des Romains. Les cités sont détruites, les empires sont renversés, mais les positions militaires sont toujours les mêmes. Chivermont, par exemple, près de Chaufontaine, fut occupé par César, comme nous l'occuperions si nous faisions la guerre dans ce pays-là. Enbourg est située vis-à-vis, de l'autre côté de la petite rivière de Vèse, qui, avant de se joindre à la petite rivière d'Ourte à Chenée, forme les camps que les légions pri-

rent alors. On y reconnaît à merveille, sur les hauteurs du parc du château, celui que Cicéron prit, et où il manqua de l'être.

A propos de tout cela, monsieur, j'ai envoyé un officier intelligent me chercher la bataille de la Sambre : et si je la découvre; si, en suivant les bords de cette rivière, il rencontre quelque vestige, ou si, en fouillant, il trouve encore quelqu'un de ces sujets que je révère, j'aurai soin de vous en instruire.

Après la défaite de Sabinus et de Cotta, Ambiorix alla à Namur, qui en était proche; et le lendemain dans le pays d'Hainaut, et à la tête de ses Wallons, il se bat avec Cicéron, le frère de celui qui ne se battait avec personne. Il se rendait entièrement sans l'arrivée de César, qui mena avec lui deux légions. Mais, monsieur, ce Labienus m'étonne toujours. Comme il se conduisit alors ! on lui ordonne de venir au secours de Cicéron, il n'en fait rien, parce qu'il faisait la guerre à ceux de Trèves, qui étaient à trois quarts de lieue de lui et à quinze de Cicéron, à qui il aurait amené encore des ennemis de plus, et puis il les défait. Quel homme !

Les *Commentaires* nous apprennent la diligence, la ruse, la valeur de César. J'aurais

voulu que Cicéron eût attaqué les ennemis en dos, pendant qu'ils attaquaient César. Celui-ci n'en dit rien ; peut-être que cela ne se fit pas, parce qu'il était trop faible, car nous apprenons qu'il n'y avait pas plus que la dixième partie de sa légion en état de combattre.

N'importe. Cent hommes qui chargent, ou sur les derrières ou sur un flanc, en battent mille. Car avant de se retourner, avant de juger la force, le désordre et le découragement ont déja passé dans tous les rangs. Il était bien plus aisé de l'y introduire alors qu'à présent. La profondeur de leur formation était ce qui les empêchait souvent de se remuer; et comme je m'imagine qu'il y avait des poltrons du temps de César comme du mien, je crois qu'il arrivait souvent à la troupe d'être doublée en file, sans qu'on s'y attendît, puisque ceux qui ont peur se mettent même encore actuellement derrière les autres, au lieu de marcher à côté, comme si les coups de fusil, et surtout les boulets, n'attrapaient pas les derniers comme les premiers. C'est pourquoi nous voyons très souvent dans les *Commentaires* de ce grand homme, qu'il fit ouvrir les rangs pour donner plus de jeu au maniement des armes. Je ne profane pas ce mot

par ce qu'on entend aujourd'hui, que nous appelons en allemand, *handgriff*, et qui n'est qu'une charlatanerie d'exercice. Il se servit bien à propos de cette manière de s'ouvrir, à cette bataille de la Sambre, où ses gens étaient trop pressés. La cavalerie devait avoir beau jeu; car, dans une affaire de plaine, je ne doute point que, par la raison que je viens de dire, il n'y ait eu des vides considérables dans la ligne.

César a fait souvent semblant d'avoir peur. C'est encore le moyen qu'il a employé pour se faire attaquer en désordre. Mais il faut être bien sûr de ses soldats pour le risquer; il faut être bien hardi pour oser ne pas l'être. L'audace, à la guerre, fait les deux tiers de la besogne. La timidité fait les deux tiers de la défaite. On la donne en recevant la bataille, on l'augmente en paraissant la craindre : l'air de déroute est toujours un mauvais air; mais César connaissait ceux qu'il menait au combat et ceux qu'il combattait. Je me flatte qu'il aura eu assez mauvaise opinion de Verticon, qui le servit contre sa patrie. Je ne pardonnerais pas à un historien qui me parlerait d'un rempart de douze pieds, d'un fossé de quinze, d'une circonvallation de deux lieues et demie, faite en trois

heures de temps, si ce n'était César, le seul homme qui est en droit de dire des choses extraordinaires, car il en a fait tous les jours de sa vie!

Je ne pardonnerais pas à une troupe qui laisserait faire tout cela autour d'elle, si ce n'étaient pas des Romains. Mais je crois cependant que les Wallons, se servant de leurs épées pour couper le gazon, et de leurs casques pour porter la terre, auraient été battus, si on les avait chargés vigoureusement; c'était le seul moyen de rendre la partie égale.

Celui de se fortifier n'était pas le plus prompt. Car, ce que ces environneurs pouvaient tenir de terre dans leurs mains et dans le pan de leurs casques ne devait pas être considérable. Ils auraient bien mieux fait de tenter l'assaut tout de suite, sans donner le temps à Cicéron de se reconnaître. Avec autant de fausses attaques que de véritables, ils auraient pris dans un quart-d'heure la petite légion.

Ce pays-ci a été de tout temps le théâtre de la guerre. Il en est question dans tous les livres de la *Guerre des Gaules*, excepté le premier, où il n'y a que la défaite des Suisses et d'Arioviste, et le dernier, où il fit tous les sièges

de Bourges, de Clermont et d'Alexie. Il y a bien dans les cinq autres quelques petites expéditions en Picardie, dans le Valois, en Bretagne, en Normandie, en Gascogne, dans le pays de Sens et de Chartres; tout cela mêlé de deux passages du Rhin et de deux expéditions en Angleterre; mais le plus fort de sa besogne a toujours été ici.

J'aime à voir nos peuples du Hainaut et de Namur toujours disposés à la guerre. Ils allaient attaquer les Romains, lorsque Induciamore, le Mithridate de ce temps-là, convoqua les États en armes. Leurs forces et celles des Liégeois, qui s'étaient assemblés, se dissipèrent à la nouvelle de sa mort. Ceci est la fin du cinquième livre de César.

Je suis étonné qu'il soit venu si aisément à bout de tous ces gens-là au commencement de son sixième livre; mais aussi il les surprit, et cette fois-là il les désarma tout à fait; car il se ressouvint vraisemblablement du courage des Aduatiques, qu'il appelle une trahison, je ne sais trop pourquoi.

Il s'aventure bien légèrement, à ce qu'il me semble, dans le pays de Gueldres. Je ne conçois pas qu'un peuple qui avait eu la force de

ne pas envoyer des députés à César, n'ait pas eu celle de défendre un terrain défendu par la nature. Malgré tous les Fabius et les Crassus du monde, il pouvait lui résister; et, quoique les Romains se fussent partagés en trois corps, ils ne devaient pénétrer dans leurs forêts et leurs marécages que pour y périr. O César! grand César! vous êtes bien habile, mais aussi vous êtes bien heureux.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

AU MÊME.

Je vous avoue, monsieur, que de tous les passages de César, celui de la forêt des Ardennes me surprend le plus. Elle était épaisse et montagneuse. Il n'y avait point de chemins alors, et il y en a encore bien peu. C'était de quoi y faire périr son armée de faim; et, quoiqu'Ambiorix fût un ennemi bien redoutable, il ne fallait pas exposer tant de monde pour s'assurer de sa personne : encore Basilius le manqua-t-il. Je ne sais si ce qu'on a dit de la forêt Charbonnière est vrai. Elle se joignait à la forêt des Ardennes, et occupait, à ce qu'on dit, tout le Hainaut. On prétend que ce qu'on appelle à présent le mont Parizel, auprès de Mons, s'appelait auparavant Panizel, parce qu'il y avait un temple en l'honneur du dieu Pan. Il y a grande apparence que l'on adorait ici tout ce qu'on adorait en France, et vraisemblablement César aurait parlé de nos mœurs, de notre culte et de celui des Suisses, s'il avait été différent de celui des Gaulois.

Je suis d'autant plus porté à croire à cette

grande forêt, que presque toutes les affaires que les Romains ont eues avec nous se sont passées entre la Sambre et la Meuse et la Meuse et le Rhin. Les Liégeois échappaient à tout moment à César : il les fit demander aux Luxembourgeois, chez qui ils s'étaient réfugiés, et qui étaient plus aisés à vivre.

Je voudrais savoir s'il n'y eut pas des uns et des autres à la seconde attaque que Cicéron essuya à Tongres, et dont il ne se tira pas aussi bien. Il n'y est parlé que des Sicambres et des Teuctériens et Usypètes; mais comme c'était entre la Meuse et le Rhin, je ne doute point qu'il n'ait joint aux Sicambres tout ce qui s'était trouvé à la première attaque de Cicéron et à la défaite de Sabinus et de Cotta. C'est précisément dans le même camp que Cicéron fit la faute qu'on sait : il se rendit à l'impatience de ses soldats. La valeur de ce Publius Sextus Baculus, qui s'était distingué à la défaite des Nerviens et encore ailleurs, et celle de Trebonius, empêchèrent la perte. Cette formation en triangle dont parle César, que les troupes séparées du camp voulurent employer pour percer, était apparemment le *cuneus* des anciens, la tête-de-porc des Grecs, et elle était immanquable.

Tout cela tourna à l'avantage de César, qui fit ruiner toutes les terres et manger tout le blé qui n'avait pas été gâté par les pluies continuelles qu'il fit alors.

Aussi, depuis ce temps-là, il n'est plus question de nous dans les *Commentaires*. Soit que nous fussions morts de faim ou accablés sous le nombre des peuples voisins qu'il amena contre nous, ne voulant plus faire tuer ses Romains, il nous oublia tout à fait pour aller s'assurer de la France, qu'il n'eut pas tant de peine à soumettre que la Belgique. Ah! monsieur, qu'il en connaissait bien les habitants, et que les Gaulois de ce temps-là ressemblent aux Gaulois de ce temps-ci! Vous souvenez-vous de ce qu'il dit de leur légèreté, de la facilité qu'ils ont à tout croire, à en être dupes, et à changer d'avis et de volonté. Il les peint si bien, arrêtant les passants sur les grands chemins pour savoir des nouvelles, que je les vois d'ici; et c'est ce goût pour ce qu'il y a de nouveau qui fait qu'il y en a toujours chez eux dans l'administration et dans les modes.

Il y a encore un autre endroit de l'histoire romaine où je reconnais bien nos Français. C'est à leur entrée dans Rome, où, après un

petit moment de respect et d'admiration pour ces beaux vieillards sénateurs, ils les tirent par la barbe. Le coup de bâton que méritait bien le premier qui fit cette polissonnerie, est le signal du massacre. Ils passent de l'enthousiasme à la cruauté, et ils égorgent ceux qu'ils avaient pris pour des dieux.

Les voilà, monsieur, les voilà, ces Français; mais ils sont braves et aimables, et ils commencent à aller à vos leçons. Je leur pardonne tout. Vous les fixerez, vous leur donnerez ce qui leur manque; ils déposeront leurs graces en vos mains, et vous leur ferez passer le Rhin, car nos Germains en ont furieusement besoin. Vous êtes situé le plus heureusement du monde pour faire du bien à ces deux grandes nations. Vous êtes connu de toutes celles qui sont connues; on vous aime comme si on ne vous admirait pas. Vous avez de la santé, de la philosophie, et des amis, tout va bien; vous me montrez des bontés, tout va à merveille.

Je suis très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

AU MÊME.

Voici, monsieur, ma dernière lettre. Vous avez peut-être cru être débarrassé de moi; mais je viens de faire une petite tournée dans mes terres, dans l'espoir d'apprendre quelque chose qui fût digne de vous être communiqué. J'ai vu de loin, en allant voir le champ de bataille de Fontenoi, une vieille ferme qu'on appelle *le château César;* elle n'en a que le nom. Personne n'a pu m'en apprendre l'histoire. Il y a une grande arche sur l'Escaut à Tournai, qu'on prétend avoir été faite par les Romains. J'avoue que je ne les ai pas reconnus. C'est tout au plus l'ouvrage des Goths, encore plus défiguré par un plus mauvais goût, s'il est possible, qui pouvait exister à Tournai du temps des anciens rois de France, des saints et des évêques qui y ont demeuré. C'est à quelque signe à peu près semblable d'architecture arabesque, qui y est pourtant bien supérieure, que l'on remarque que le *château César* de Louvain n'a point été bâti par lui. J'ai découvert dans un coin la devise et les colonnes d'Hercule de Charles-

Quint. Il a tout au moins renouvelé ces bâtiments. C'est ainsi que ce nom de *César*, qu'on a donné à tant d'empereurs qui n'en étaient pas, a souvent séduit les amateurs.

Que le difficile à croire des *Commentaires* de César ne nous empêche pas d'en faire le *Bréviaire des militaires*, et qu'on y joigne l'*Alexandre* de Quinte-Curce. Ce sont les deux meilleurs livres de guerre que je connaisse pour faire des héros. Pour moi, leur garçon guerrier, et votre garçon historien, je ne désire rien de plus que de vous voir m'agrandir les idées par vos réflexions sur le plus grand homme qu'il y ait jamais eu, et que j'aurais autant aimé qu'il l'était des maris et des femmes de son pays.

Je suis, etc.

DES LETTRES

DE J.-J. ROUSSEAU

SUR L'HÉROÏSME.

SERMON A MESSIEURS ***.

Carissimi fratres, vous avez toujours raison d'aimer un homme qui souvent a tort. On est enlevé par la force de son éloquence, et c'est un héros, s'il ne faut que de la force pour le constituer: il a celle du génie, car il est créateur; il a celle de l'esprit, car il a fait passer tous les paradoxes; il a celle de l'âme, car il cherche des simples dans les montagnes du Dauphiné. Il n'a jamais fait le mal; il veut le bien. Vous m'avouerez cependant que Jean-Jacques n'est pas un héros.

Quelquefois sage dans ses égarements, et plus dangereux alors, il ne se laisse pas aller tout-à-fait au feu divin qui semble l'embraser. Ici, par exemple, il ne va pas au point de refuser de l'éclat au héros. Mais qui peut donner

plus d'éclat que les vertus guerrières? Et n'est-ce pas toujours les armes à la main qu'ils nous ont obligés à leur accorder ce nom? L'héroïsme, dit-il, est le bien du monde..... Trop de héros en feraient le malheur..... Le héros est pur..., le héros est personnel..... Entendez-vous, entendons-nous, et entendez-moi. Et puis le sage pense comme moi... L'ignorance parle autrement..... Le préjugé vulgaire..., le peuple....; eh bien, je suis peuple, et j'ose dire : C'est à la tête de cent mille hommes qu'on voit la force du génie et de l'âme; on voit l'un par les moyens qu'on prend pour être vainqueur, on voit l'autre par les ressources dictées par la fermeté quand on est vaincu. Il ne faut pas être heureux pour être un héros; le prince d'Orange l'était peut-être davantage que M. de Luxembourg.

Il est beaucoup plus aisé d'être un héros à tête reposée dans son cabinet, je n'ai jamais vu César avoir peur, quoi qu'il en dise. Je l'ai vu céder aux circonstances; et je l'aime autant, passant la mer à la nage, que triomphant des Anglais, des Français, des Africains et des Italiens. Je ne m'étais jamais imaginé qu'Auguste fût un héros, pour avoir eu l'adresse de faire oublier des horreurs par des bienfaits. S'il avait

combattu à Actium, où il laissa tout faire à ses généraux; s'il n'avait pas paru à Philippes presque aussi peureux qu'Horace, qui y jeta son bouclier, il eût peut-être eu des droits à l'héroïsme.

Ce n'est point par des vertus de sang-froid qu'on y monte; il était plus aisé de pardonner à Cinna que de combattre tout seul dans la ville des Oxidraques, comme fit Alexandre. Ce n'est point la valeur que je considère dans ce parti-là, puisque je ne veux pas qu'elle seule constitue le héros; c'est le parti d'une grande âme qui voit des ressources où d'autres n'en verraient pas. Qui a jamais prétendu que Marius, Tamerlan, Totila, dont il parle, et Attila, dont il ne parle pas, aient été des héros?

Aura-t-on toujours la fureur de nous ôter ce que nous avons de mieux? Lorsque du sein des plaisirs nous passons au sein des alarmes, et que nous nous exposons à terminer tout-à-coup une carrière brillante, par les espérances flatteuses dont nous sommes enivrés, entendrai-je toujours dire : Le grand mérite que d'être brave! Qui ne l'est pas? D'autres, comme Rousseau, répètent le mauvais propos des Espagnols.

Il est malheureux, mes chers frères, que

parmi ceux qui peuvent juger de cela, dans ces brillantes occasions de guerre et de combats, il y ait aussi peu de gens qui réfléchissent sur eux et sur les autres, et encore moins de gens qui aient pu dessiller les yeux du monde entier, qui nous juge tout de travers.

J'ai vu les mêmes généraux, les mêmes officiers, se distinguer dans une affaire, et se déshonorer dans une autre. Je n'ai jamais dit: Cet homme fut brave à la bataille de..... J'ai dit: Il a voulu faire fortune, il était examiné, il s'est bien conduit.

Belle raison encore que le physique de la journée! Il en est des dispositions du corps, un jour de combat, pour le courage, comme de celles de l'esprit dans la société; celui qui en a beaucoup n'y passera jamais pour un sot pour avoir mal digéré, et celui à qui l'humeur pesante de la journée ôtera peut-être un peu du brillant qu'il est accoutumé d'avoir ne cessera jamais d'être brave.

J'ai souvent trouvé que le temps, la saison, la santé, donnaient quelquefois un air, une volonté qu'on n'a pas quand il fait vilain, qu'on est fatigué, ou qu'on se porte mal; et c'est lorsque tout cela est réuni, qu'on tient au

soldat ces bons propos qui l'engagent à mourir gaîment.

La nuit inspire une sorte d'horreur qui peut diminuer la fierté des combattants. Elle arrêtera tout-à-fait celle de ces Espagnols, que Jean-Jacques prétend, si mal à propos, excellents connaisseurs; mais elle n'empêchera pas la vraie valeur; et ceux qui, sous mes ordres, se jetaient sur les Prussiens, surpris dans leur camp à Hochkirchen, ont couru risque, pendant plus de trois quarts-d'heure, de ne point être remarqués, puisque ce ne fut que lorsque le jour parut que je vis ce qu'ils avaient fait de si valeureux contre le régiment de Retzow, à qui nous avions affaire sans le savoir.

Le courage le plus sûr est, sans contredit, celui du tempérament, lorsqu'il est soutenu par l'honneur. Celui-là ne peut jamais se démentir; il n'y en aurait pas d'assez incorporé à notre existence, si ce n'était l'amour de la gloire qui le conduisît, puisqu'on répugne à sa destruction; mais la crainte de ses remords mène le guerrier honnête homme au haut de la brèche à minuit, comme s'il était à la face du soleil.

Je ne veux point renouveler cet ancien parallèle du grand homme et du héros, qui a été

aussi épuisé que les parallèles continuels de Turenne et de Condé, de Bossuet et de Fénelon, de Corneille et de Racine, d'Eugène et de Vendôme. Mais pourquoi Rousseau laisse-t-il presque passer Cromwell pour un grand homme? Ce ne peut être tout au plus qu'un héros. C'est bien lui qui avait la force du génie et de l'âme *!

On était autrefois moins délicat sur ce titre-là. Je sais bien que Rome et Athènes comptaient pour héros leurs premiers brigands; on devint ensuite plus difficile; et, laissant là ceux qui n'étaient que des guerriers, des conquérants illustres, ou des tyrans heureux, on a voulu de braves gens qui fussent honnêtes. On sait bien que les héros font des malheureux; mais ce n'est pas dans le dessein d'en faire. Ce sont des ambitieux qui, en allant à leur but, sont obligés de porter souvent le trouble et la désolation.

Non, mes chers frères, je ne crois point que Caton soit un héros; il avait plus d'humeur

* Deux pages plus bas J.-J. a dit qu'avec quelques crimes de moins, il n'eût été qu'un homme, ainsi que Catilina; et qu'avec quelques vertus de plus, ils eussent peut-être été des héros. Il a de la peine même à en convenir. O Jean-Jacques! ô rhéteur sublime et le premier écrivain du monde, pourquoi voulez-vous si souvent vous écarter du vrai?

que de courage; et, on a beau dire, il faut des batailles.

Non, Messieurs, Porus n'en était point un, ni Antoine, ni Valois, ni Coligni; François I^er^ n'était qu'un chevalier, et Charles-Quint qu'un homme d'esprit.

Non, *carissimi fratres*, César n'eût jamais été un esclave; et si je voulais assurer aussi, si j'en avais le droit, comme ce grand prosateur, je dirais qu'Epictète n'eût pas été César. Ce ne sont que des mots. Je défie Rousseau de me prouver l'un; il m'est tout aussi impossible de prouver l'autre.

Je ne veux pas que le héros soit un modèle de vertu, cela n'est pas nécessaire; mais je ne veux pas non plus qu'il soit un monstre. Un peu moins de délicatesse encore dans Annibal lui ferait perdre dans mon esprit la qualité de héros dont il jouit.

Que Jean-Jacques, au moins, s'accorde avec lui-même. Il prétend d'abord que l'héroïsme est la qualité de l'âme la plus nécessaire pour bien gouverner; et, vers la fin de son discours, il se plaint de ce que rarement les héros sont justes, prudents, modérés. Il fait craindre même sur leur compte de la prudence; j'aurais cru

que rien n'était plus utile que d'en avoir, quand on est au-dessus des autres; et que, si c'est avoir de l'héroïsme que de bien gouverner, la prudence en est la vertu caractéristique.

J'ai peur que ceci ne soit qu'une dispute de mots, comme presque toutes les disputes; c'est affaire de définition.

Mais jusqu'à ce que je me trouve condamné par vous mêmes, *carissimi fratres*, à qui j'en appelle de vous-mêmes et de votre protégé, je croirai que l'héroïsme exclut la perfidie, qui, étant un petit moyen, prouve non seulement de la faiblesse, mais un homme faible. Je croirai, avec Jean-Jacques, qu'on peut se passer de sagesse et de modération; je croirai, sans lui, qu'on ne peut pas se passer de courage, et qu'il n'y a pas de plus grande marque de force à donner. Je croirai avec lui qu'il faut celle du génie et de l'ame; je croirai sans lui que si l'on est bien cruel, bien méchant, on n'est pas un héros : c'est la classe des monstres, comme je l'ai dit tantôt, lorsque j'ai reconnu aussi celle des conquérants. Je croirai, avec Jean-Jacques, qu'il faut être célèbre; je croirai, sans lui, qu'il ne faut pas avoir une opinion tout seul sur tant de sujets différents. Je croirai, avec lui, que les

hommes sont plus aveugles que méchants. Je croirai, sans lui, qu'il y en a qui ne sont ni l'un ni l'autre : lui, par exemple. Mais, s'il n'est point aveugle, il en a bien fait dans sa vie ! tous ceux qui, à genoux devant lui, s'imaginent voir clair sur tout ce qu'il dit; ils veulent toujours accorder avec lui-même un homme qui ne l'a jamais voulu; ils s'imaginent qu'on peut très bien arranger des contradictions manifestes, et deviennent de mauvaise foi, de la meilleure foi du monde. N'êtes-vous pas un peu de ces gens-là, mes chers frères ? sans doute que, le principe posé, il aura toujours raison; mais examinez le principe auparavant. On est séduit par cet air prophétique, inspiré, ou magistral; ensuite on est entraîné par une éloquence que personne n'a jamais eue, et qu'il n'a jamais recherchée. Cela lui vient tout seul; on aime mieux se rendre que disputer. La logique paraît bien sèche auprès de l'imagination la plus chaude et du style le plus brillant. Admirez-le toujours; mais ne le croyez qu'à moitié, puisqu'il ne peut pas se croire lui-même tout entier, quand il soutient dans un ouvrage le contraire de ce qu'il avance dans un autre. Méfiez-vous de ses définitions; il change à son gré les conventions gé-

néralement reçues. Ne vous méfiez jamais de son ame; elle est pure, elle est vive: mais celle des autres sera souvent tourmentée, de même que la sienne, par l'esprit inquiet qui le gouverne. C'est à cela qu'on peut attribuer ses ennemis et ses malheurs imaginaires, qui en sont devenus de réels, puisque celui qui se croit malade le devient. Les hypocondres de la tête (si jamais on peut se servir de cette expression) sont vraiment affectés: je les plains. Qu'il plaigne ceux qui ne lui rendront pas justice, s'il y en a; mais je lui vois un peuple d'enthousiastes, j'en suis un moi-même. Je les défie tous d'être plus sensibles, lorsqu'il se donne la peine de l'être. Mais, pour ne point arrêter ma dévotion à son égard, j'aime à me garantir des pièges qu'il m'a tendus sans le vouloir; il s'en est tendu à lui-même. Il est de bonne foi; une chose vivement sentie par lui trouve une abondance de choses pour la soutenir. Mais quand est-il assez de sang-froid pour examiner la matière première? Est-il jamais convenu qu'il avait eu tort? L'âge, les circonstances, l'expérience, changent quelquefois les idées. Il n'est jamais revenu sur rien. Il ne console jamais, il ne rassure pas: il fait ce reproche à M. de Voltaire, dans sa lettre

au sujet du désastre de Lisbonne; et c'est précisément celui qui, en disant que tout va mal, fait tout aller bien, et renvoie tout le monde content. Rousseau laisse l'amertume dans le cœur: qu'il la chasse du sien; qu'il ne dise plus d'injures au monde qui l'honore; que ses yeux perçants pénètrent le mien, et il le verra pénétré d'admiration et presque de tendresse pour lui.

Encore un mot sur son compte. On n'en veut souvent qu'aux gens qu'on aime. L'article le plus intéressant, l'amour n'a-t-il donc pas à se plaindre de lui? Apôtre de la sensibilité, qu'il lui laisse donc un libre cours. Je ne veux pas l'être du désordre dans la société; mais ne l'y établit-il pas davantage par la liberté qu'il donne à tout ce qui n'est point lié par les nœuds d'un sacrement? Les pauvres mères qui ont passé leur vie à retenir le cœur de leurs filles, doivent s'alarmer d'une charmante Julie qui a remis au mariage la réparation de sa vertu, pour pouvoir s'en dispenser jusqu'alors.

Rousseau, plus sévère que Jésus ne le fut pour cette pauvre femme adultère, lance l'anathème, et ne songe pas que c'est un résultat quelquefois inévitable, et tout au moins excu-

sable, d'un contrat civil passé devant les hommes plutôt que devant Dieu. L'intérêt, ce vil artisan des alliances, l'ambition, l'autorité, dispensent presque toujours du choix; la jeune femme qui, au milieu des contrariétés d'un mariage disproportionné pour son cœur, trouve le sien en même temps que celui d'un jeune homme à qui le ciel l'avait peut-être destinée, est-elle donc un être si méprisable, pour réparer l'injustice de son sort? Criez toutes, ames vertueuses, appelez le divorce, et conciliez, si vous pouvez, les lois et la vertu. Mais, n'étant pas encore établi, plaignez ces pauvres femmes si elles font un mauvais choix; ne les blâmez pas, si, par leur décence, elles ne troublent pas la paix de leur intérieur. Volmar, déja instruit de l'amour de Saint-Preux et de Julie, aurait acheté deux amis, en en souffrant la continuation; et peut-on payer assez cher l'amitié? Volmar aurait joui peut-être du bonheur des deux amants, faits l'un pour l'autre; ils n'auraient trompé personne. Leur bonheur aurait été pur; car il n'y a que la fausseté et l'air de fausseté qui puissent l'empoisonner.

J'ose, ô Jean-Jacques, vous interroger. Cette pudeur, si vantée par vous, ne vous demande-

t-elle pas compte du bosquet de Clarens ? Comment ose-t-on pousser plus loin les outrages, nécessaires cependant à la volupté ? Ce qui ressemble à la brutalité des sens ne déshonore-t-il pas l'amour, en le dépouillant de sa délicatesse ?

Et vous, ses partisans, voyez les larmes d'une jeune beauté qui, revenue d'un délire, dont on ne peut profiter qu'en conservant toute sa tête, maudit le moment où elle a perdu la sienne. Le tableau dont le souvenir effraie la décence, se présente sans cesse à ses yeux inondés de pleurs. Ce même tableau peut se représenter avec l'idée du crime à la jeune femme infidèle : mais c'est pourtant celui que l'autorité des parents, des lois, et deux hommes vêtus de noir, lui ont fait connaître; il ne peut plus effaroucher autant sa pudeur, que le brutal pouvoir d'un époux a déja mise en fuite.

Mais comment, sans être revêtu du nom même d'un devoir sacré, ose-t-on.... s'approcher..... de l'innocence? Quel est le séducteur le plus condamnable ? celui qui porte le trouble dans une famille entière, qui l'expose à.... des suites déshonorantes ? ou celui qui, sans déranger l'ordre de la société, rétablit celui de la

Providence ? Qu'on couvre de l'opprobre public le misérable qui cherche à faire cesser le bonheur de deux époux qui se conviennent; qu'il soit puni, si ce n'est que cet indigne projet qui l'y porte; si même c'est une légèreté de sa part: mais qu'on excuse l'amour qui vient au secours de l'hymen malheureux et mal assorti. O Julie! n'épousez point M. de Volmar, ou, si vous l'épousez, ayez recours à sa philosophie, j'ose dire à son estime, par un aveu qui ne vous mette pas dans le cas de le tromper; ou à la dispense de vos ministres de Genève, ou Savoyards, pour revoler dans les bras d'un homme plus tendre, plus exact, plus sensible, plus parfait que vous encore.

Après ces deux aimables créatures parfaitement heureuses, il n'y avait que moi qui eût pu l'être presque autant en lisant leur histoire.

J'ai voulu me consoler, en lisant celle de milord Édouard, à qui pourtant je ne m'intéresse pas. J'ai lu celle de Sophie dans le petit ouvrage qui a pour titre, *Suite d'Émile*; je suis plus malheureux qu'eux tous. Je vais lire la *Réponse à l'archevêque de Paris*, et puis j'irai au *Devin du village*. Saint Paul, *carissimi fratres*, n'était pas si long dans ses Épîtres à ceux d'É-

phèse. Je serais excusable, si vous regardiez tout ceci pour un évangile; mais je doute de moi-même. Doutez de Jean-Jacques; doutons presque de tout; tout est douteux dans le monde, excepté mon amitié pour vous.

COUP-D'OEIL

SUR

LES JARDINS.

COUP - D'OEIL

SUR LES JARDINS *.

Je voudrais échauffer tout l'univers de mon goût pour les jardins. Il me semble qu'il est impossible qu'un méchant puisse l'avoir. Il n'est même susceptible d'aucun. Mais si, par cette raison, j'estime le sauvage herboriseur, le leste et sautillant conquérant de papillons, le minutieux scrutateur de coquillages, le sombre amant des minéraux, le glacial géomètre, les trois fous de la poésie, de la musique et de la peinture, l'auteur distrait, le penseur abstrait et le chimiste discret, il n'est point de vertus que je ne suppose à celui qui aime à parler et à faire des jardins. Absorbé par cette passion, qui est la seule qui augmente avec l'âge, l'homme perd tous les jours celles qui dérangent le calme de l'ame ou l'ordre des sociétés. Quand il a passé le pont-

* Cet opuscule est celui dont le prince de Ligne fait mention dans sa dixième lettre à l'Impératrice Catherine. (Voyez page 282.)

levis de la porte de la ville, l'asyle de la corruption morale et physique, pour aller travailler, ou jouir de sa campagne, son cœur rit à la nature, et éprouve la même sensation que ses poumons à la réception d'un vent frais qui vient les rafraîchîr.

Pères de famille, inspirez la *jardinomanie* à vos enfants. Ils en deviendront meilleurs. Que les autres arts ne soient cultivés que pour embellir celui que je prêche. Quand on pense à ombrager un ravin, quand on cherche à attraper un ruisseau à la course, on a trop à faire, pour devenir jamais citoyen dangereux, général intrigant et courtisan cabaleur. Si l'on voulait écrire contre les lois, se plaindre au conseil de guerre, culbuter un supérieur ou manigancer à la cour, on arriverait trop tard, puisqu'on aurait dans la tête son bouquet d'arbres de Judée, ou son buffet de fleurs, ou son bosquet de platanes à arranger. A peine arriverait-on à temps pour profiter de la faiblesse de la femme d'un de ses amis, et on partirait bien vite après pour aller expier dans les champs le plus joli des forfaits.

Vous qui, des belles montagnes d'Autriche, ne pouvez planer sur le Danube et les belles

plaines de Vienne qu'il arrose : vous qui ne pouvez vous élever au dessus de la terre, sur les monts helvétiques ; vous qui ne pouvez vous mettre à l'abri du Sirocco, dans le creux des vallons embaumés de la Provence ; vous enfin à qui des escortes de cosaques, et des camps dressés exprès, ne feront pas traverser les déserts des Budzyack et des Nogais; vous tous qui, ne pouvant vous trouver des jardins tout faits, voulez vous en faire dans des pays ingrats !... Méditez, calculez les effets, n'exagérez rien et ayez de la logique, si vous ne pouvez pas avoir du génie et du goût, si vous ne pouvez pas avoir mieux. Mais que d'observations à faire ! que d'essais !... Je sais bien qu'on ne peut pas effacer des bosquets comme quelques arbres qu'on a mal placés dans un dessin de crayon : mais cependant ôtez, reculez, tournez, regardez de tous les côtés les effets, pour changer vos plantations.

Une ode, une bataille gagnée, et un grand et hardi coup de pinceau, sont la suite de l'inspiration. Mais ici les voyages, la lecture, le coup-d'œil, la comparaison, la réunion de tous les arts, voilà ce qu'il faut. Une cascade est, par exemple, ce qu'il y a de plus difficile à arran-

ger. En gradins, c'est effroyable. Sur un rocher, à moins que le terrain par hasard ne l'y porte, ou ne s'y prête, c'est presque ridicule. S'il est grand, il exige une quantité d'eau prodigieuse; s'il est petit, il ressemble à ce qu'on met quelquefois au milieu d'un dessert, ou aux Bethléems des enfants. Si l'eau tombe d'une grande hauteur, elle est plus large en haut qu'en bas, et finit, après s'être séparée au tiers et fendue à la moitié, par être au bout tout-à-fait effilée. Qui croirait qu'au milieu du plus mauvais goût de moines de mauvais goût, j'en ai vu une charmante, en Bohème, sous un berceau naturel, traverser un hermitage, ensuite faire un ruisseau dans le reste du jardin d'Osseg, qui, à cela près, est affreux?

Ou ce sont des escaliers, ou des nappes. Les premiers économisent l'eau, mais sont trop égaux. Les autres en dépensent beaucoup et sont trop régulières. Les obstacles qu'on imagine, sont trop rocailleux et uniformes. Un torrent roule trop de gros cailloux, et a un lit de pierres qui déchire les yeux et les oreilles. Que l'art, après l'avoir caché dans le bois, à vingt pas du sentier, lui dérobe ses eaux pour un lit de gazon, et l'abandonne ensuite à ses caprices, et à l'excrescence qui dépend des

pluies et de la fonte des neiges. Il faut que tout soit chute, mais si insensible, que les obstacles soient cachés par le bouillonnement des eaux.

Les îles demandent de l'intelligence. Trop nues, elles ne font pas d'effet et paraissent petites. Trop plantées, elles ont l'air de tenir aux bords de la rivière ou de l'étang. J'ai remarqué qu'il n'y faut que des arbres de haute futaie pour qu'on puisse voir l'eau au travers.

Corrigez la nature, au lieu d'employer l'art à faire la nature. Il y a peu de ruisseaux dont le cours nous convienne. Il faut leur en donner un facile. Il faut les enfermer dans une scène particulière, et meubler leurs bords agréablement. Les enclos sont fâcheux à rencontrer, et ne sont bons à voir que d'une hauteur qui les domine. Les barrières ordinaires qui les séparent, pour être celles des villageois, n'en sont pas moins vilaines. Les vignes présentent un aspect désagréable pendant huit mois, les champs pendant six; les fleurs pendant dix, si l'on ne les renouvelle, car on ne voit que la terre.

Le velouté des fleurs, le ton de différentes verdures et des fruits, peuvent donner à un jardin une grande supériorité sur les autres: mais, après bien des expériences, je trouve

qu'il faut faire des taches ; sans cela il y a trop de papillotage dans les couleurs. De grandes masses de roses, et d'œillets, ou de tulipes ; et que cela se renouvelle, par des pots cachés s'il le faut. Mais point de buffets en gradins, comme pour la fête du saint de la paroisse, ou d'une chapelle de vierge. De même vingt arbres à la fois, tous gris-de-lin, tous violets, ou roses, ou blancs, ou jaunes, ou incarnats, comme, par exemple, les Corettier.

Je ne sais si tout cela est subordonné aux coups de lumière et aux heures du jour, mais c'est un travail nécessaire. Qu'on n'en soit pas alarmé. C'est au soleil à protéger ce qu'on ne fait que pour qu'il y mette la dernière main.

Que l'art des maçons ne vienne pas mal à propos surcharger la terre, sous prétexte de la soutenir; que leur chaux ne vienne pas brûler l'émail des prairies; que leur ciment ne fasse pas coucher la marguerite, la violette et la pensée, et que leurs pieds ne foulent pas le lit des Nymphes.

J'aime à les voir rouler avec de jeunes Sylvains, pour qui elles commencent à avoir une passion naissante, mais encore inconnue. Les escaliers m'alarment. Ce sont des rampes dou-

ces qu'il faut à leurs jeux. Tantôt elles sont le sujet de leurs espiègleries, tantôt elles servent de théâtre à leur punition, car c'est dans le lieu qu'on commet la faute (si tant est que c'en soit une) qu'il faut la réparer.

Qu'on chasse tous les métiers des jardins. Surtout point de charpente, point de treillages, de peintures, de cerceaux; que les branches, de leur plein gré, cherchent à se lier les unes aux autres.

Je ne vois pas d'autre règle pour les ponts, que de ne pas en faire deux qui se ressemblent. On peut s'y livrer à tout ce que son imagination fournira d'extravagant. L'architecture heureusement ne s'en est point emparée, dans le temps de son usurpation sur les jardins; si cependant un beau morceau extrêmement peigné, et voisin de quelque temple auguste, exigeait un pont décoré, sans copier celui de Czarskozelo et de Wilton, on peut s'y permettre une colonnade. Sans cela, plus ils seront fous, et plus ils feront plaisir : qu'ils soient tous assez hauts pour ne pas gêner la navigation, mais pas assez pointus pour qu'on n'y passe pas sans glisser. Le goût, ou plutôt la situation, déterminera s'il faut les cacher en partie, ou les dé-

couvrir tout à fait. Le blanc leur va bien, lorsqu'ils ont de la verdure pour repoussoir. Le blanc va bien aussi aux palissades minces, pointues, courtes et demi-couchées que je recommande, si l'on est nécessité à un enclos, pour des fleurs, pour le bétail, ou une ménagerie, ou un jardin d'abeilles, ou une pépinière d'arbres étrangers. Une petite barrière, et une rampe, ou garde-fou bariolé, détache très bien de la pelouse et des arbres, et marque un soin qui, avec très peu de dépense, pare à merveille le passage du jardin à ses environs. La rampe sur une montagne, pas loin d'un précipice, rassurera les promeneuses, et leur fera croire à un danger qui n'existerait pas même sans cela, mais qui les flatte, sans les alarmer. Les femmes aiment à être trompées, peut-être qu'elles s'en vengent quelquefois. Occupez-vous-en dans vos jardins. Ménagez, promenez, amusez ce sexe charmant; que des sentiers bien battus, pour qu'ils ne mouillent pas ses jolis pieds, et que des berceaux irréguliers, étroits et odoriférants, en roses, jasmins, orangers, violettes et chèvrefeuille, mènent ces dames au bain, ou à des repos, où elles trouvent leur métier, leur tricot, leur filet, et surtout leur écritoire noire en

pupitre, où il manque toujours du sable, ou quelque chose, mais qui renferme les secrets ignorés des amants et des maris, et qui, posé sur leurs genoux, leur sert à écrire de jolis mensonges, avec une plume de corbeau.

Je vois quelquefois des ronces et des épines plantées avec soin. Je vois caresser des chardons, protéger les joncs et les roseaux. Ce n'est point aimer la nature en beau. Je vois préférer une bruyère à un pays cultivé. Ne croyez pas non plus, mylords atrabilaires, que tout est dit lorsque vous avez été chercher un bois bien épais, une campagne bien déserte, pour y placer un château. Vous voulez que cela s'appelle un parc, et plus loin vous appelez *jardin* ce qui chez nous ne serait qu'un verger!

Je déteste les esquisses de grandes choses. Il ne faut point les manquer quand on s'en mêle. Point de ruines de Palmyre dans le goût de celles du général Conway. Leur blancheur, leurs colonnes basses, sont de mauvais exemple; leurs voûtes, trop bien tenues, sont ridicules. Les ruines devraient offrir une idée des choses respectables qui s'y sont passées et des gens célèbres qui les habitaient; mais quand on voit la *grécie* de plusieurs Anglais, et la *gothie* de M. Wal-

pole, on est tenté de croire que c'est le délire d'un mauvais rêve qui a conduit leur ouvrage. J'aime autant son *Château d'Otrante** que celui de la Tamise, qui est aussi fou et n'est pas plus gai.

Les temples doivent inspirer la volupté, ou rappeler cette secrète terreur qu'on sentait en y entrant autrefois. Mais que sent-on, lorsqu'on voit les uns sur les autres, et gâter par une *templomanie* ceux qui, comme le temple de l'amitié, mériteraient nos éloges? Mylord Temple s'est trop laissé aller à son nom.

Je ferais grand cas de la maison d'un mylord Batitor, près de Bristol, mais il n'a que l'eau qui lui tombe du ciel. En vain fait-on souvent des ponts chinois sur des creux, pour faire croire qu'il y a quelque chose là-dessous. On n'en est pas long-temps la dupe; et ce que j'ai vu chez mylord Mansfield, des fenêtres de sa maison, ne fait que montrer la privation la plus fâcheuse pour plusieurs des jardins d'Angleterre**.

* Roman d'Horace Walpole.

** La célèbre Mlle Arnould, à qui on essayait de faire admirer les merveilles d'un jardin anglais, disait en montrant une rigole sur laquelle on avait jeté un pont : « Ceci ressemble à une rivière comme *deux gouttes d'eau.* »

Ils la diminueraient s'ils n'avaient pas la fureur de s'éloigner de la Tamise. Ils n'en savent pas profiter. Le duc de Marlborough y supplée bien par la rivière qu'il fait entrer dans son parc, qui y devient grande, rapide, et tombe avec beaucoup de fracas. Je ne passe pas à mylord Pembrocke, de faire couler la sienne en manière de canal.

Wimmeton a très peu de mérite à mes yeux, quoique j'en entende dire beaucoup de bien. La maison devrait être bâtie plus haut, et le bois mieux fourré. Tout y a l'air maigre et décharné. Oh! ce n'est pas là la belle nature. On aime les grottes en Angleterre, à ce qu'il me semble; celle de mylord Tillney lui coûte en vérité trop cher pour le plaisir qu'elle procure. Je n'aime celle de Twickenham que parce que je m'y représente Pope travaillant *sur l'homme*. Il travaillait presque aussi bien en jardins; car le sien, quoique petit, qui appartient à présent à madame Stanhope, est fort agréable.

Je n'aime pas les demi-étrangers. Le duc de Devonshire a rapporté de ses voyages, des beautés qui ne vont pas à son pays, et le peu de français et d'italien qu'il y a à Chiswick ne m'a pas plu du tout. Mais qu'y a-t-il de plus

beau que King's Westen et la vue du fleuve Hersan et de tout le pays de Galles? Qu'y a-t-il de plus superbe que Windsor? Quelle forêt! quelle majesté !

Tels autrefois ces vieux chênes de la forêt de Dodone rendaient des oracles. J'étais tenté de consulter ceux-ci. Ils imprimaient le respect dont on était pénétré à l'approche de la divinité.

Blenheim et Kew sont ce qu'il y a de mieux pour les plates-bandes et les arbustes précieux. Wilton, après cela, en faveur de son pont, et de son moulin, et des bustes, peut-être trop nombreux, qui se trouvent dans sa maison, et que j'aimerais mieux dans le jardin; et les loges du duc de Cumberland : voilà ce qui m'a fait le plus de plaisir en Angleterre.

Je ne parle pas de l'architecture de ce pays. La pesanteur du chevalier Vanbrugh est connue, aussi bien que son épitaphe, qui est une excellente plaisanterie. Inigo Jones, noble et simple dans ses ouvrages, est le dernier qui a fait honneur à l'Angleterre dans ce genre. Il a un peu trop imité l'antique par rapport à ses fenêtres et à ses portes étroites. Greenwich lui aurait bien fait de l'honneur, à ce qu'il me semble, s'il avait joint ces deux corps-de-logis

tout au fond dans un bois qui aurait représenté les Champs-Élysées, par un superbe temple en mausolée, rempli d'urnes, pour recueillir les cendres des braves matelots qui font l'honneur et la richesse du royaume, et l'admiration des étrangers.

Je ne dis rien de Sion, jadis couvent catholique, puis maison du cardinal Wolsey, et à présent appartenant à la duchesse de Northumberland. Il n'était pas achevé; mais quand il le sera, il méritera sûrement qu'on en dise du bien. C'est au bord de la Tamise, près de la superbe vue de Richmond et de la petite maison de mylady Harrington.

Ceux qui ont produit les scènes sublimes et gigantesques de Shakespear et les grotesques de Hudibras, s'en ressentent, en jardins comme en morale, en médecine et en philosophie : cela n'empêche pas qu'on n'ait aux Anglais les plus grandes obligations. Leurs défauts sont même des bienfaits pour les autres : et je défie qu'on travaille bien sans avoir été en Angleterre, pour y apprendre la propreté. Par exemple, qu'on parcoure les plus beaux palais de la France, les résidences de l'Empire : je fais plus de cas de la guinguette d'un savetier de Londres, dont les

meubles sont comme une tabatière, et le gazon comme un billard, et les arbustes soignés comme les cheveux d'une jolie femme. C'est la propreté que je recommande le plus ; sans cela, qu'on quitte les champs, qu'on n'est pas digne d'habiter, pour contribuer à augmenter la saleté des grandes villes, où l'ame s'en ressent, et perd de sa pureté.

L'Angleterre serait peut-être le pays des églogues, s'il n'y faisait pas si humide. J'étais tenté d'y chercher Tityre, ce mauvais sujet de Ménalque, et Mélibée. Il me semblait entendre leurs défis de science et d'amour. Je prêtais l'oreille à des concerts de flûte, que je n'entendais pas, et c'est sur ces beaux tapis de gazon que je voulais voir chanter aux bergers la fidélité de leurs maîtresses et de leurs chiens ; mais, en Angleterre, les bergers ne sont pas si doux que leurs moutons, et le son tendre des flageolets est peu fait pour ces insulaires. Ce n'est que dans des climats plus heureux, qu'on peut célébrer la flamme de Corydon et les rigueurs d'Alexis. La chaleur met une sorte de volupté dans l'abattement qu'elle inspire. Il y a presque du plaisir à en souffrir. C'est à elle que sont dus ces sentiments qui ne vont pas à d'autres pays.

Le goût des jardins a disparu de l'Italie ; qu'y fait-on à présent? Plus de gazon, plus de vallée de Sabine, comme du temps d'Horace; plus ce même charmant Tibur. Qu'est devenu le lieu qu'il peint si bien en jardin naturel?

Quà pinus ingens, albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo loborat
Lympha fugax trepidare rivo *.

C'est peut-être cette ode qui a donné aux Anglais l'idée de leurs jardins, car ils ont tous Horace dans la tête, ainsi qu'Homère et Virgile. Il paraît que le climat est changé ; mais cet amour des jardins a passé du midi de l'Europe dans le nord. En arrivant, il a eu audience de l'impératrice de Russie. Ils se sont convenus d'abord. Il est devenu son Bostangy Bacha, ou plutôt la triomphatrice des Turcs est elle-même la jardinière de Czarskozelo. La législatrice du plus grand des empires, l'appui ou la terreur des empires voisins, sème elle-même ses gazons. L'hommage que sa grande âme rend à ceux qui ont étendu sa gloire jusqu'aux portes de l'Orient, lui fait

* Où le pin à la tête altière et le blanc peuplier se plaisent à marier leur ombre hospitalière, et le ruisseau limpide à faire entendre son murmure, en fuyant loin du rivage.

autant d'honneur qu'à ses heureux généraux. Czarskozelo, où il y a ce que l'Impératrice appelle ses caprices, présente, de tous les côtés, des tableaux charmants. Ces caprices soi-disant sont des effets d'eau ou d'optique toujours bien saisis et bien variés. Un pont de marbre de Sibérie, d'une architecture dans le genre de Palladio; les bains, le pavillon turc, l'amirauté, une espèce de petite ville que l'on construit, la porte de fer, la ruine, les monuments des victoires de Romanzow et d'Orlow, la superbe colonne rostrale pour celle de Czesma au milieu du lac, un joli bâtiment sur les bords, d'agréables contours, beaucoup de fleurs et d'arbustes étrangers, un gazon mieux tenu et aussi beau que celui d'Angleterre; des ponts et des kiosks chinois, un temple de trente-deux colonnes de marbre, la colonnade, outre cela, vers le jardin, le grand escalier d'Hercule: voilà ce qui rend ce jardin le plus intéressant du monde. C'est ainsi que, laissant un instant les rênes du gouvernement, cette grande princesse a pris le crayon, le râteau et la serpette, qu'elle ne tient pas, malgré tout cela, aussi bien qu'elle eût tenu l'épée, si le destin, pour l'honneur de son sexe, n'en eût pas fait une femme.

Peterhof est à deux lieues de là. C'est la demeure la plus impériale, et par conséquent la moins gaie des résidences d'été de la cour. On y voit la petite manière hollandaise que Pierre Ier avait commencé par avoir, l'agrandissant ensuite par ce qu'il avait vu depuis dans ses voyages. C'est ainsi que, dans le premier genre, il avait bâti lui-même, sur le bord de la mer, sa maison qu'on appelle *Monplaisir*, et que, dans des bosquets mal dessinés, mal plantés, il y a des attrapes, des horloges, des clavecins, des carillons, des orgues, des musiciens, des canards, des chiens, et des chasses en mouvement par l'eau.

C'est ainsi que, dans le second genre, les cascades l'emportent sur celles de Versailles, allant toujours, et fournissant les plus gros volumes d'eau que j'aie vus. Si l'on revêtit tous les canaux de granit, ou plutôt de gazon, au lieu de la brique qui y donne l'air le plus bourgeois; si l'on met en marbre les piédestaux des deux colonnes d'eau qui imitent les deux colonnes de marbre qui sont à Rome; si l'on en fait autant au bassin de la pyramide, dont le jet représente de même le plus bel obélisque; si l'on fait des goulotes serpentantes dans une

forêt d'orangers à encaisser dans une espèce d'amphithéâtre, où il y a à présent une vilaine cascade de bois ; si l'on ôte les haies, et si l'on met tous les chemins en gazon; si l'on fait quelque chose d'irrégulier pour en former une bâtisse utile et agréable, qui est un moulin pour les minéraux; si l'on joint tout cela au nouveau jardin naturel que l'on fait de l'autre côté du château, le vieux Peterhof ajoutera de l'intérêt à l'admiration qu'il inspire déja. Il y a dans ce nouveau, que l'on forme, un chalet qui représente un tas de foin : quelques bottes en bouchent la porte et les fenêtres ; il faut les ôter pour y entrer. On s'y méprend toujours; on pardonne aisément cette supercherie, en entrant dans un salon orné dans le meilleur goût de Paris. La mer, qui baigne les bords du jardin du vieux Peterhof, et qu'on découvre de nouveau, répand un charme inexprimable sur tout cela.

Je passe de la Russie en Pologne. Le prince Casimir Poniatowski, à Schoulé, par des remuements de terre considérables, a produit des effets charmants. Les montagnes enveloppent des salons d'un goût parfait : on en rencontre un par hasard; mais on ne peut l'éviter, ce hasard.

On s'enfonce dans une grotte où l'on a besoin d'un peu de jour pour en sortir; on croit apercevoir une lueur, on avance, et l'on trouve une salle décorée à merveille, peinte, meublée magnifiquement, des colonnes de stuc, des bas-reliefs, etc. Il y en a une autre sur une glacière, où toute une société se communique sans être ensemble. Il y a deux étages, l'un pour les gens qui aiment à jouer, l'autre pour ceux qui aiment à causer. Cette espèce de séparation, qui n'en est pas une, est tout à fait neuve, et je compte bien m'en servir quelque part. Il y a un *minaret* d'une grande beauté, c'est une tour turque où il y a des cloches pour la prière. On y voit aussi des temples; ce qui donne le jour au salon du rocher, a l'air d'en être un. Il y a une superbe colonnade, et près de là, un magnifique théâtre, dont l'extérieur est une église gothique. Je voudrais un pont qui passât au dessus du grand chemin pour joindre les deux jardins, qui ont tort d'être séparés, et qui sont d'une grande beauté. On y voit aussi une île qui est une ville d'enfants. C'est la plus jolie plaisanterie du monde. Le Prince y rassemble tous ceux qu'il peut trouver, pour y donner des fêtes; et l'importance qu'ils mettent à toutes leurs occupa-

tions, désignées par les costumes de tous les métiers, est très plaisante. Il y a une garnison, un clergé. Le chœur de la paroisse est un théâtre de marionnettes. Cela m'a donné l'idée d'une île où je ferai cet établissement. Je me plais d'avance à en voir en robes et en uniforme. J'en rencontre tous les jours qui ne sont pas aussi gais que le seront les miens, et que je ne voudrais pas avoir. Il me semble déja les voir recevoir leurs visites. Des chaînes longues et légères les arrêteront dans une partie de leurs prévenances. Il n'y aura que leur galanterie qu'il est difficile d'empêcher.

Dans les conseils que je distribue sans qu'on m'en demande (car le plus mauvais petit auteur ou faiseur de jardins croit n'en avoir pas besoin), je dis toujours : « C'est en faisant, réfléchissant, « se promenant et écrivant, qu'on voit ce que les « gens à préceptes diffus ne voient jamais. » Que vos yeux ne se lassent point d'errer sur les beautés de la nature pour tâcher de les rassembler. J'ai bien regardé la campagne, et j'ai trouvé que le rouge des coquelicots, les couleurs d'un champ de pavots, le bleu des bluets, et le jaune de la navette, faisaient la palette la plus heureuse qu'on puisse trouver. Tout cela réuni avec le

petit vert du lin, le mêlé, le tacheté du sarrasin, le petit jaune du blé, le gros vert de l'orge, et bien d'autres espèces que je ne connais pas encore, produit un effet charmant; et comme je ne veux point de murailles, et que les canaux et les haies suffisent, ce tableau est un bonheur de plus à la campagne.

Faisons-nous du bien, faisons-en aux autres, faisons vivre; par exemple, augmentons le peuple des airs, de la terre et des eaux. De même que l'on a dit autrefois, « Que la lumière « se fasse, » et la lumière fut faite, je voudrais qu'on dît : « Faites-nous des oiseaux, des pois-« sons, des cygnes surtout. » Je cherche toujours un Jupiter, et je n'en vois pas plus que de Léda. Peut-être cependant qu'un dieu voudra encore faire la même facétie; mais on n'est plus galant au ciel aujourd'hui. Que sur la rive de mes fontaines tout retentisse des cris d'une augmentation considérable d'animaux; que toutes les pièces d'eau soient troublées par les sauts de plusieurs milliers de carpes; que les canards fassent partout des nids; que l'on rencontre jusqu'à des oies; que les pigeons, chassés de tous les côtés, viennent se réfugier sur les toits. Il me semble que c'est augmenter les richesses

de la nature, que d'augmenter le nombre de ses enfants. Beaucoup de paons surtout, quoique je déteste les orgueilleux. Que tout soit bien habité, que l'on rencontre beaucoup de gens, n'importe de quelle espèce ils soient. Eh! mon Dieu! il y en a bien à quatre pieds qui serviraient d'exemple à ceux qui marchent sur les deux de derrière.

Que le soir on entende le son aigu des trompettes de village, pour faire rentrer les bœufs et les génisses; qu'on entende aussi le son de leurs clochettes, il est champêtre comme la voix de ceux qui les conduisent. Qu'ils s'arrêtent au bord des rivières, qu'on fait quand on n'en a pas, et qu'ils y boivent eux et leurs troupeaux avant de retourner chez eux.

Bien des gens aiment les jeux. C'est d'un entretien horrible; et s'ils ne sont pas occupés, s'ils ne sont pas dans les environs d'une ville, au lieu de procurer beaucoup d'agrément, cela devient triste. Je ne les conseille qu'aux grands souverains. Il faut avoir beaucoup de cour, ou des voisins.

Je fais grand cas des statues; mais celles de marbre se gâtent, celles de pierre se fendent, celles de plâtre ont l'air de misère. Il ne faut de

médiocre en rien, surtout dans ce genre-là. A moins d'en mettre, dans un jardin de cent arpents, pour la valeur de cent mille écus, il faut dire qu'on ne les aime pas. C'est ce que je dis, moi, par exemple, et j'ai bien menti.

C'est cela qui est noble, et qui rend vivant. Cependant on peut placer quelques têtes dans de petites parties, sans prétention. Il faut que cela ait l'air d'être une fantaisie, ou une amitié particulière. Si c'est de l'amour, c'est encore bien mieux. Une statue chère à son cœur, vaut mieux que les chevaux de la Victoire et du Soleil. Mais elle ne pourrait être placée que dans le temple du mystère; et, mystère pour mystère, il vaut mieux y tenir la beauté qu'on adore. Invoquez-la ensuite pour vos jardins. Après avoir satisfait votre cœur, elle vous inspirera même pour le goût. Il faut aimer et être aimé, pour créer du beau. Tous les ouvrages de l'amour seront toujours parfaits. Les vers et les jardins qui s'en ressentent, ne peuvent manquer de réussir.

Mais est-ce pour effrayer des enfants, qu'on place symétriquement de grandes figures blanches, colossales, rangées comme un régiment? Ne sait-on pas le tort que leur fait ce volume

d'air immense dont elles sont environnées ? J'adosserais toutes ces divinités à des massifs obscurs, qui relèveraient la blancheur du bloc, et le travail de celui qui a eu la cruauté d'y enfoncer le ciseau ; et, au lieu de ces haies d'empereurs romains et de philosophes grecs, avec la tête desquels on est tenté de jouer à la boule, je les placerais dans des bosquets touffus, qui leur seraient consacrés. Une Vénus au milieu d'un groupe de myrtes, un Mars entouré de lauriers et de grenadiers plantés assez près les uns des autres pour qu'on ne les trouvât pas tout de suite, un Vulcain même protégeant quelque forge, quelque machine à feu, si l'on est assez heureux pour réunir l'utile à l'agréable, seraient bien à leur place.

Et puis ils me font de la peine, ces dieux presque toujours mal bâtis, ces empereurs, ces philosophes, toujours debout, toujours au soleil, toujours exposés aux badauds. Qu'on les groupe quelquefois; qu'on les couche, et qu'on leur donne le caractère de bienfaisance ou de galanterie.

Hélas! si ceux qui sont à la tête de tout, entendaient leurs intérêts, ils cacheraient l'apathie naturelle ou l'envie orgueilleuse qui

prive du noble plaisir d'admirer. Si la vertu est refusée à leur ame, qu'ils paraissent au moins en faire le cas qui lui est dû. Les hommes de génie connaissent le bonheur de l'enthousiasme. C'est lui qui leur inspirera dans leurs jardins un autel, des sacrifices même, à une belle action d'humanité ou de valeur.

Qu'au milieu d'un plantis de chênes sans ordre, on voie s'élever un temple à la Valeur, et que ce ne soit pas un monument de décoration, mais de bienfaisance et d'élévation; qu'on y retire ceux qu'on a eu le bonheur de mener à la victoire; qu'ils y reçoivent le prix de leurs blessures et de leurs services, et qu'un air sain et des eaux pures y alongent les jours de ces héros. Sans eux, ceux qui en ont le nom ne seraient rien. Ce sont les héros subalternes qui ont fait les demi-dieux. Livrez-vous ensuite à un sentiment triste et noble; et, par un temple à la Mort, entouré de cyprès, faites une nouvelle scène, pour recueillir dans de grandes urnes funèbres de marbre les cendres de ces braves guerriers.

D'autres établissements : des bâtiments pour l'éducation de la jeunesse, pour les enfants de l'amour, même, à qui vous devez vos jardins, s'ils sont tels que je le désire; des manufac-

tures en tout genre; de nombreuses métairies.

Ennoblissez même les ouvrages nécessaires. Que les fossés pour le dessèchement se ressentent des anciens aqueducs des maîtres des trois parties du monde qui leur étaient connues. Ne poussez pas trop loin ces dessèchements. Il y a bien des arbres qui, s'ils meurent de soif, s'en prendront à vous.

Passe pour des ravins et même des amphithéâtres, quand on ne sait que faire des terres de l'excavation de ses rivières, ou quand on veut les désencaisser, car l'eau est bonne à voir à fleur de gazon; il faut y parvenir par un glacis vert, charmant et imperceptible. Point de revêtement de pierre, encore moins de brique, toujours de gazon. Je ne prêche jamais que le gazon, et sur le gazon je prêcherai l'amour. Point de compas; il n'y en a pas eu pour les contours des Grâces, et le ceste de Vénus ne l'a jamais enveloppée symétriquement.

Ces portraits frappants des grâces de la nature; ces glaces fidèles, incapables de flatterie; ces miroirs des nymphes bocagères, sont toujours trop bien ou trop mal traités. A force de vouloir les faire valoir, on leur ôte tout leur prix. On exige trop d'eux : on les retient toute la nuit,

pour les faire paraître le jour avec plus d'éclat, pendant quelques heures seulement.

J'aime mieux le plus petit murmure de ruisseau, la plus petite chute qui va toujours, que les plus grands effets de ce qu'un Liégeois ignorant, et trop long-temps admiré, a imaginé pour la prison magnifique des rois du plus beau pays du monde. Que dire de ce lieu presque parfait, et tout au moins intéressant? Si j'en dis ce que je pense, on ne me lira plus. On ira voir, admirer, imiter.

J'ai été à Ermenonville ; il faisait chaud. J'y ai tout parcouru. C'est un pays immense ; j'étais rendu. L'enthousiasme m'a consolé et délassé. La science de se servir des différents niveaux d'eau, par des chutes agréables et de la plus grande noblesse, la tour de Gabrielle, quoiqu'un peu manquée, le petit jardin, et les îles, m'ont consolé de ce que les petits bâtiments, la maison du philosophe, la grotte, les bas-reliefs, le tombeau de J. J. Rousseau, l'hermitage, le billard et les inscriptions triviales, ou pédantesques, ou de mauvais goût, ou trop nombreuses, ou mal placées, n'étaient pas tels que ce bel endroit les exigeait.

Tout cela fit sur moi un effet surprenant. Je

ne me souvins que long-temps après, que le désert n'était qu'une triste bruyère, inégale, et trop insignifiante pour y promener les gens qui vont à Ermenonville. A cela près, revoyons les mêmes lieux, me suis-je dit. Je suis retourné à Ermenonville : je n'ai pensé qu'à Julie; je crois que je l'ai pleurée ; j'ai béni son historien ; je me suis assis sur son banc. On m'a montré les canards que sa main a nourris. Il m'a semblé que leur cri était plus agréable, mais guère plus juste. Je me suis remis à penser à Julie ; je me suis défendu la remarque du peu de ressemblance que j'ai trouvé entre ce Clarens et le véritable que je connais. Mais, hélas! ô Saint-Preux! j'y ai envié ton sort. Ta lettre cinquante-cinquième m'a fait pardonner l'âcreté de ta lettre quatorzième. Heureux, mille fois heureux ceux qui y sont exposés !

Voici un lieu peut-être encore plus selon mon cœur, et plus près de Paris. C'est en quittant un jour son vain tourbillon, qu'errant à l'aventure, le long de la Seine, je le perdis de vue au Moulin-Joli, et que je me trouvai moi-même, car ce n'est qu'aux champs qu'on peut se trouver. Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas des cœurs endurcis, asseyez-vous entre les

bras d'un saule, au Moulin-Joli, sur le bord de la rivière. Lisez, voyez et pleurez, ce ne sera pas de tristesse, mais d'une sensibilité délicieuse. Le tableau de votre âme viendra s'offrir à vous. Votre bonheur passé, si vous en avez eu, celui qui vous arrivera, et le désir d'en avoir, mille pensées là-dessus, des regrets, des joies, des souhaits, c'est ce que vous éprouverez à la fois; des combats.... votre imagination.... le cœur.... des souvenirs.... le moment présent.... Allez-y, incrédules.... Méditez sur les inscriptions que le goût y a dictées. Méditez avec le sage, soupirez avec l'amant, et bénissez Watelet.

A Chantilly, j'ai cru voir le grand Condé se promener. Mon cœur battit de joie et de tendre admiration. J'ai voulu baiser les pas du génie: mais le génie ne marche pas, il vole.

Mais de tous les jardins que j'ai vus, celui qui m'a le plus étonné est celui de Wœrlitz en Saxe *. J'ai tort d'appeler jardin ce que le prince

* J'ai trouvé dans l'auberge de Wœrlitz, maison agréable et commode, bâtie par le prince de Dessau, faisant décoration et point de vue, un gros livre où écrivent les curieux. Voici ce que je viens d'y mettre :

J'ai vu Wœrlitz, d'abord j'ai deviné son maître.
L'âme comme l'esprit se peint dans ce qu'on fait.
Dieu le créa pour nous faire connaître,
En vertus en jardins, un modèle parfait.

de Dessau a traité en pays, et ce qui même s'étend depuis sa résidence jusqu'à Wœrlitz ; car ses canaux, ses superbes prairies, et les masses de chênes, platanes, peupliers d'Italie, pins, etc., joignent les deux habitations. Il faut trois jours pour tout voir.

Je vais, afin de jeter plus de clarté sur ma description, la diviser en cinq promenades.

Première promenade. On passe par une grande bâtisse, moitié en brique et moitié en rocaille, sur laquelle il y a un petit salon, rempli de livres pour ceux qui veulent lire dans l'Élysée. De là on traverse de belles plantations et des potagers qui y sont cachés, pour aller s'embarquer. On passe sous un pont garni de fleurs; on s'enfonce dans un canal, sur lequel les arbres font berceau, et l'on débarque à la maison gothique. Il n'y a jamais eu rien de si parfait et de si bien suivi : tout y est si conséquent, que l'on croit être plus vieux de trois cents ans. Les armures, les tableaux, les vitraux, les meubles, les bureaux, les ornements, et jusqu'aux grands verres, anciens gages de la franchise de nos aïeux, tout y est à sa place. Il y a les petits clochers, les petits enclos, et leur air mystérieux

et méfiant. Autour de ce château, que le Prince, qui a hérité de la valeur et de la loyauté chevaleresques, a choisi pour sa demeure principale, il y a un verger qui est tout ce que les bonnes gens de ce temps-là avaient pu croire de plus beau.

Seconde promenade. Un pont suspendu sur des chaînes, dont l'élasticité donne l'air d'un danseur de corde à celui qui le traverse, conduit au tombeau touchant du père du jardinier, qui le montre, les larmes aux yeux, et qui attendrit aussi sur le compte du prince qui l'a fait construire. Il a fallu une grande rocaille pour élever ce pont de manière à faire peur aux passants. Mais toutes celles qu'on trouve à Wœrlitz n'ont point ce caractère âcre qui fait trop de contrastes; on tire toutes ces pierres d'une mine de fer qui leur donne sa teinte, et fait un effet agréable employée sur le gazon ou mêlée avec la brique dans les bâtiments. Jouissant du calme des prairies et des forêts dans un pays plat, le prince n'a pas cherché à le tourmenter. Ces rocs ont l'air d'un monceau de pierres qu'on a ramassées à l'endroit même pour qu'elles ne gênent pas les troupeaux et ne soient placées

que pour fournir des points de vue. Un mouvement qu'on a donné au terrain, sur les bords du beau lac, était nécessaire à l'amphithéâtre des plantations, pour pouvoir faire parcourir par eau commodément tous les détails des jardins.

Troisième promenade. Les digues qui font le cadre de ce beau tableau, nécessaires pour empêcher les hostilités du seul ennemi que puisse avoir un prince adoré de tous ses voisins, lui sont utiles pour placer plusieurs bâtiments indispensables pour la sûreté de ces digues et la surveillance de l'Elbe. Elles ont toutes un style distingué et varié, et ne sont point une imitation des autres pays. C'est aussi sur ces mêmes digues, et en les suivant, qu'on va du temple de Vénus, en douze colonnes d'un bel ordre, au magnifique Panthéon. Par l'impossibilité de donner d'autres conseils ici, où je n'ai rien à désirer, j'ai prié le Prince de l'entourer d'arbres. Les temples ont toujours besoin d'une sorte de mystère, et sont dévorés par le grand volume d'air qui les entoure s'ils ne sont pas encadrés par des groupes de plantations augustes et sérieuses.

Quatrième promenade. On la commence par eau au pied du Panthéon, et on la finit, après une navigation charmante, au pied du volcan. Ici, c'est une vraie féerie où l'on a bien observé le précepte qui va à tous les ouvrages : *Il faut que l'intérêt croisse de scène en scène.* On traverse en bateau trois grottes d'une immense et belle proportion, dont Neptune avouerait l'une, Amphitrite l'autre, et Thétis la troisième. Elles peuvent servir de bain ou de remise pour les barques. On saute de la sienne, et l'on s'enfonce dans des cavernes, des catacombes et des scènes d'horreur par une obscurité et des escaliers effrayants. On en sort une fois pour prendre l'air, et l'on trouve un beau cirque romain avec grand nombre de gradins et la grande loge des consuls.

Voici encore de nouvelles alarmes. On veut s'échapper. On est forcé de monter un petit escalier. L'obscurité redouble. Il finit, on tourne à gauche : un éclat soudain frappe la vue, une lueur magique se fait apercevoir; on va voir d'où elle vient. Une porte s'ouvre; une belle statue, au milieu d'un salon, réfléchit la lumière, et l'on s'aperçoit, quand on est revenu de son étonnement, qu'elle vient par des

étoiles en vitre jaune qui couvrent ce salon, où sont encadrés, dans les pierres noires qui en font la tapisserie, des entablements étrusques. Le soleil n'y est pour rien. Dans les temps les plus obscurs, ce cabinet, unique dans son genre, est tout aussi éclairé.

On admire le magicien, on bénit le ciel de ce qu'il n'emploie sa sorcellerie qu'à faire plaisir ou du bien. On quitte à regret l'effet sublime de la baguette; on sort à reculons pour en jouir encore le plus long-temps qu'on peut, rire de sa peur, se rappeler sa surprise, et rechercher encore une issue pour s'en aller tout à fait. On n'est pas encore au tiers de son voyage : on sort, mais c'est pour rentrer. On passe au pendant de ce cabinet de la nuit pour voir le cabinet du jour, qui n'est pas achevé, mais qui est sans étoiles, comme on s'en doute bien : il y aura un resplendissant digne des Mille et une Nuits. On passe ensuite à un charmant petit appartement de bain pour le Prince, d'où il y a une vue variée et étendue.

On s'est promené une heure dans ce volcan, sans savoir où, comment et pourquoi il en est un : on n'a vu que la cime enfumée du cratère qui a l'air moitié cheminée et moitié pyramide.

On monte, non sans peur, sur de grosses pierres : on arrive à un bassin qui entoure le premier foyer du volcan, où, lorsqu'on veut le faire jouer, l'on fait un grand feu, pour que la fumée sorte par de petits tuyaux ; et puis, en grimpant encore, on voit la place de l'artifice, qui, mêlé de soufre, de charbon et d'esprit de vin, devient, en tombant tout autour du cratère, une espèce de lave. Ce bassin, qui n'est pas encore tout à fait achevé, sera entretenu par une pompe qu'un seul homme fera mouvoir; et le superflu du bassin tombera pendant quelques heures tous les jours, par une cascade extrêmement large, jusqu'au pied de ce rocher, servi à merveille par les quatre éléments. C'est pour le coup qu'on s'imagine avoir tout vu : point du tout. Voici une scène plus douce qui fera oublier les peurs, les enchantements et les ténèbres. Le gothique n'avait offert que des tableaux austères qui étaient tempérés encore par quelques objets agréables et consolants. Mais c'est de l'effrayant, ou tout au moins du sévère, dans cette masse énorme de roches noires, d'un ton calciné. On est étonné de n'avoir pas découvert une habitation sur une autre cime du même rocher, au bout d'une plate-forme

d'un côté, qui tient à un jardin d'hiver. C'est une maison du ton le plus simple et le plus propre en dehors, et le plus magnifique en dedans. C'est tout *Herculanum ;* et ce genre est aussi parfaitement coulé à fond, que l'on a vu celui de chevalerie. L'esprit encore exalté, on s'embarque et on s'en retourne chez soi.

On voit que j'ai tenu parole : il n'y a pas un mot de louanges; ce n'est pas ma faute, si cette description exacte les enlève. Je ne puis pourtant pas m'empêcher de parler de la logique du Prince dans tout ce qu'il a fait. Ce sont les seuls jardins où le génie et la raison se promènent de compagnie. Une autre preuve encore de la suite qu'il met dans tout, c'est son manège de Dessau. Il est si bien revêtu de tous les traits historiques et emblèmes d'équitation, qu'on ne peut rien y ajouter. J'ai oublié de parler des objets intéressants que des bancs et des pauses, dans toutes les parties intérieures et autour du volcan, exposent de toutes parts : une métairie ornée, une maison italienne, la synagogue, les maisons gothiques, le château, la ville, notre auberge, deux moulins, etc.

Ce château fait l'objet de la cinquième promenade. Jusqu'aux offices, tout a de la grace et

des colonnes. Les plantations qui sont autour, sont les seules qui ne sont pas de la main du Prince. Le gazon y est superbe, et s'étend en pente douce jusqu'au lac immense qui fait tout plein d'îles dont on ne se doute pas, et dont tous les contours sont gracieux. Ces îles procurent des ponts charmants et variés. Celui de fer, entr'autres, est un chef-d'œuvre de légèreté. Après avoir vu de fort beaux tableaux, des ornements très précieux, une élégante bibliothèque, un belvéder d'où l'on découvre quinze lieues à la ronde, et en passant, sans descendre du bateau, sur la droite, le bain de Vénus, la pyramide de fleurs, et le temple des Nymphes, on rentre parfaitement heureux à la maison, et on se livre à toute l'admiration que méritent le Prince et ses ouvrages.

Mais quittons les pays de la magie, et revenons aux idées douces et sensibles qu'inspire le goût des jardins. C'est dans les champs que vous trouverez moyen d'exercer l'humanité. Vous la verrez de plus près. Vous apprendrez à soulager ses besoins. Vous lierez vos deux goûts ensemble; l'un aidera l'autre, et le ciel bénira vos ouvrages. Ne forcez pas vos travaux; prenez votre temps : choisissez celui qui suit la

moisson. Les grandes chaleurs sont passées ; les campagnes sont désertes : on ne voit plus ces charmants tableaux, où l'amant rustique ne trompe sa sauvage amoureuse qu'en faisant les deux tiers de sa besogne. On ne voit plus dans les prés ces montagnes vertes, où l'innocence, l'amour et le plaisir, roulent souvent ensemble. Le vendangeur n'est plus ivre de tendresse, ni du jus que les jolis pieds de sa vendangeuse ont pressé. C'est lorsqu'ils n'ont plus rien à faire, qu'il faut creuser, semer, planter. Renouvelez vos fleurs, greffez, garantissez, desséchez, arrosez. Les jours sont courts, tant mieux : les artisans de vos plaisirs les feront durer plus long-temps. Les soirées sont longues, tant mieux : après avoir reçu le salaire de leur journée, ils se mettront à raconter à leurs vieux parents, comme des merveilles, les moindres petites choses qu'auront dites le seigneur du village, ou la demoiselle du château, qui sont venus les voir travailler. Respectez, consultez les saisons et le climat. Éloignez de chez vous la triste image des effets de la pauvreté. Que vos inspecteurs de jardins s'occupent de la santé de vos ouvriers; qu'ils arrêtent leur zèle dans les grandes chaleurs, et les fassent reposer au

pied des plus gros arbres, où vous leur ferez apporter du pain et du lait. Ces corps, desséchés par l'ardeur brûlante de l'astre qui nous éclaire, font peine à voir. Exténués de chaud et de fatigue, les pauvres malheureux troublent le bonheur de celui qui les fait travailler, par tout ce que leur misère les oblige à souffrir. Au printemps, ou en automne, on se console des peines qu'on leur voit prendre ; on ne craint pas pour leur santé, car, en finissant leur journée, ils vont se délasser dans la rivière, où ils entraînent souvent la jeune villageoise, qui les a pourtant soulagés pendant le travail en leur portant leur goûter champêtre, et aidés peut-être à charger leurs paniers. Ce sexe, faible en comparaison du nôtre qui, profitant souvent de sa faiblesse, l'augmente tous les jours, est charmant à employer dans les jardins. Les instruments du jardinage vont très bien à ces bras que le hâle du soleil ne fait qu'animer; et tout ce qui n'est pas trop fort à travailler peut être confié à de jeunes filles, qui, en chantant, gagnent de quoi entretenir une vieille mère un peu grondeuse, mais aussi tendre pour sa famille qu'elle l'a été pour celui qui n'a consulté

que l'amour et la nature, et point du tout les moyens d'en nourrir les productions.

Chargeons-nous-en encore. Songez à cette petite pépinière. Ces petits enfants, s'ils ont sept ans, peuvent déja ramasser le matin les feuilles que le vent aura fait tomber la nuit, et arracher les mauvaises herbes que la friandise des moutons dédaigne quelquefois sur la pelouse. Car le luxe de la tenue d'un jardin est ce que je recommande le plus, et fera vivre une trentaine d'individus, grands ou petits, de votre village. Cinq ou six cents ducats par an, employés à cela, assureront la beauté et l'entretien d'une terre, et sont un tribut que la richesse doit à l'indigence. Qu'on emploie tous les âges; sans fatiguer quelques vieux soldats que les blessures et l'âge ont fait rentrer dans leur chaumière, ils peuvent servir à empêcher les enfants de jouer, les jeunes filles de rire, et de jaser tout au moins, au lieu de travailler, les autres ouvriers d'être trop long-temps à leur goûter. Quelques-uns même pourront mener une brouette, à pas lents, mais sûrs, pour réparer les ornières des chemins en dehors du parc. Les dimanches, ils veilleront à ce que les promeneurs ne cueillent point de fleurs, que

les indiscrets ne passent pas au travers des arbustes, et que les jeunes petites étourdies ne dérangent pas les concerts qui se préparent, en troublant une bonne mère dans son nid.

Il devrait entrer dans les vues d'un sage gouvernement de protéger l'art des jardins et ceux qui le cultivent, et d'insinuer aux seigneurs de village d'y passer au moins six mois. On les renvoie à leurs régiments, et jamais à leurs terres, où ils seraient bien plus utiles. Ils redresseraient les torts, raccommoderaient le curé et le bailli qui se sont brouillés pour la nièce du premier, ou pour avoir repris une carte de son écart en jouant le soir leur petite partie de piquet. Ils arrêteraient le zèle du jeune médecin commençant, en l'engageant à ne pas faire d'expérience sur les pauvres villageois, pour aller faire ensuite le docteur en ville. Ils diraient au dépositaire du rebut des chimistes des cités : « Ne donnez point ces fatals mélanges des sucs « et des jus de l'Amérique; et allez dans mon « petit jardin chercher quelques plantes indi- « gènes et salutaires. » Ils prieraient le vicaire de lire peu de livres de théologie, mais beaucoup l'Évangile, pour pouvoir l'expliquer et le paraphraser, sans interpréter à sa guise; et,

trouvant les mystères trop sacrés pour y toucher, ils engageraient à l'obéissance au souverain, au seigneur, au curé, au bailli, aux pères et mères, à l'accomplissement des devoirs, et à l'union dans la paroisse.

En se promenant, en chassant, ou allant voir ses ouvriers, ce seigneur, ou gentilhomme, habitant sa campagne, soulagerait peut-être une famille entière pour un petit écu, ferait quelque surprise à de pauvres gens, en déposant, à leur insu, quelque petite somme dans un coin de leur chaumière, et se sauverait vite pour se refuser aux bénédictions qu'ils ne lui enverront que de loin.

Par une marche physique au calme moral, et de celui-ci au calme physique, je conseille, d'après mon expérience, d'aimer les jardins au point d'en rêver. Que le ciel vous préserve de penser, en vous couchant, aux femmes, à la guerre, à la cour, aux méchants, aux sots, et à la fortune; mais si quelque projet de bosquet, de verger ou de ruisseau, se met au lit avec vous, vous aurez une excellente nuit. Vos idées seront bercées par l'ondulation des eaux, des épis dorés de Cérès, ou des fleurs agitées doucement par le souffle égal du zéphyr. Heureux

si, ayant très souvent écrit pour qu'on se fasse un code et même un régime de bonheur, je puis présenter une branche à saisir par ceux qui sont près de se noyer dans l'océan du grand monde! Pour garantir des orages, offrez une ombre hospitalière à ceux qui sont jetés dans la vallée des larmes; et apprenez à semer de fleurs le court espace qui, ainsi que je l'ai prouvé par mon jardin allégorique, sépare le berceau de l'enfance du sanctuaire de la mort.

Heureux enfin, si j'avais pu réussir; si, en embellissant la nature, ou plutôt en m'en rapprochant, disons mieux, en la faisant sentir, je pouvais donner du goût pour elle! De nos jardins, ainsi que je l'ai annoncé, elle nous mènerait ailleurs: nos esprits n'auraient plus recours qu'à son pouvoir; nos cœurs plus purs seraient le temple le plus précieux qu'on pût lui dédier. Nos ames s'échaufferaient de son mérite, la vérité reviendrait habiter parmi nous; la justice quitterait les cieux, et, plus heureux cent fois que dans l'Olympe, les dieux prieraient les hommes de les recevoir parmi eux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

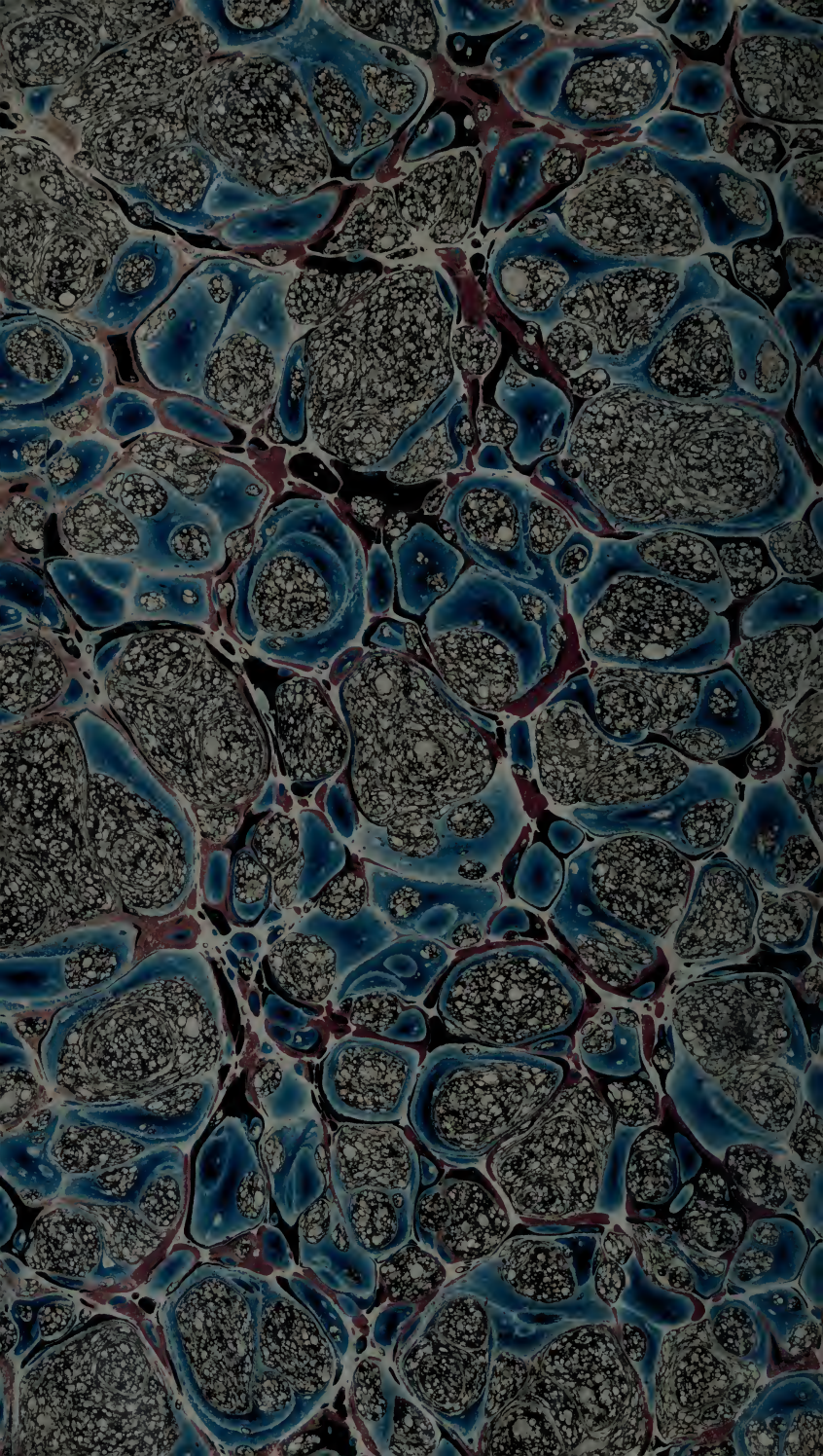
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Notice sur le prince de Ligne.	page	j
Mémoire sur Fréderic II.		3
Lettres à la Marquise de C.....		43
— A l'Empereur Joseph II.		103
— Au prince de Kaunitz.		142
Lettre au Maréchal de Lacy.		151
— A l'Empereur Joseph II.		157
— Au Maréchal de Lacy.		160
Autres lettres au prince de Kaunitz.		164
Lettres sur la guerre des Turcs, adressées au comte de Ségur.		173
— A l'Impératrice Catherine II.		234
Fragment d'une lettre.		291
Lettres à M. de Laharpe.		296
— A M. Scœpfflin.		304
Des lettres de J.-J. Rousseau sur l'Héroïsme.		333
Coup-d'œil sur les Jardins.		351

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



PQ 1999 L47A16 1827 t.1
Ligne, Charles Joseph
Mémoires et mélanges historiques et littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY